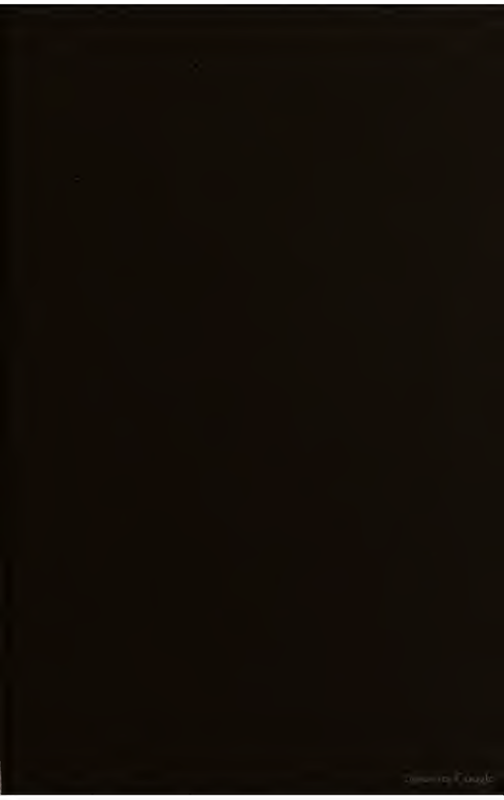




SOLUTION

DE

GRANDS PROBLÈMES

MISE A LA PORTÉE DE TOUS LES ESPRITS

Peut-on encore être Chrétien sans être Catholique ?

PAR

L'AUTEUR DE PLATON-POLICHINELLE

TOME II

LYON

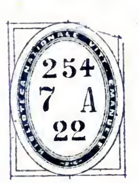
J. B. PÉLAGAUD ET Cie

Imp-Lib. de N.S.P. le Pape, grande rue Mercière, 26.

ANCIENNE MAISON RUSAND

PARIS, POUSSIELGUE-RUSAND, rue Hautefeuille, 9.

1845


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
254
7 A
22

SOLUTION

DE

GRANDS PROBLÈMES



PROPRIÉTE

LYON, IMPR. DE J. B. PÉLAGAUD.

SOLUTION

DE

GRANDS PROBLÈMES

MISE A LA PORTÉE DE TOUS LES ESPRITS

Peut-on être homme sans être chrétien

PAR

L'AUTEUR DE PLATON-POLICHINELLE

Troisième édition



LYON

J. B. PÉLAGAUD ET Cie

Impr.-Libr. de N. S. P. le Pape, grande rue Mercière, 26.

ANCIENNE MAISON RUSAND.

PARIS, Poussielgue-Rusand, rue Hautefeuille, 9.

1845



PRÉFACE.

Que le monde touche à de grands événements, c'est la conviction à peu près générale des hommes assez maîtres de leur pensée pour suivre, au milieu du mouvement des faits matériels, la

SOLUTION.

marche bien autrement effrayante des doctrines.

La guerre à mort que la vérité et le mensonge, le bien et le mal se font depuis soixante siècles, prend tout à coup sous nos yeux des développements inouïs. Ils ne s'en doutent guère, ces innombrables enfants perdus qui dorment paisibles entre les deux camps, ou s'entêtent des jeux d'une politique puérile. N'entendant, ne voyant aujourd'hui que ce qu'ils ont vu et entendu hier, ils rient de nos alarmes, et demandent si la terre va manquer sous leurs pieds. — Non, la terre restera, car elle n'est pas l'œuvre

de l'homme ; mais vous allez être emportés, vous, dans des régions qu'il vous importe de connaître ; et cette terre, unique objet de vos affections, vous deviendra tellement étrangère, qu'elle rejettera un jour de son sein le seul dépôt que vous lui aurez confié, la poussière de votre tombe.

Réveillez-vous enfin, soldats aveugles, et pour rejoindre le drapeau qui seul peut donner la victoire, n'attendez pas que, surpris seuls et sans armes, vous soyez broyés sous les pieds de l'ennemi. Sortez de ce nuage de poussière formé par vos ridicules ébats ; et en contem-

plant les manœuvres silencieuses, mais immensément rapides des deux armées, ce calme qui vous rassure vous donnera la preuve que nous sommes à la veille d'une de ces grandes batailles où se jouent les destinées du monde.

D'un côté le catholicisme, que les badauds croient mort, parce qu'il ne va pas braire avec eux dans les rues ni en soulever les pavés pour les jeter à la tête des rois, opère tout à la fois un mouvement de concentration et de dilatation, qui frappe l'observateur. Pressé par le besoin d'unité, il tourne ses regards vers Rome, et la parole du

Chef suprême parcourant les rangs avec la rapidité de l'éclair, consume comme la foudre tout ce qui ose lui résister. Plus de ces longues hésitations si fréquentes autrefois, plus de milieu possible entre l'obéissance et la révolte ouverte. — N'être pas avec nous, c'est être contre nous : il n'y a qu'un troupeau, il n'y a qu'un pasteur, c'est le cri qui s'élève de toutes parts*.

* Est-il nécessaire de rappeler un événement récent, et qui, fût-il ancien, ne saurait être oublié; car il est sans exemple dans l'histoire? — Jamais homme peut-être ne fut plus en mesure que l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, d'opérer un vaste déchirement dans l'Eglise. Nous aussi nous crûmes un instant voir en lui un ange descendu du ciel pour

Des alliés naturels qu'un infernal génie avait naguère armés contre nous, viennent à la file se ranger sous notre bannière, chargés de précieuses dépouilles. Qui pourrait le nier! les sciences se font chrétiennes depuis qu'elles ont cessé d'écouter Voltaire pour prêter l'oreille à l'imposante autorité des siè-

ranimer le courage des soldats du Christ. — Une parole part de Rome. — Amis et ennemis, disciples et contradicteurs, nous fixons un regard inquiet sur le génie fourvoyé. Cet homme à la parole éclatante, balbutie en frémissant quelques paroles de soumission qu'il dément bientôt. Aussitôt la surprise et l'indignation font un grand vide autour de lui : le malheureux resté seul roule au fond de l'abîme, et chacun de nous se rappelle avec effroi ce mot du grand Maître : *Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair.* (Luc. X, 18.)

cles, au témoignage muet, mais encore plus éloquent de la nature.

Des voix puissantes parties des monuments de l'antique Egypte, des archives poudreuses de l'Orient, répondent à d'autres voix descendues du haut de nos montagnes, sorties des entrailles de la terre; et toutes rendent hommage à l'historien sacré qui écrivait dans un désert, il y a plus de trois mille ans, l'histoire primitive du christianisme et du monde.

Oui, il y a concentration des lumières et des esprits, comme il y a concentration des sentiments et des cœurs; et de

même que la société catholique va s'affermissant dans l'unité, à mesure que tout se divise et meurt autour d'elle : de même aussi sa lumineuse doctrine, attirant à elle les rayons de vérité épars dans le chaos des opinions humaines, se trouve désormais sans rivale dans le monde des intelligences. — Il n'y a plus qu'une famille du Christ, il n'y a plus qu'une vérité. — On ne peut plus faire usage de la raison sans devenir chrétien ; on ne peut plus rester chrétien sans devenir catholique*.

* Rien de plus évident quand on considère l'étonnante réaction religieuse qui se manifeste au sein du protestantisme, surtout en Angleterre. — Témoins du vide immense que la

Mais si *toute vérité* a été donnée à l'unique Epouse du Verbe*, c'est avec charge de l'*annoncer à toute créature***. —Jamais durant sa longue et si féconde existence elle n'a oublié cette sublime

liberté d'examen a fait dans les intelligences et les cœurs par la négation successive de toutes les croyances chrétiennes, les bons esprits se sont effrayés, et ont dû naturellement chercher des armes contre le naturalisme dans l'étude approfondie de l'antiquité chrétienne. Mais que pouvaient-ils y trouver que ce qui s'y trouve en effet, le catholicisme avec ses doctrines invariables, avec sa divine constitution, avec tous ses droits à notre croyance? De là les conversions nombreuses, éclatantes, qui jettent l'effroi dans l'*Eglise établie par la loi*; de là dans l'enseignement et les études théologiques d'Oxford et de Cambridge ces tendances catholiques qui ont fait dire au célèbre O'Connell: « Avant de mourir, j'entendrai la grand'-messe dans la fameuse abbaye de Westminster. »

* Docebit vos omnem veritatem. (Joan. XVI, 13.)

** Marc. XVI, 15.

*..

tâche ; mais, depuis le siècle de Pierre et de Paul, elle ne l'a jamais poursuivie avec une aussi prodigieuse activité. On dirait qu'elle a peur que le temps ne lui manque, tant elle se hâte, elle qui doit assister *à la consommation des siècles**.

Vainement le feu des persécutions a-t-il éclairci les rangs de ses ministres, dévoré ses richesses : elle fait, pauvre et mutilée, ce qu'elle n'avait pu faire aux plus beaux jours de son omnipotence terrestre. Un mouvement électrique

* Matth. XXVIII, 20.

parti de la plus catholique des villes après Rome* s'est emparé des masses. Tous les catholiques, sans distinction d'âge, de sexe, de condition, transformés en apôtres, se donnent la main comme pour livrer un dernier assaut à l'enfer et faire retentir dans les coins les plus ignorés du globe la *grande nouvelle* publiée, il y a dix-huit siècles : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !*

Oui, la Croix achève sa course, et

* Tout le monde sait que l'*Association de la Propagation de la Foi* a pris naissance à Lyon, en 1822.

l'heure inconnue à tous les humains venant à sonner, elle peut monter radieuse au plus haut des cieux pour éclairer le réveil des innombrables générations enfouies dans la poussière*. Si dans l'immense postérité d'Adam beaucoup demandent quel est cet astre nouveau qui a remplacé les soleils anciens, il y aura dans chaque tribu, dans chaque langue des hommes pour leur dire : C'est l'étendard du grand Roi qui va nous juger. Malheur à vous, qui

* Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo. (Matth. XXIV, 30.

n'avez rien fait pour le connaître ! mais mille fois malheur à ceux d'entre nous qui, l'ayant connu, ont refusé de le suivre !

D'un autre côté, le génie du mal, comme s'il pressentait que le grand jour de la justice approche, convoque autour de lui tout ce qu'il a de ministres dans l'empire des ténèbres, tout ce qu'il a d'imitateurs de son orgueil, de sa corruption parmi les enfants des hommes, et leur lit en écumant de rage le dernier programme des enfers.

Il dit : Le temps de dissimuler, de

séduire est passé : c'est par la violence et l'audace inouïe de l'attaque qu'il faut désormais triompher des faibles humains.

Plus de ces erreurs partielles qui laissent debout quelques vérités ! L'erreur large, immense, subversive de toute raison, de tout ordre, de toute moralité, voilà ce qu'il faut corner dans nos écoles, dans nos publications.

En philosophie, en religion, ne disons plus : Dieu est mal connu : crions qu'il n'y a pas d'autre Dieu que l'homme et l'univers, pas d'autre ciel que la terre, et que le bonheur y régnera sans mé-

lange dès que les hommes voudront s'entendre*.

En politique, ne disons plus : Bâillonnons les rois et comprimons le clergé, de peur qu'ils ne nous asservissent ; crions : Haine implacable aux rois, aux magistrats, aux prêtres, aux riches, aux propriétaires, à quiconque ose at-

* C'est le panthéisme, la dernière, la plus complete formule de l'erreur. Ne pourrait-on pas regarder ses prôneurs comme les précurseurs de l'Antechrist? et si l'*homme de péché* venait à paraître avec *les prestiges faits pour séduire même les élus* (Matth. XXIV, 24), ne trouverait-il pas des adorateurs prêts à l'introniser sur les autels du Dieu vivant? (II. Thessal. II, 3, 4.) Ce culte idolâtrique qui s'attache aux hommes extraordinaires, ne serait-il point l'effet de l'infiltration du panthéisme dans les masses? Je livre ces questions aux observateurs chrétiens.

tenter à l'égalité de tous. Marchons, le fer et la flamme à la main, vers les repaires de ces ogres ivres de sang, et que des débris entassés des palais et des temples, du trône des rois et du siége des pontifes, il se forme *une énorme montagne de ruines élevant au-dessus des flots sa tête fangeuse et ceinte de cadavres flottants comme d'une couronne**.

Si nous écrivons encore l'histoire des révolutions, arrachons aux exécrations

* *Affaires de Rome*, par Lamennais, Epil. p. 273. — *Paroles d'un croyant*. — *De l'Absolutisme et de la Liberté*. — *Le Peuple*. — *L'Evangile du peuple*, etc.

des hommes les plus horribles buveurs de sang humain ; transformons-les en héros *.

En matière de mœurs, libertinage effréné, sans mesure. Ouvrons les dernières fosses de l'abîme ; faisons-en jaillir sur la terre un torrent de saletés : que les infamies pleuvent même du ciel **, afin d'asphyxier ceux que nous ne pourrions corrompre.

En même temps que la presse pous-

* *Histoire de la révolution*, par M. Thiers.

** *La chute d'un Ange*, par Lamartine.

sera dans les régions de l'intelligence un océan de ténèbres, faisons briller aux yeux des mortels les trésors que recèle la terre. Que l'industrie marchant de prodige en prodige, étonne, étourdisse par la rapidité de ses mouvements, enchante par le merveilleux de ses résultats; et une cupidité sans frein clouant les cœurs à la terre fera oublier Dieu à ceux qui n'auraient pas la force de le haïr.

Oui, l'Enfer aussi veut en finir. Sapant avec une indicible fureur les derniers fondements de l'ordre social, il appelle, sous le nom de *progrès*, la des-

truction violente de tout ce qui existe, et affiche hautement son affreuse devise : *Guerre à mort à Dieu, au Christ, et à toute institution qui distingue encore la terre du séjour des éternelles horreurs**.

Dans de telles conjonctures, quiconque succombe, comme moi, à la tentation d'écrire, doit avant tout être bref et incisif.

Quand les armées sont en présence, à quoi bon les longs protocoles, sinon à faire des cartouches? Des proclama-

* Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat. (Job, X. 22.)

tions, des harangues propres à enflammer les braves, à stimuler les lâches, à entraîner les indécis, c'est tout ce qu'il est permis de faire. — Il faut maintenant au public de ces petits livres qu'on peut lire entre deux révolutions, que le garde national emporte avec lui en volant à l'appel, que le soldat loge dans son sac.

J'ai donc tâché d'être court. — Quant aux lecteurs, avec lesquels il faut achever toutes ses phrases, je pense, avec mon éditeur, qu'ils feront bien d'acheter mon livre; mais je les invite à le faire lire à d'autres

La gravité du sujet exigeait qu'on la tempérât par une certaine légèreté dans la forme. — Avec tout son sérieux, le monde est un enfant que la raison doit aborder le sourire sur les lèvres. Eh! à qui un peu d'enjouement conviendrait-il mieux qu'aux champions de la vérité, toujours assurés de vaincre, et qui savent que l'heure du combat sera suivie d'une éternité de joie!

Qu'on ne cherche donc point ici l'uniformité de ton et la constante dignité du style. Quand il me plaira de voler au sublime, j'entends le faire sans la permission de personne : il en sera de

même lorsque je croirai avoir besoin d'une saillie pour empêcher la foule légère de s'ennuyer.

Certains lecteurs pourraient bien me reprocher, comme au *Solitaire auvergnat**, l'usage trop fréquent du sarcasme et la violence de certaines épithètes collées à des noms propres.

Je l'avoue, à force de réfléchir, au milieu des bois et des rochers, sur les principes de l'ordre moral, j'ai perdu

* *Platon-Polichinelle, ou la Sagesse devenue Folie pour se mettre à la portée du siècle, par un solitaire auvergnat*, chez Louis Lesne, à Lyon. 1840.

l'heureuse impassibilité que l'homme bien élevé conserve en présence des plus monstrueuses erreurs. — L'indignation et l'horreur qui s'emparent de l'honnête homme à la vue d'un empoisonneur, d'un assassin, je les éprouve, moi, et plus grandes encore, à la vue d'un meurtrier des intelligences, qui n'use des dons du génie que pour répandre et accréditer des doctrines de mort. — Je me trouve malheureusement sans respect pour les contempteurs obstinés de Dieu et les détracteurs systématiques de la dignité humaine. — Si c'est là manquer d'éducation et de politesse, j'en manque,

et il est probable que j'en manquerai toujours.

Puis, celui qui s'offenserait de la rudesse de ma polémique, aurait-il bien compris son siècle?

Que peuvent les fomentations d'une éloquence anodine sur des esprits collés par un sommeil de fer à l'oreiller de l'indifférence, sur des cœurs racornis par l'égoïsme! Pour réveiller les uns et faire palpiter les autres, il ne faut rien moins que les stigmatisantes brûlures du moxa.



CHAPITRE I.

—

Etre homme, ce que c'est.

Etre homme, ce n'est pas manger, boire, dormir, comme tant de gens se l'imaginent. L'animal fait tout cela, et beaucoup mieux que nous. Il mange, et ne crie pas à l'indigestion ; il boit, et ne chancelle jamais ; il dort, et le soleil trouve toujours sa couche vide.

Etre homme, ce n'est pas bâtir des maisons et des villes. Pendant que nous combinons laborieusement le plan d'une habitation, l'oiseau s'en construit une qui ne laisse rien à désirer pour l'agrément, la solidité, l'élégance. L'enfant royal repose moins délicieusement dans ses appartements dorés, que le petit de la fauvette dans son palais aérien.

Le castor élève des bourgades, des villes : nos ingénieurs admirent la perfection de ses chaussées.

Etre homme, ce n'est pas s'élever dans l'espace, ni voler à la surface de la terre en se plaçant derrière des nuages de vapeur. Le moindre moucheron en apprendrait à nos meilleurs aéronautes; il surpasse en vitesse nos locomotives. On ne le voit point se rompre le cou contre un arbre, ni se briser à terre pour avoir étourdiment perdu ses ailes.

Il ne faut pas croire que par eux-mêmes les arts nous donnent une véritable supériorité sur les animaux. Destinés à satisfaire des besoins que l'animal n'éprouve pas, ou auxquels il pourvoit sans tant de frais, ils sont plutôt la preuve de notre infériorité physique. Nos manufactures ne produiront jamais une étoffe, qui égale en durée et en beauté celle qui couvre la zibeline. Il n'y a pas un quadrupède qui voulût changer de chaussure avec nous.

En général, pour tout ce qui tient à la conservation et au bien-être de l'individu et de l'espèce, l'animal se montre mieux partagé, plus instruit et plus moral que nous. Si l'instinct de la reproduction le jette par fois dans des extravagances,

elles sont moins longues, moins furieuses que celles de notre espèce. Sur les trois cent soixante-cinq jours de l'année, il n'est homme que trois semaines, et les médecins ne seront jamais dans le cas de lui dire à l'oreille : Si vous voulez vivre, soyez plus sage.

Qu'est-ce donc qui nous rend hommes et fait que nous tenons à injure le titre d'animal? Personne qui ne réponde : C'est la raison, c'est l'intelligence.

Mais, est-ce l'intelligence elle-même, ou l'usage qu'on en fait, qui met une incommensurable distance entre nous et la bête? Celle-ci est parfaite dans son genre, parce qu'elle est tout ce qu'elle peut être : elle use largement des facultés qu'elle a reçues, et n'enfouit aucun de ses talents. Si l'homme négligeait le don sublime de l'intelligence, ou, qui pis est, s'il en abusait, il tomberait au-dessous de l'animal. Etre bête avec le pouvoir de ne pas l'être, c'est être plus bête que la bête elle-même.

On n'est donc homme qu'autant qu'on se conduit par raison, qu'on fait usage de son intelligence.

CHAPITRE II.

Ce que c'est que faire usage de son intelligence.

L'intelligence étant la faculté de discerner le vrai du faux, le bien du mal, on ne fait preuve d'intelligence qu'autant que l'on connaît la vérité sur les points qui nous importent le plus, et qu'on y conforme sa conduite.

Or, quelles sont les choses qu'il m'importe le plus de connaître? Sont-ce les animaux qui m'entourent, les plantes que je foule aux pieds, les astres qui roulent sur ma tête? Je ne le pense pas. Vanité à part, de tous les animaux qui peuplent la machine ronde, le plus intéressant, à mon avis, c'est moi. Je les vois tous s'occuper d'eux-mêmes; pourquoi n'en ferais-je pas autant? Avant de demander ce qu'ils sont, il me paraît

naturel de savoir ce que je suis. Je dis la même chose des plantes et des astres; je les étudierai aussitôt que, par une étude profonde de moi-même, il me sera démontré que la nature ne m'a pas imposé d'autre tâche que de regarder les étoiles, ou de composer des herbiers et des flores.

La question vraiment capitale pour moi est donc celle-ci : Que suis-je? D'où viens-je? Où vais-je? Quel est le principe et le but de mon existence?

De ce point, en effet, dépend tout le branle de ma vie. Selon que j'aurai reconnu en moi un esprit immortel, ou une poignée de poussière organisée qui se dissipera au premier souffle de la mort, je devrai donner à mes pensées, à mes actions, une direction bien différente. Tant que je ne saurai pas à quoi m'en tenir sur ce sujet, j'agirai à la billebaude, ignorant si je fais bien ou mal, si j'avance ou si je recule. Ne suivant en chaque chose que l'impulsion de mes appétits, je serai semblable à l'animal, et même de pire condition. Les appétits de la bête, réglés par une raison supérieure, sont droits et ne l'entraînent jamais à sa perte. Les miens, au contraire, sont

faux, pervers, si la raison ne les redresse. Que d'hommes périssent chaque jour victimes d'excès inconnus à la brute !

Vainement donc me flatterais-je d'être homme, vainement repousserais-je la qualification d'animal, si je n'avais trouvé une solution complète à cette grande question : *D'où viens-je ?*



CHAPITRE III.

Solutions diverses.

On peut réduire à quatre les solutions données jusqu'à ce jour à cette question :

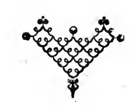
D'où vient l'homme ? — Je l'ignore et n'en ai nul souci, répond l'indifférent.

— L'homme, dit le panthéiste, est une des innombrables fractions de l'unité absolue, une modification, une forme passagère du Grand-Tout.

— L'homme, dit l'athée, est l'œuvre de la nature, la production spontanée de la terre, un effet assez curieux de cette puissance aveugle qui anime l'éternelle matière.

— L'homme, dit le philosophe chrétien, est l'œuvre d'une intelligence et d'une puissance infinie qui, existant seule de toute éternité, a dit au commencement des temps : Que l'univers et l'homme soient ; et l'univers et l'homme ont été.

De ces quatre solutions, quelle est la plus rationnelle, la plus digne d'un homme?



CHAPITRE IV.

—

Solution de l'indifférent.

En général, l'ignorance est chose dont on ne se vante pas. En tout lieu, le titre d'ignorant est réputé injurieux et synonyme de bête. On a coutume d'y riposter, dans la rue, par un coup de poing ou de sabot; dans les salons, par un coup d'épée. Ces mots, j'ignore, je ne sais pas, qui devraient être d'un si grand usage, ne nous semblent pas français, dès qu'il s'agit de questions tant soit peu importantes. Il y a tel et tel membre de l'Institut à qui on arracherait un à un tous les poils de la barbe, plutôt que des expressions aussi mal sonnantes.

D'où vient donc que, en matière de religion, ces façons de parler, loin de paraître humiliantes,

ont je ne sais quoi de flatteur pour certaines illustrations littéraires et scientifiques? Comment se fait-il que tel homme d'esprit se croirait diffamé s'il passait pour s'occuper de religion? C'est peut-être que rien n'est si populaire que l'instruction religieuse. Mais ce serait là une bien sotte vanité. S'il y a de la gloire à savoir ce que le commun des hommes ignore, il y a stupidité à ignorer ce que tout le monde sait.

Quoi! l'ignorance serait la preuve d'un esprit élevé, le cachet du génie! En ce cas, maître baudet, dresse les oreilles et monte sur le pavois: je te salue roi des esprits-forts. On aura beau faire, il n'est pas au pouvoir de l'homme de descendre assez bas pour disputer à la bête la palme de l'ignorance.

Certes, il ne sied guère de porter la tête haute quand on a le cœur si bas, quand on se méprise assez pour n'avoir nul souci de cette question: Suis-je l'œuvre du hasard ou d'une intelligence supérieure? L'être qui pense en moi sera-t-il broyé par le ver du sépulcre, ou dégagé de sa grossière enveloppe ira-t-il prendre rang parmi les immortels?

Au fond, cette force d'esprit qui va jusqu'à étouffer la raison, sur quoi repose-t-elle? sur la lâcheté du cœur. Il y a longtemps qu'on l'a dit : *L'impie ne veut rien croire, parce qu'il ambitionne le droit de tout faire.* S'il refuse d'examiner les dogmes, c'est qu'il voit le chapitre des devoirs au bout. Laissez-lui le secret de sa fortune, abandonnez-lui certains passe-temps ignominieux, vous lui ferez croire les choses les plus incroyables.

Quoi de plus absurde cependant qu'une telle conduite! Dieu en sera-t-il moins, parce qu'on aimera à en douter? Les éternels cachots destinés aux contempteurs de ses lois en seront-ils moins horribles, parce qu'on s'y précipitera le bandeau sur les yeux?

Au mot d'enfer, l'indifférent sourit. mais suffit-il d'un sourire pour renverser la croyance du genre humain! Un *je ne crois pas*, fondé sur l'ignorance, prévaudrait-il sur la conviction d'un milliard d'hommes et des cent cinquante milliards qui nous ont précédés? car sur l'existence d'un avenir de peines et de récompenses il n'y a et il n'y a jamais eu qu'une voix dans l'univers.

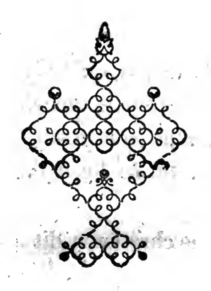
L'indifférent ne peut pas dire : Je suis certain que la vie future est une chimère. Comment au-

rait-il acquis la certitude sur une question qu'il n'a jamais examinée, surtout quand l'immense majorité de ses semblables affirme le contraire et en donne d'assez bonnes raisons.

S'il ne peut rationnellement affirmer la fausseté de la religion, il est donc possible que la religion soit vraie, et dès lors voici quel est son raisonnement : Il est possible qu'il existe un Dieu créateur et législateur ; il est possible qu'il ait imposé à l'homme des devoirs dont l'observation soit récompensée un jour avec une magnificence divine, dont la transgression, au contraire, plonge l'homme dans une éternelle disgrâce. Il est donc possible, qu'au sortir de cette vie, mon ignorance affectée des lois du Grand-Maître me prive d'un bonheur incalculable, m'attire des châtiments dont les maux de cette vie ne sont qu'une faible image. Toutefois, il y aurait petitesse d'esprit à s'occuper d'une telle question. — Pascal n'avait-il pas raison de dire, qu'*il n'avait point de terme pour qualifier une si extravagante créature?*

De quelque côté qu'on l'envisage, l'indifférence en matière de religion… Mais je crois me souvenir qu'il existe un livre sur ce sujet, et un

livre si bien fait, que, depuis dix ans, l'auteur sue inutilement pour le défaire. J'y renvoie l'indifférent; si, après l'avoir lu, il fait encore le glorieux, approchez, disciples d'Hippocrate, c'est votre affaire.



CHAPITRE V.

Solution du panthéiste. — Ce que c'est que le panthéisme.

Si l'on ne savait pas qu'il n'y a point de folie trop forte pour l'orgueil, quand il s'agit d'échapper à Dieu, on ne concevrait jamais comment le panthéisme a pu se loger dans des têtes humaines.

Un philosophe chrétien a dit à l'homme criminel : « Veux-tu échapper à Dieu? jette-toi dans ses bras[1]. » Le panthéiste a jugé qu'il valait mieux se jeter dans l'essence divine. Je suis Dieu ; une fraction de Dieu, a-t-il dit ; comment pourrait-il me frapper sans que les coups retombent sur lui-même?

1 Vis fugere à Deo? fuge ad Deum. (S. Augustin.)

Quand, par maintes spéculations transcendantes, une intelligence s'est assez endurcie aux absurdités pour confondre son chétif moi individuel avec le moi infini ; quand elle a pu sérieusement composer de toutes les unités intellectuelles et matérielles l'unité absolue, de toutes les existences successives l'éternité, de tous les êtres imparfaits, passagers, corruptibles, l'être incorruptible, immuable, infini ; quand ..... mais je vois bâiller les trois quarts de mes lecteurs, peu versés, à ce qu'il paraît, dans le système panthéistique, bien qu'il soit au fond de toutes les erreurs religieuses, philosophiques, politiques, littéraires et artistiques de notre siècle. Essayons donc de le leur faire connaître en peu de mots. Exposer ici, c'est réfuter.

Jusqu'à ces derniers temps, tous les philosophes qui s'occupaient, sans théophobie, de l'origine de l'univers, finissaient par rendre hommage au système, ou plutôt au fait de la création : *Dieu dit, et tout commença d'être :* — « Système si grand, s'écriait J.-J. Rousseau, si consolant, si sublime, si propre à élever l'âme et à donner une base à la vertu, système si frappant, si lumineux, si simple, système offrant moins de

choses incompréhensibles à l'esprit humain, qu'on n'en trouve d'absurdes dans tous les autres ! »

Alors, il est vrai, on ne comprenait pas mieux que de nos jours comment la puissance infinie avait fait passer l'univers du néant à l'être ; mais c'était un fait certifié par le témoignage divin, certifié encore par la raison, qui démontrait sans peine l'insubsistance de toute autre hypothèse. On croyait donc à la création, et l'on n'en rougissait pas, attendu ces deux axiomes éminemment philosophiques : 1° Une intelligence infinie peut faire bien des choses qu'une intelligence bornée ne saurait concevoir ; 2° Le privilége de ne rien croire n'appartient qu'à la bête.

Si la raison, naturellement peu friande de mystères, continuait à demander comment Dieu pouvait faire d'êtres possibles des êtres réels, et comment ces êtres pouvaient être de Dieu, par Dieu, sans être un avec Dieu ; on lui répondait : Petite sotte, rentre en toi-même, et tu y trouveras des phénomènes analogues à la création. Chaque jour ton intelligence frappée de l'idée d'un objet purement possible, par exemple, d'un discours, d'un tableau, d'une statue, se hâte de le réaliser au dehors par la parole, le pinceau, le ciseau.

Ces objets qui n'existent que par toi, sont cependant distincts de toi, distincts de l'idée dont ils sont l'expression, distincts de l'intelligence qui les a conçus, de la volonté qui les a librement produits. Après cela, refuseras-tu de croire que l'Etre infini, par la puissance de son Verbe, a pu librement réaliser une partie des êtres idéés par son intelligence, et que ces êtres sont de lui, par lui, en lui, sans être lui ?

Cette philosophie cosmogonique n'était pas si mal, comme on voit ; mais aux yeux de l'orgueil, qui a la prétention de tout faire, elle avait le défaut capital d'être toute faite. Il lui en fallait donc une sortie de son propre fonds ; et comme le fonds de l'orgueil est bêtise, à la théorie si rationnelle de la création il substitua la théorie si vieille et si bête de l'*émanation*. Théorie bien vieille en effet, puisque c'est la première qui s'est présentée à l'esprit humain non éclairé par la lumière divine. En effet, la plupart des philosophes de l'antiquité, privés de l'idée humainement introuvable, quoique si simple, de la création, crurent que les êtres étaient sortis de l'Etre Suprême, ou par génération, comme l'enfant sort du sein de la mère, ou par éclosion, comme le

poulet s'échappe de l'œuf, ou par évolution, comme l'arbre se développe à la surface du sol qui en recèle le germe.

Conception stupide, qui donna naissance aux monstrueuses cosmogonies de l'Egypte, de l'Inde, de la Grèce, et que les penseurs d'Outre-Rhin reproduisent de nos jours sous le nom de *Science de l'absolu*, *ou de philosophie transcendante.*

Oui, quelque épais que soient les nuages derrière lesquels Kant et ses disciples aiment à se retrancher, partout à travers leur prétentieuse terminologie on voit percer la *bêtise des anciens jours.*



CHAPITRE VI.

Continuation du chapitre précédent.

Le principe créateur, diversement nommé dans les cosmogonies anciennes, s'appelle indifféremment, dans les écoles de Kant, Fichte, Schelling, Hégel, Herder, etc. l'*Absolu*, le *Un*, le *Grand-Tout*, l'*Idée*, l'*Etre*, le *Moi absolu*, *Dieu*.

Cet Absolu, éternel, infini, impérissable, a l'idée de lui-même, mais une idée encore trop confuse pour qu'il la conçoive pleinement. Furieusement curieux, comme on peut bien se l'imaginer, de savoir ce qu'il est et ce qu'il vaut, il s'efforce d'éclaircir, de développer cette idée, afin de connaître au juste tout ce qui est contenu dans son *moi*. Que fait-il pour y réussir? Ce que nous faisons nous-mêmes quand nous voulons développer

une idée qui nous tourmente ; nous cherchons à la formuler en la posant sur le papier en face de notre esprit. Cette première ébauche rend-elle mal notre pensée? nous la changeons et nous ne cessons d'effacer et d'écrire jusqu'à ce que rencontrant l'expression parfaite de notre idée, nous puissions dire : Enfin m'y voilà ; je suis au fond de ma pensée.

De même, Dieu ou l'Absolu, mu par le désir de se connaître, est éternellement occupé à pousser sa pensée au dehors, à s'objectiver à lui-même, ou (pour parler transcendentalement) *à se poser en face de lui, comme non-lui.* Comme il est esprit et matière (au moins en puissance), son être intellectuel s'est déployé en une multitude d'intelligences, son unité matérielle s'est fractionnée en une infinité de substances sensibles.

Qu'est-ce que l'univers dans ce système? C'est une évolution divine, un acte par lequel l'Absolu se déroule, s'étale aux regards de son intelligence afin de s'inventorier.

Les hommes ne sont point, comme ils ont eu jusqu'ici la bonhomie de le croire, des individus jouissant réellement de leur moi personnel. Leur esprit n'est qu'une des formes multiples de l'esprit

infini : leur corps, comme tous les corps, n'est qu'une pure modalité de la matière universelle. En un mot, le genre humain, les animaux, les végétaux, les minéraux, transformations diverses de l'essence divine, ne sont que des formules dans lesquelles Dieu cherche à se contempler, à lire son *moi*.

Malheureusement ces formules, fruit d'un premier jet, sont incomplètes et rendent mal la pensée divine. De là dans l'éternel écrivain un continuel effort pour modifier, perfectionner son thème. Les révolutions incessantes du monde moral et physique n'ont d'autre but que de faire triompher l'*idée* en la dégageant de ses vieilles formes, et de la porter à sa manifestation la plus large. Si ces opérations sont longues et douloureuses, si par fois Dieu, pour effacer plus vite une page qui lui déplaît, y jette un gros pâté de sang humain, gardons-nous de pleurer à la manière des petits esprits.

Toute destruction violente est un progrès. Quand Dieu efface aussi brusquement une phrase mal sonnante, c'est pour en écrire une plus heureuse. Qui sait si ce ne sera pas la dernière, si formulant complètement l'idée divine, elle n'im-

mobilisera pas éternellement le Dieu-Univers dans l'extatique contemplation de lui-même!

Il est vrai que, si avant cette époque bienheureuse, la guillotine, la mitraille ou l'impuissance de vivre plus longtemps anéantit notre moi personnel, on ne voit guère comment nous pourrons participer à la félicité du Grand-Tout : mais périsse l'égoïsme! L'humanité subsistera alors dans nos neveux, qui grâce à la perfection de leur intelligence, réfléchissant l'idée de l'Absolu, seront conservés avec le même soin que nous donnons aux feuilles savantes qui formulent dignement nos pensées [1].

Voilà bien la théorie fondamentale du panthéiste moderne, ou de la *philosophie transcendante et progressive*, sous quelque forme et quel-

1 Toutefois, cela n'est pas très-certain. Il serait bien possible que Dieu, après avoir assez lu sa formule pour graver dans sa mémoire la conscience de son moi, en usât enfin avec elle comme les auteurs en usent souvent avec leurs manuscrits dès qu'ils ont obtenu l'honneur de l'impression. Et n'est-ce pas ce fatal dénoûment que la philosophie transcendante semble prophétiser, quand elle nous dit en style sibyllin, que l'*Absolu, après s'être déployé en formes multiples, se reploie vers l'unité, tend à se reconstituer dans l'unité?*

que nom qu'elle se produise. J'adjure tous ceux qui ont eu, comme moi, la patience et le courage de poursuivre ce fantôme hideux à travers les ténèbres où il se cache, de nous dire s'il y a infidélité dans l'esquisse que je viens d'en faire.

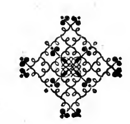
Si l'on me demande maintenant comment cette horrible niaiserie a trouvé en Allemagne et ailleurs tant de partisans à la plupart desquels on ne saurait refuser une dose peu commune de talent et de connaissances, j'en donnerai deux raisons.

La première est toute chrétienne. — Quand un homme, élevé au sein de la lumiere évangélique, ose dans son orgueil repousser la philosophie simple et sublime que Jésus-Christ est venu nous enseigner au prix de son sang, l'Esprit de Dieu sort de cette tête coupable, et le démon de la bêtise est appelé à y trôner en vertu de cette loi divine : *Quiconque s'élèvera sera humilié.*

Contemplez ces archanges de la milice catholique, dont la chute fait encore saigner nos cœurs. Dans le bourbier infect où ils se traînent depuis qu'ils ont perdu les ailes de la foi, ils fatiguent autant la pitié qu'ils avaient autrefois fatigué l'ad-

miration. Au fond de leurs brochures qu'on dirait écrites à la lueur des gouffres infernaux, que voit-on? un luxe d'absurdités qui tient le lecteur perpétuellement suspendu entre l'indignation et le rire.

L'autre raison du succès des doctrines panthéistiques demande un chapitre.



CHAPITRE VII.

Côté moral du panthéisme.

Hors le cas d'une lésion organique, l'homme ne fait le fou que sous bénéfice d'inventaire. Nous aimons naturellement la vérité; pour qu'une erreur nous captive, il faut qu'elle dédommage amplement le cœur des violences qu'elle fait à la raison.

Un système se montre-t-il riche en inductions immorales, lâche-t-il l'écluse à toutes les passions? sa fortune est certaine, renfermât-il dans ses principes un océan d'absurdités. Les esprits dont la pensée est au niveau de l'estomac, en adopteront les conséquences sans trop s'inquiéter des prémisses. Ce système est commode, diront-ils, peu nous importe qu'il soit vrai.

Ceux qui se piquent de raisonner en morale, diront : Cette théorie enchante le cœur, pourquoi ne s'accorderait-elle pas avec la raison? et l'accord se fera bien vite, car la raison ferme les yeux quand elle prête l'oreille aux sermons du cœur.

Or, rien de si commode que la morale du panthéisme. Qui ne le voit! faire de l'homme une parcelle du Grand-Tout, sans personnalité propre, c'est le décharger de la responsabilité de ses actes, c'est diviniser toutes les extravagances qui traversent son esprit, tous les désirs qui naissent dans son cœur, si monstrueux qu'ils soient. Ce que l'ignorant vulgaire appelle un mal, un vice, un crime, un exécrable forfait, est toujours un bien dans ce système; car de façon ou d'autre il tourne au profit du Tout. Aussi, embarrasserait-on fort un philosophe transcendantal, si on lui demandait qui de Vincent de Paul ou de Robespierre a mieux mérité du genre humain.

L'Absolu ayant grand besoin d'action et de mouvement pour opérer ses évolutions, c'est à nous de le seconder de notre mieux et de travailler avec énergie à détruire ce qui est, et à produire ce qui n'est pas.

Etes-vous né avec un esprit enclin aux méditations vastes et profondes? c'est l'idée religieuse, philosophique ou politique qui cherche en vous une manifestation nouvelle. Moquez-vous des théories surannées, qui jusqu'ici ont maîtrisé les intelligences. Donnez-nous de l'inouï, et laissez les petits esprits crier à l'absurde.

Avez-vous reçu le génie de la poésie et des beaux-arts? c'est l'idée qui vous demande une forme inconnue. Que cette forme viole toutes les règles du beau, outrage sans mesure la pudeur, peu importe : ne vous refusez pas à l'inspiration divine.

Etes-vous en mesure, par votre position sociale, d'imprimer un grand mouvement à la machine politique? n'hésitez pas à le faire, dût la machine se briser et ensevelir vingt millions d'hommes sous ses décombres. Si les victimes vous maudissent, l'humanité, qui aura fait un pas, vous bénira.

Vous tous enfin, dont l'action est bornée à l'étroite sphère de la famille, la vie du Grand-Tout cherche aussi à se manifester en vous par les insatiables appétits du cœur. Appliquez-vous à les satisfaire par le déploiement énergique de

vos facultés. A qui vous opposerait les règles de la morale, répondez hardiment, comme les Croisés, *Dieu le veut!* Il est vrai que le Code pénal ose encore poser des limites à votre indépendance; mais unissez vos voix à celles qui s'élèvent de toutes parts contre cette œuvre de la barbarie, et le glaive tombera des mains de la Justice, dès que l'opinion publique ne verra dans le crime qu'une *explosion tragique de l'idée.*

Je défie tous les vauriens de l'univers réunis en comité général sous la présidence de Satan en personne, de formuler un code de licence plus complet.

Bon nombre d'honnêtes progressifs, je le sais, ne veulent pas de ces conséquences. Ce qui les charme dans la philosophie nouvelle, c'est un je ne sais quoi de grandiose, de colossal, qu'elle offre d'abord à l'intelligence éblouie; c'est la fantastique unité qu'elle promet à la science; c'est surtout la facilité qu'elle donne de tout louer, de tout approuver en matière de religion, sans s'obliger à rien dans la pratique. En effet, les religions diverses qui se sont partagé et se partagent encore le monde, étant des formules plus ou moins heureuses de l'*idée*, il n'en est aucune qui n'ait

contribué au progrès et qui ne réclame une part à nos hommages ; mais, toutes demeurant au-dessous de l'idée, nulle n'a le droit de nous imposer ses croyances, de nous asservir à ses préceptes, à ses lois.

Le catholicisme, sans aucun doute, est celui qui a touché de plus près au but; de là sa longue et prodigieusement féconde existence. Son culte, ses monuments exhalent encore quelque chose d'infini : toutefois qu'il y a loin de ses formes dogmatiques et de ses lois morales à l'*idée!* Quel est l'esprit tant soit peu élevé qui ne sente le besoin d'une religion plus idéale, plus dégagée des entraves terrestres, plus transcendante! Que les ministres du vieux culte nous prêchent encore l'amour de Dieu et des hommes, le respect pour la vie et même la propriété de nos frères, à la bonne heure; mais qui de nos jours voudrait se soumettre à la loi de la confession, du jeûne, de l'abstinence! Qui se croirait coupable pour n'avoir retenu ni son œil ni son cœur en présence de la beauté! En un mot, qui voudrait au dix-neuvième siècle être chrétien à la manière du dixième!

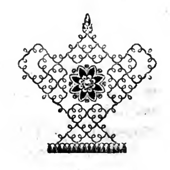
Voilà bien, Messieurs les progressifs de bon

ton, les honnêtes limites que vous entendez prescrire aux conséquences pratiques de vos doctrines. Mais si elles vous suffisent, à vous qui pouvez satisfaire les appétits du cœur sans voler ni assassiner, elles ne suffisent pas à cette multitude immense qui ne peut attendre de sa fidélité aux devoirs sociaux qu'un morceau de pain trempé de sueurs. La logique pénétrante et inflexible des passions lui révélera sans aucun doute dans vos principes ce que vous cherchez vainement à dissimuler : c'est que la contrainte morale est une sottise, la criminalité une fiction ridicule, la vindicte publique une atrocité; c'est que notre unique devoir est d'user largement de la vie, et que notre liberté n'a d'autre règle que la longueur et la puissance de nos bras.

Popularisez cette belle morale, et votre Absolu se mettra à griffonner si vite, fera tant de pâtés avec notre sang, que, en moins d'un siècle, les neuf cents millions de fractions de son être divin, qui se jouent maintenant à la surface du globe, se seront reconstituées dans l'unité...... de la mort.

Le système panthéiste est donc aussi exécrable dans la pratique qu'il est bête en théorie. Donc

la solution qu'il donne à cette question : *D'où vient l'homme?* est indigne d'un homme, à moins que la raison et le sens moral ne soient plus parties intégrantes de l'homme au dix-neuvième siècle.



CHAPITRE VIII.

Solution de l'athée.

Si l'athée a raison, le genre humain a tort, et l'on ne voit plus que des fous incorrigibles dans ce nombre infini de peuples qui ont couvert et couvrent encore notre planète; car tous, depuis les plus civilisés jusqu'aux plus sauvages, ont reconnu une Divinité.

Pour se délivrer d'un si terrible argument, que n'a pas fait l'athéisme? Après avoir vainement fureté les deux hémisphères pour découvrir une nation sans Dieu, il s'est avisé d'en commander une. L'initiative de cette extravagance appartenait de plein droit au pays des grandes découvertes. Mais s'il fallait être Anglais pour concevoir un tel projet, pour l'exécuter on avait besoin du Nouveau-Monde.

Robert Owen assembla donc, il y a près de

vingt ans, sept à huit cents individus mâles et femelles, assez renforcés dans l'athéisme pour croire qu'ils ne transmettraient pas à leurs petits l'idée de Dieu. Il les mena aux Etats-Unis, leur choisit un vaste terrain, traça le plan d'une petite ville qu'il appela *Nouvelle-Harmonie;* puis il leur fit jurer de rester fidèles aux seules lois de leur mère, la nature, les exhortant néanmoins à cultiver les arts industriels et à conserver l'habitude de marcher sur deux pieds, afin que personne ne pût douter de leur extraction humaine. Il leur recommanda surtout d'abolir totalement le *tien* et le *mien*, et de bannir à jamais de leur cœur et de leur bouche le nom d'un Etre supérieur; moyennant quoi il leur promit, foi d'athée, qu'eux et leurs petits s'élèveraient à un tel degré de félicité, que l'univers ébahi renoncerait enfin à la Religion, au mariage et à la propriété particulière, *la plus horrible trinité de fléaux qui puisse peser sur notre espèce*[1].

1 Paroles de Robert Owen, dans sa *Déclaration de l'indépendance mentale*, discours qu'il prononça à New-Harmony, le 4 juillet 1826, la cinquante-unième année de l'indépendance américaine. Cette pièce curieuse se trouve en entier dans le Mémorial catholique, tome VII, page 149.

L'événement justifia mal de si belles espérances. Soit que l'épizootie, soit qu'un autre fléau non compris dans l'*horrible trinité*, ait désolé le troupeau de *Nouvelle-Harmonie*, on n'en a plus entendu parler, et celui qui l'avait réuni à si grands frais, s'en est revenu en Angleterre,

« Serrant la queue, et portant bas l'oreille. »

Au reste, on n'avait pas besoin de cette expérience pour savoir que les athées se multiplient, non par voie de génération, mais par inoculation. L'opération est bien simple : il ne s'agit que de noircir tellement une conscience, qu'elle ne puisse s'envisager sans dire : Gare à moi, s'il y a un Dieu !

La recette, il est vrai, n'opère jamais radicalement. Il y a maintes circonstances dans la vie où un athée de cette façon se laisse emporter au préjugé universel. — Vanini, à la vue du bûcher, s'écria : Ah Dieu ! — Volney, en danger de périr sur les côtes de l'Amérique, saisit un chapelet, et prouva, tant que dura l'orage, qu'il savait son *Pater* et son *Ave*. — Cabanis, qui jurait sur

sa tête, en pleine académie, qu'il n'y avait point de Dieu, et menaçait de tirer l'épée contre quiconque affirmerait le contraire, Cabanis avouait néanmoins que l'athéisme est *contraire aux impressions directes, inévitables, journalières, au cri universel et constant de la nature entière*[1].

Avouons-le à l'honneur des bêtes, l'athéisme natif, calme, imperturbable ne se trouve qu'en elles. L'homme qui adopte leur manière de vivre peut bien singer leur irréligion, tant qu'il mènera joyeuse vie;

> Mais, au moindre revers funeste,
> Le masque tombe, l'homme reste,
> Et la brute s'évanouit.

Les docteurs de l'autre siècle donnèrent trop d'importance à l'athéisme en le traitant comme une maladie sérieuse. Les athées se multiplièrent en raison des ouvrages destinés à les réfuter. Pour

1 Voyez sa *Lettre sur les causes premières*, publiée par M. Bérard. — Que signifient ces paroles, sinon que l'athée sincère éviterait ce qui est *inévitable*, qu'il n'éprouverait jamais ce que les autres hommes éprouvent *journalièrement*, et que, par son insensiblilité *au cri universel et constant de la nature entière*, il serait le plus dénaturé des êtres?

désenfler ces esprits ballonnés par l'orgueil, il fallait employer, non les froides préparations de la science, mais les carminatifs de première force, tels que le mépris et le ridicule administrés à grande dose. Tous les coups de massue des Hercules de la Sorbonne ne valent pas le soufflet qu'une belle main appliqua sur la joue d'un fameux incrédule. Celui-ci, après avoir inutilement prêché dans un cercle de dames, crut se venger en disant : « Pardonnez mon erreur, Mesdames, je n'imaginais pas que dans une maison où l'esprit le dispute aux grâces, j'aurais seul l'honneur de ne pas croire en Dieu. » — « Vous n'êtes pas seul, Monsieur, repartit la dame du logis ; mes chevaux, mon chien, mon chat ont aussi cet honneur : seulement, ces pauvres bêtes ont le bon esprit de ne pas s'en vanter. »



CHAPITRE IX.

Une preuve entre mille, que l'athée est le plus impudent des menteurs.

Si l'on me demande : Y a-t-il des athées de bonne foi? je réponds hardiment : Parmi les animaux, oui; parmi les hommes, non.

Qu'il y ait eu, qu'il y ait encore des êtres assez impudents pour dire, même pour écrire que l'homme est l'œuvre du hasard, une production spontanée de la nature, etc., c'est chose certaine; qu'il y en ait d'assez stupides pour le croire, c'est chose impossible.

Que penseriez-vous de celui qui, à la vue de l'Apollon du Belvedere ou de tout autre chef-d'œuvre de l'art, vous dirait sérieusement : Voilà un singulier jeu de la nature ! Quelle suite de heureux hasards il a fallu pour imprimer à ce marbre une forme aussi divinement humaine! Vous refuseriez de croire à une si étrange folie. Eh bien, celui qui attribuerait notre existence au hasard serait un million de fois plus fou.

Il y a incomparablement plus d'intelligence dans la formation, je ne dis pas de notre corps, mais d'un cheveu de notre tête, que dans l'Apollon et les autres sculptures du Belvedere. Nous avons cent artistes en Europe capables de transformer plus ou moins heureusement un bloc de marbre en un Apollon; mais qui nous fera un cheveu! La nature nous fournit abondamment les neuf substances que l'analyse a découvertes dans ce fil si délié; il ne s'agit que de les combiner, mais cela passe toutes les capacités humaines. Qu'est-ce que cela prouve? que nous avons autant de démonstrations d'une intelligence supérieure à l'homme qu'il y a de cheveux sur nos têtes.

Où est le cerveau assez malade pour s'imaginer qu'une pièce de toile ou de drap est l'œuvre d'une

force aveugle? que, par exemple, un premier coup de vent a détaché l'écorce d'une plante de chanvre, ou quelques brins de laine du dos de la brebis; qu'un second coup de vent a converti ces débris en fils; qu'un troisième les a entrelacés avec tant d'art et de méthode, etc.! Or ce fou le serait beaucoup moins que l'athée qui ne verrait que le hasard dans le tissu de notre peau, toile merveilleuse, assez serrée pour retenir le sang, assez lâche pour donner passage aux sécrétions, assez douce pour flatter le toucher, assez forte pour résister à des frottemens sans fin, assez diaphane pour se parer des plus belles couleurs, assez opaque pour dérober à l'œil l'aspect sanglant des chairs qu'elle recouvre.

Qu'un habile scalpel soulève cette enveloppe et déroule à nos regards étonnés les merveilles de l'organisme humain. A la vue de cette divine miniature où se reproduisent avec une indicible perfection les combinaisons sans nombre qui brillent dans la construction de l'univers, quel est le furieux qui oserait nommer le hasard!

L'artifice prodigieux que l'œil nu y découvre faisait dire à un ancien anatomiste : « Donnez-moi un chien mort, et je le ferai hurler contre

Epicure. » Qu'eût-il dit, si le microscope lui eût fait voir dans la structure d'une seule fibre autant de sagesse que dans l'arrangement du tout ! « Donnez-moi la langue d'un athée, disait un religieux anatomiste moderne, et j'y trouverai mille démonstrations sans réplique qu'elle est une effrontée menteuse. »

De l'état de poussière atomique, où l'analyse nous fait voir les éléments de nos corps, jusqu'à l'organisation parfaite où se manifeste le phénomène de la vie, quelle suite incalculable de combinaisons profondes !

Que de combinaisons pour élever des pulviscules inorganiques, la plupart dissimilaires, à l'état fibreux ! — Que de combinaisons pour former des fibres les quinze ou seize différents tissus reconnus des anatomistes ! — Que de combinaisons pour former de ces tissus des milliards d'organes ayant chacun leur action propre[1] !

1 Oui, des milliards d'organes ! suivez, la loupe à la main, les innombrables ramifications des systèmes nerveux, artériel et veineux, surtout dans l'appareil encéphalique : considérez ces tubes sanguifères d'une ténuité si étonnante, que leur réunion n'offre à l'œil qu'une masse inorganisée, et vous me direz si j'exagère.

— Que de combinaisons pour coordonner les organes à la formation des nombreux appareils nécessaires aux fonctions vitales ! — Que de combinaisons pour composer de tant d'appareils un seul tout doué de la vie !

A l'insensé qui ose attribuer aux aveugles agents de la nature ce chef-d'œuvre d'intelligence, je dirai : La chimie nous fait connaître les divers éléments du corps humain : réunissez-les en aussi grande quantité qu'il vous plaira, et dans les proportions données par l'analyse. Soumettez-les à l'action successive ou simultanée de tous les agents naturels; et nous verrons si l'aveugle nature, aidée des lumières de l'humaine science, réussira à fondre, cristalliser ou faire germer, je ne dis pas un corps humain, je ne dis pas le moins compliqué des tissus qui entrent dans sa formation (le tissu osseux), je ne dis pas même une seule des deux cent quarante-deux pièces dont se compose le squelette, mais seulement un pouce de substance osseuse.

La seule composition chimique de la matière osseuse supposant au moins 87 combinaisons ou

rapports[1], il faudrait que l'agent chargé du travail se conformât à ces 87 combinaisons, et évitât les milliards de milliards d'errata qui peuvent les déranger; ce qui serait vraiment merveille dans un aveugle.

La substance osseuse obtenue, il faudra lui donner la forme d'un ossement humain, par

1 MATIÈRES ÉLÉMENTAIRES DES OSSEMENTS HUMAINS. — RAPPORTS RÉELS DE COMPOSITION.

Matières élémentaires	Quantité sur 100 parties	Rapports réels de composition	
1° Chaux	10	— De l'oxigène au calcium.	1
2° Soude	02	— De l'oxigène au sodium.	1
3° Phosphate de chaux	81	— De l'oxigène au phosphore, de l'acide phosphorique au calcium	2
4° Fluate de chaux	03	— De l'oxigène au fluor, de l'acide fluorique au calcium	2
5° Phosphate de magnésie	01	— De l'oxigène au phosphore, de l'acide phosphorique au magnésium	2
6° Acide carbonique	02	— De l'oxigène au carbone.	1
7° Gélatine	indécomposées		
8° Huile	indécomposées	— Rapports présumés, au moins	6
9° Substance graisseuse	indécomposées		
Rapport de chacune des neuf matières avec les huit autres			72
			87

exemple, d'une vertèbre. Or dans la construction d'une vertèbre il y a au moins 315 choses auxquelles votre aveugle devra faire attention[1]. La

1 Gallien dit que « Parmi les os qui forment, au nombre de deux cents, la charpente du corps humain, il n'en est pas un qui n'ait plus de quarante fins (*Lib. de format. fœt.*). » Le calcul suivant, tout superficiel qu'il est, des *attentions* que présente la construction d'une seule vertèbre, prouvera que le célèbre anatomiste n'exagérait pas. — Je considère, dans chaque spécialité, son existence, sa position, sa forme et différence d'avec les analogues.

I° CORPS DE LA VERTÈBRE.

1° Rondeur 1, au-devant 1, échancrure 1, en arrière 1.	4
2° Aplatissement des deux faces supérieure et inférieure 2, avec légère concavité 2.	4
3° Bordure cartilagineuse 1, devant et latéralement 2, nudité de la partie postérieure 1.	4
4° Multitude de méats, donnant passage aux vaisseaux nourriciers, et qu'on suppose semblables, au moins 100.	100

II° APOPHYSES.

1° Sept apophyses 7, rapports au corps vertébral 7, entre elles 42.	56
2° Différences de l'*épineuse* aux six autres, quant au volume, à sa direction, à sa forme 18.	18
A reporter. . .	186

vertèbre formée, il faudra lui trouver ses vingt-trois sœurs : et ne vous avisez pas de les mouler sur la première ; car elles diffèrent presque toutes ; ce qui nécessite pour chaque vertèbre de nouvelles combinaisons.

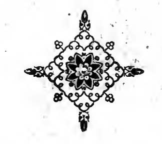
La colonne vertébrale posée, il faudra lui

Report.	186
3° Différences des deux *transverses*, par rapport aux cinq autres 30.	30
4° Différences des deux *obliques*, par rapport aux cinq autres 30.	30
5° Différences de l'*ascendante*, par rapport aux six autres 18.	18
6° Différences de la *descendante*, par rapport aux six autres 18.	18
7° Garniture cartilagineuse aux quatre facettes articulaires 12.	12
IIIº CANAL DE LA MOELLE ÉPINIÈRE.	
1° Canal, existence, position.	3
2° Tuyau ligamenteux.	3
3° Autre ligament à la partie postérieure.	3
IVº ÉCHANCRURES.	
Quatre Echancrures, existence, position, inégalité 12.	12
Rapport de configuration.	315
Rapport de composition chimique.	87
Total des rapports.	402

adapter les deux cent dix-huit os qui manquent encore pour un squelette complet. Je me suis montré assez modéré dans le calcul des combinaisons que renferme une seule pièce du système osseux, pour affirmer que la composition et la configuration de chacune des deux cent quarante-une autres en exigent autant; ce qui suppose dans la formation du squelette 97 ,284 combinaisons. — Notez bien que parmi les milliards sans fin de combinaisons possibles, soit entre les deux cent quarante-deux ossements, soit entre les divers éléments dont chacun d'eux se compose, il n'y en a qu'une qui soit propre à l'organisation humaine : il y a donc des milliards de milliards de probabilités contre une, que votre aveugle la manquera.

Supposons qu'il la trouve, après un nombre infini de malheureux essais qui auront couvert le globe de débris de squelettes manqués, nous aurons un squelette; mais quel prodigieux travail il lui reste à faire pour donner à cette hideuse carcasse, au dehors, les ravissantes harmonies de la forme humaine, au dedans, les milliards d'organes nécessaires aux fonctions de la vie !!! En voilà bien assez, je pense.

Qu'est-ce que le corps humain? — C'est une harmonie incommensurable, c'est la parfaite unité résultant de l'infinie variété; c'est donc l'œuvre flagrante d'une intelligence sans bornes, c'est une protestation infinie contre le hasard.



CHAPITRE X.

Continuation.

S'il suffit d'un cadavre pour confondre l'athée, qu'en sera-t-il d'un corps vivant!

Qu'est-ce que la vie? — A cette question les plus grands philosophes balbutient et demeurent court. — La vie, considérée dans ses causes secondes et ses effets, c'est un milliard d'actions simultanées conspirant toutes au maintien de notre organisation.

Quel est le principe caché qui met en jeu ces innombrables rouages et coordonne tant de mouvements disparates à la production d'un phénomène unique? — Notre âme? — Si c'est elle qui opère ces merveilles, qu'elle nous les explique donc.

Qu'elle nous dise, par exemple, comment elle transforme les aliments en chyle, le chyle en sang; comment elle pousse le sang aux extrémités par les artères et le fait refluer au cœur par les veines, elle qui, avant les expériences d'Harvey, niait obstinément la circulation de ce fluide. — Tout cela se passe chez elle, sans elle, et même malgré elle.

Quant aux mouvements que sa volonté commande, y intervient-elle autrement que comme un instrument aveugle qui ignore ce qu'il fait? Sait-elle bien quels ressorts il faut toucher pour ouvrir l'œil ou le fermer, pour lever le bras, avancer le pied, pousser un cri, articuler une parole?

Qui ne le voit! la vie est un phénomène divin. Ce n'est pas nous qui vivons, c'est Dieu qui vit en nous[1]. A l'homme qui veut réfléchir, chaque pulsation de l'artère est une preuve irréfragable d'un être assez intelligent pour comprendre l'immense mécanisme de la vie, assez puissant pour le faire jouer.

1 Cùm ipse (Deus) det omnibus vitam, inspirationem, et omnia... In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus (Act. XVII, 25, 28.)

Nous n'avons considéré que l'homme, et dans l'homme que son être matériel. Les prodiges de sagesse et de puissance que nous y découvrons, la zoologie nous les montrerait dans ces myriades sans fin d'êtres vivants qui animent le globe, depuis l'énorme éléphant jusqu'à la *chenille qui ronge le bois de saule*, et depuis cette chenille dans laquelle Lyonet a compté *quatre mille intentions divines* [1], jusqu'à l'animalcule *infusoire* dont le microscope de Spallanzani nous a révélé l'existence, l'organisme, les habitudes et l'instinct. Nous les retrouverions, ces prodiges, dans la famille incalculable des végétaux, depuis le cèdre gigantesque jusqu'à la moisissure du fromage qui paraît sur nos tables.

Quelle foule d'harmonies enchaînent les animaux entre eux, les animaux aux végétaux, les végétaux aux minéraux! Quels soins amoureux dans la

1 Voyez son *Traité anatomique* sur cette chenille. — La conchyliologie des fossiles nous offre des merveilles encore plus étonnantes dans les vingt-six mille osselets de l'*encrinite moniliforme*, dans les cent cinquante mille pièces osseuses et les trois cent mille vaisseaux fibreux servant de muscles à la *pentacrinite briarée*. V. Jéhan, *Nouveau Traité des sciences géologiques*, Etude Ve, p. 125.

conservation des espèces les plus faibles à travers la durée des siècles, au milieu de tant de causes de destruction! Chaque jour voit dépérir les colossales constructions de l'Egypte; mais les graminées qui tapissent les bords du Nil sont aujourd'hui ce qu'elles étaient au temps des Pharaons; et les mêmes moustiques qui désolaient les constructeurs des pyramides bourdonnent encore autour de ces monuments.

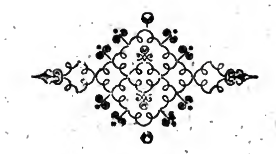
Après cela serait-il nécessaire d'appeler à notre aide les mondes supérieurs, de faire marcher contre l'athée ce que l'Ecriture appelle *l'Armée des cieux?* milice immense, dont les merveilleuses évolutions dans les plaines de l'espace, dont les feux si nourris, si resplendissants, publient nuit et jour le génie et la puissance du Commandant suprême.

Quoi! nous élevons des statues aux Kepler, aux Copernic, aux Newton; nous qualifions de génies sublimes les savants qui ont surpris quelque secret de la stratégie céleste: et l'Auteur d'un système si prodigieusement compliqué ne serait qu'un aveugle!!!

Enfin, cette intelligence humaine, qui seule

ici-bas pense, réfléchit, soumet au calcul les lois de la nature, s'élève au-dessus des sens pour se reporter dans le passé et s'élancer dans l'avenir, serait l'œuvre du hasard! c'est à l'aveugle et inerte matière qu'elle devrait ses lumières, son activité! c'est la nécessité fatale qui l'aurait enrichie de la liberté!

« Ce qui ne pense pas aurait fait la pensée ! »



CHAPITRE XI.

Solution chrétienne.

Il est donc infiniment vrai, ainsi que l'affirme le chrétien, qu'il existe une intelligence ordonnatrice de l'homme et de l'univers[1]. Mais est-elle créatrice? Voyons.

1 Et une intelligence distincte de l'intelligence humaine; car le panthéiste, qui ne reconnaît d'autre intelligence que celle qui s'est fractionnée et répartie entre les hommes, est tout aussi absurde que l'athée, et de plus souverainement ridicule. — Celui qui nous dit : Le monde existe et marche par lui-même, heurte infiniment la raison; mais celui qui vient nous dire : C'est l'intelligence et la puissance humaine qui a produit et gouverne l'univers, outrage si démesurément la conscience humaine, qu'on est plus tenté de rire que de se fâcher. Quoi, l'esprit humain, depuis six mille ans qu'il dispute, observe, raisonne, n'a pu encore approfondir une seule des innombrables

D'abord, puisque nous avons un si grand besoin de Dieu pour arranger la matière, il est bien naturel de penser qu'il l'a créée, à moins de dire qu'il a bâti sur le fonds d'autrui et avec des matériaux qui ne lui appartenaient pas; ce qui vraiment serait peu délicat. — Soit dans notre corps, soit dans l'univers, la façon l'emporte de beaucoup sur la matière : accorder l'une et refuser l'autre, c'est se montrer sottement chiche.

Ensuite, si Dieu n'a pas créé la matière, elle est donc éternelle, nécessaire; et dès lors quiconque n'est pas totalement étranger aux premières notions de la métaphysique, se voit assailli d'inévitables absurdités.

lois de l'univers ; et c'est lui pourtant qui les a établies et les maintient ! Cette puissance humaine qui ne saurait ajouter un cheveu à notre tête, une minute à notre vie ; c'est elle qui donne la vie, le mouvement à tout ce qui respire ; c'est elle qui pousse et dirige, dans leurs immenses orbites, les mondes supérieurs ! —C'est bien là le dernier termo des folies humaines ; et je n'imagine pas que l'ânerie chevauchant sur l'orgueil le dépasse jamais. — Si le nombre des chevaliers est si grand, c'est que les statuts de l'ordre ne sont pas connus. Qu'une plume habile les dévoile ; l'accusation de Spinosisme, de Kantisme ou de Salvadorisme deviendra tellement flétrissante, que l'être le plus flegmatique cruira devoir s'en laver dans le sang.

I. Si la matière est nécessaire, sa notion fondamentale implique donc l'idée de l'existence. Il serait donc impossible de la concevoir non existante, soit dans sa totalité, soit dans la moindre de ses parties. Cette proposition — *les mites qui dévorent ce fromage pourraient ne pas exister*, révolterait donc autant le bon sens que celle-ci — *le cercle peut être carré.*

II. Si la matière existait nécessairement, ses modifications, sans lesquelles on ne la conçoit pas, seraient donc aussi nécessaires, aussi immuables que son essence, puisqu'elles existeraient en vertu du même principe. Dès lors ce travail de vie et de mort, qui change incessamment la physionomie du monde, serait une choquante contradiction[1].

III. Si la matière était éternelle, ses révolutions le seraient aussi; et comme chacune de ces révolutions peut être exprimée par l'unité, nous au-

1 Quiconque s'est fait une juste idée de l'Etre nécessaire, trouve dans la chute d'une feuille, dans la naissance ou la mort d'une mouche, une démonstration évidente de la *contingence* de la matière.

rions à dévorer l'étrange absurdité *d'une série actuellement infinie d'unités finies.*

IV. L'Etre nécessaire, c'est évidemment l'être absolu, la source même de l'être, le plus parfait des êtres; car rien ne pouvant exister que par lui, les perfections qu'il n'aurait pas seraient impossibles, irréalisables. Or qui voudrait attribuer à la matière, je ne dis pas toutes les perfections, mais seulement celles que nous trouvons en nous, la vie, le sentiment, l'intelligence, la liberté! Il s'est trouvé des philosophes assez bouchés pour douter si l'organisation ne pourrait pas donner à la matière la faculté de penser (Locke); mais je ne sache pas qu'il y en ait eu d'assez stupides pour dire que la matière est essentiellement, souverainement intelligente, et qu'il y a au moins autant de puissance intellectuelle dans un caillou que dans la tête de Newton.

A ces absurdités et à une foule d'autres qui jaillissent du principe matérialiste, qu'opposent les partisans de l'éternelle matière? — Ecoutons le plus célèbre matérialiste du siècle, Broussais, faisant sa profession de foi en présence de ce néant, dans lequel il croyait aller s'engouffrer: « Je « sens, comme beaucoup d'autres, qu'une intelli-

« gence a tout coordonné ; je cherche si je peux « en conclure qu'elle a tout créé ; mais je ne le « puis, parce que l'expérience ne me fournit « point la représentation d'une création absolue... « On avait beau me dire : La nature ne peut pas « s'être faite elle-même ; donc une puissance « intelligente l'a faite. — Je répondais : Oui ; « mais je ne puis me faire une idée de cette puis- « sance... Je reste donc avec le sentiment d'une « intelligence coordonnatrice, que je n'ose appe- « ler créatrice, quoiqu'elle doive l'être[1]. »

1 *Développement de mon opinion et expression de ma foi*, dans la Notice historique sur M. Broussais, publiée par M. H. de Montègre. Ce qui suit n'est pas un échantillon moins merveilleux de la logique de M. Broussais : « Je ne « crains rien et n'espère rien pour une autre vie ; parce que « je ne saurais me la représenter (*ibid.*). » — C'est le raisonnement d'un condamné qui, refusant de signer un pourvoi dont tout lui garantirait le succès, répondrait aux sollicitations de ses défenseurs et de ses amis : Messieurs, je n'ai jamais été guillotiné ; je n'ai non plus jamais assisté à aucune exécution ; je n'ai jamais vu la guillotine, et je ne saurais me la représenter. J'ai donc la conviction que c'est une chimère. Il m'est impossible de partager vos alarmes. — En vérité, c'est un grand honneur pour la religion que de compter des raisonneurs de cette force parmi ses plus savants contempteurs.

Cela n'est-il pas d'une terrassante évidence ! Dans le cours de ses nombreuses expériences, Broussais n'a jamais vu sortir un atome du néant, il ne lui est jamais arrivé de rencontrer sur son chemin la puissance créatrice; il ne saurait, par conséquent, se la représenter, s'en faire une image[1]. — Comment voudriez-vous donc que cette puissance existât !

Toutefois, M. Broussais aurait dû nous dire comment il a *senti* l'intelligence coordonnatrice, et quelle odeur il lui a trouvée. Quel dommage que la puissance créatrice soit inodore ! Avec un

1 Quand Broussais dit qu'il ne peut se faire une *idée* de la puissance créatrice, il entend sans doute une idée sensible (une image) et non une idée intellectuelle; car, puisqu'il parle de la création, il faut bien qu'il en ait l'idée, qu'il attache un sens à ce mot, sous peine d'avouer qu'il ne sait ce qu'il dit. — L'idée, ou pour mieux parler, la notion de *création* renferme les idées d'*être*, de *non-être* et de *passage de l'un à l'autre*. Dire que ces trois idées sont inaccessibles à l'esprit humain, ce serait nier l'existence de toute idée quelconque.— Cette notion est si familière, qu'on la trouve partout, même dans les contes de fées. Il est vrai que nous ne la saisissons pas dans toute sa profondeur ; mais

« Pour concevoir à fond la puissance suprême,
« Il n'y a qu'un moyen... il faut être elle-même. »

odorat si fin, M. Broussais l'eût sentie; peut-être aussi n'a-t-il pas flairé assez avant!

Au reste, c'est bien à cet excès d'idiotisme qu'aboutissent tous les athées. Quand on a pulvérisé leurs misérables sophismes, ils ne manquent jamais de vous dire : Eh bien, montrez-nous Dieu; dites-nous quelle figure il a; faites-nous voir le paradis, l'enfer, et nous croirons [1].

1 Telles furent, en effet, les interpellations des athées de l'Institut à Bernardin de Saint-Pierre. Ecoutons M. Aimé Martin : « Aux premières lignes de la déclaration solennelle de ses « principes religieux, un cri de fureur s'élève de toutes les par- « ties de la salle. Les uns le persiflaient en lui demandant où il « avait vu Dieu, et quelle figure il avait; les autres s'indi- « gnaient de sa crédulité; les plus calmes lui adressaient des « paroles méprisantes. Des plaisanteries on en vint aux in- « sultes : on outrageait sa vieillesse, on le traitait d'homme « faible et superstitieux, on le menaçait de le chasser d'une « assemblée dont il se rendait indigne, et l'on poussa la dé- « mence jusqu'à l'appeler en duel, afin de lui prouver, l'épée « à la main, qu'il n'y avait pas de Dieu. Vainement, au mi- « lieu du tumulte, il cherchait à placer un mot; on refusait « de l'entendre, et l'idéologue Cabanis (c'est le seul que nous « nommerons) emporté par la colère, s'écria : Je jure qu'il « n'y a pas de Dieu! et je demande que son nom ne soit « jamais prononcé dans cette enceinte! » *Essai sur la vie de Bernardin de Saint-Pierre.*

Il faut leur répondre : Puisque vous êtes dans l'impuissance de rien voir qui ne tombe sous les sens, optez entre la forêt et l'écurie, demeures obligées des êtres sans raison [1].

C'est ce qu'on appelle un argument *ad canem*.

1 La raison est, en effet, la faculté de voir ce que les sens ne voient pas. — Mon chien visite avec moi l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, les Tuileries, le Louvre, Notre-Dame, Sainte-Geneviève ; il voit tout ce que je vois, moins Napoléon et la grande armée, moins Philibert de Lorme, moins Perrault, Maurice de Sully et Soufflot.



CHAPITRE XII.

Continuation. — Preuves métaphysiques. — Preuves de sentiment.

S'il n'y a pas un atome dans l'univers sensible qui ne proclame un Dieu créateur et ordonnateur, il n'y a pas un fait de l'ordre intellectuel et moral qui ne démontre la même vérité à l'esprit méditatif.

Mais ici soyons courts. Le siècle du mouvement est trop brouillé avec le monde métaphysique. Comme on n'y trouve point de mines d'or, d'argent, de cuivre, pas même de houille, il tombe dans l'oubli. Jetons quelques paroles aux solitaires qui le parcourent encore, et reprenons bien vite notre *terre à terre.*

I. Le fini, l'imparfait existe : comment l'infini, le parfait n'existerait-il pas! La perfection, c'est-à-dire, l'être serait-il une raison de ne pas être!

II. Nous avons l'idée de l'infini en perfection [1] : il existe donc ; s'il n'était pas, nous ne pourrions l'idéer.

III. Dieu est possible, de l'aveu même de l'athée : donc il existe ; car sa notion implique l'idée de l'existence ; il est impossible de le concevoir non existant.

IV. Qu'entend-on par Dieu ? — L'Etre suprême, le plus être des êtres, celui qui seul peut dire.

1 On a objecté cent fois que l'idée de l'*infini* est négative ; on a répondu autant de fois que si ce mot renferme une négation (*non-fini*) ce n'est que dans la forme grammaticale, et qu'au fond il est souverainement affirmatif. Qu'est-ce, en effet, que l'être fini, sinon l'être qui a des bornes, qui manque d'une perfection ultérieure? L'idée de *fini*, quoique énoncée sous une forme affirmative, est donc essentiellement négative. L'idée de l'infini, au contraire, renfermant la négation absolue de toute négation, est la plus positive qu'il soit possible de concevoir. C'est l'idée de l'être tout être, pur de tout néant. Voyez Fénélon, *Démonstration de l'existence de Dieu*, II[e] part., ch. 2. — Bossuet, *Elévation* II[e].

Je suis celui qui est. Nier l'existence de cet être, c'est dire : *Celui qui est n'est pas !*

V. L'homme pense, et il ne s'est pas fait lui-même ; il est donc l'œuvre d'un être intelligent.

VI. L'homme ne pense pas sans la parole ; il ne parle qu'autant qu'on lui a parlé. Il faut donc reconnaître un être qui ait parlé à l'homme ou l'ait créé parlant, etc., etc., etc.

Ces principes, approfondis par la réflexion, paraissaient d'une telle évidence aux Descartes, aux Bossuet, aux Fénélon, aux Pascal, aux Mallebranche, aux La Bruyère, aux Leibnitz, aux Gerdil, aux de Maistre, aux de Bonald, etc., qu'ils ne pouvaient concevoir l'extravagance de l'athée. « O Dieu ! s'écrie l'aigle de Meaux, on « se perd dans un si grand aveuglement [1] ! »

Le cœur a aussi ses démonstrations, démonstrations sans réplique pour tout homme en qui la sensation brutale n'a pas éteint le sentiment.

Je parlerai bientôt de la tendance irrésistible de notre cœur vers l'infini, tendance qui serait

1 Elévation Ire.

encore plus absurde qu'elle n'est incontestable, si l'infini n'existait pas. — Maintenant je me borne à un seul fait.

Vous ne pouvez nier, dirai-je à l'impie, que Dieu n'ait eu et n'ait encore bon nombre d'amants passionnés, disposés à tout souffrir plutôt que de lui déplaire, et dont la vie entière n'est qu'un long soupir vers le ciel.

Voyez le jeune missionnaire catholique s'arrachant des bras de sa famille, de ses amis, traversant des mers inconnues, abordant, la croix à la main, les anthropophages des forêts de l'Amérique ou des îles de l'Océanie, bravant chaque jour au Japon, en Corée, au Tong-King, à la Cochinchine, des supplices dont la pensée fait frémir. Que veut-il ? Faire connaître et aimer son Dieu, embraser tous les cœurs du feu qui le consume.

Voyez la fille de Vincent de Paul au chevet du moribond, le frère et la sœur des *écoles chrétiennes* s'entourant d'enfants demi-nus.

Ecoutez le trapiste, le chartreux, la carmélite, le capucin, chantant, au cœur de la nuit, l'hymne d'amour, et ne se consolant de la longueur de leur exil que par la longueur de leurs prières.

Suivez le prêtre au lazaret des pestiférés, des cholériques. — Voyez-le, au jour de l'omnipotence philosophique, refuser le mot qui lui sauverait la vie et marcher à la mort *comme l'on va aux noces*[1].

Enfin, n'avez-vous jamais entendu le chrétien fervent, sur sa couche de mort, soupirer avec plus d'ardeur après son Dieu, que le *cerf altéré après les sources d'eau vive?* (Ps. XLI, 1.)

Dites-moi, un sentiment si profond, si durable, si héroïque dans ses effets, serait-il sans objet réel? Le néant est-il capable de toucher, de remuer si puissamment le cœur de l'homme[2]! Trop souvent il lui arrive de prendre du cuivre pour de l'or et de se passionner pour des futilités; mais

1 C'est l'expression du commissaire septembriseur Viollet, chargé de présider au massacre des cent quatre-vingt prêtres renfermés aux Carmes. « Je me perds, je m'abîme d'étonne« ment, je n'y conçois rien : vos prêtres allaient à la mort « avec la même joie et la même allégresse que s'ils fussent « allés aux noces. » Barruel, *Histoire du Clergé pendant la révolution*, tom. II, p. 97.

2 Tantus amor nihili! (Anti-Lucret.)

l'a-t-on jamais vu sacrifier son repos, ses plaisirs, ses affections les plus chères, sa vie à la poursuite d'une chimère absolue!

Si l'ascension spontanée du fer ne s'explique que par la présence de l'aimant, vous qui niez l'aimant céleste, comment expliquerez-vous l'attraction religieuse du cœur humain, de ce cœur non moins asservi à l'amour des beautés terrestres que le fer l'est aux lois de la pesanteur! Montrez-nous donc, parmi les vôtres, l'amant passionné du hasard, le dévot de la nature, le martyr du néant.

Ce n'est pas tout : Dieu est haï. Grâce à la philosophie du dix-huitième siècle, nous avons vu ce qui ne s'était jamais vu, des assemblées nombreuses entrer en convulsion en entendant prononcer le nom de Dieu. Nous avons vu des frénétiques ne reculer devant aucun forfait pour anéantir l'idée de l'Etre suprême. — Le néant peut-il inspirer tant de haine! Une si furieuse réaction dans le cœur de l'impie ne prouve-t-elle pas qu'il se sent blessé, heurté, foulé par la présence divine!

Vous qui voulez qu'on vous montre Dieu, re-

gardez donc! Vous le verrez également et dans les douces larmes que sa pensée fait couler des yeux du juste moribond, et dans l'écume que son nom fait bouillonner sur les lèvres qui le nient.

Nous venons de le voir, le chrétien seul se montre homme dans la solution qu'il donne à cette première question: *D'où viens-je?* Passons aux deux questions suivantes.



CHAPITRE XIII.

Solutions diverses de ces deux questions :
Que suis-je ? Où vais-je ?

Le matérialiste répond : Je suis matière : une organisation plus parfaite me donne sur les autres animaux l'avantage de la parole et de la pensée. — Avide de plaisirs, ennemi des souffrances, mon unique devoir est de me procurer les uns, d'éviter les autres, en attendant que la mort vienne anéantir mon être dans la poussière du tombeau.

Le panthéiste répond : Je suis une des innombrables manifestations de l'Etre universel. Semblable à la bulle d'eau qui s'élève un instant à la surface des mers, je rentrerai bientôt dans la

masse commune : contribuer à la vie du Grand-Tout, par le déploiement énergique de mes facultés, c'est toute ma destinée, c'est mon unique devoir durant mon éphémère existence.

Le chrétien répond : L'homme est une intelligence créée à la ressemblance divine et unie à un corps. En rapport avec Dieu par ses facultés supérieures, avec la nature visible par ses organes corporels, il est le lien destiné à rattacher la création matérielle au Créateur. — Enrichi des prérogatives convenables à sa sublime destinée, l'homme fut d'abord heureux, parce qu'il était juste et bon. Son âme, soumise à Dieu, régnait en paix sur son corps, et par le corps sur toute la nature. Si, fidèle à la loi du Créateur, il eût dirigé l'exercice de ses facultés vers l'accomplissement de l'image divine, son intelligence, progressivement éclairée des rayons de la divine lumière, aurait passé des ombres de la foi aux clartés de l'intuition. L'esprit alors parfaitement assimilé à Dieu se serait assimilé le corps, et la nature entière, unie à son chef, serait arrivée au plus haut degré de vie et de perfection.

Malheureusement l'homme viola le précepte divin. La révolte de l'esprit contre Dieu entraîna

la révolte du corps contre l'esprit, et celle de la nature contre tout l'homme. Dégradé et malheureux, sujet à l'ignorance, aux souffrances, à la mort, l'homme fût tombé au dernier degré d'abjection et de misère, si Dieu n'eût résolu de le sauver par un effort divin.

Le Verbe, par qui tout avait été fait, fut choisi pour tout restaurer. Revêtu de notre misérable nature, il *apparut au milieu de nous plein de grâce et de vérité*, et nous ouvrit, par son sacrifice, sa doctrine et ses exemples, la voie du salut. — Soumettre notre intelligence et notre volonté à Dieu par la foi et l'amour; subordonner la chair à l'esprit par les lois de la pénitence; reconquérir, par l'amour de la pauvreté, notre supériorité sur la nature, en détachant notre cœur des faux biens qu'elle nous offre, c'est le but des prescriptions évangéliques, c'est tout le devoir de l'homme, c'est l'unique chemin qui le conduise au *royaume qui lui a été préparé dès l'origine du monde.*

Laquelle de ces trois solutions mérite l'assentiment de l'homme?

CHAPITRE XIV.

Solution matérialiste. — L'homme est-il tout matière?

J'admire qu'il se soit trouvé des penseurs assez calmes, assez maîtres de leur cœur, pour réfuter de sang-froid les suffocantes absurdités du matérialisme.

J'écoute avec intérêt l'honnête homme peu habitué à la réflexion, qui m'expose ses doutes sur la spiritualité de l'être pensant: mais qu'un écrivain, qui s'érige en docteur public, vienne affirmer d'un ton rogue et tranchant que la pensée est une sécrétion corporelle qui ne diffère des autres sécrétions (par exemple,... je n'ose ache-

ver) que par sa subtilité ; l'indignation me fait jeter le livre, et je ne vois plus qu'une réfutation possible, c'est d'aller la cravache en main sécréter quelques gouttes de sang à l'impudent bipède.

Que dire à celui qui vous pose en thèse qu'il est un animal, et dont tous les raisonnements aboutissent à cette conclusion : Convenez avec moi que je suis une bête? — Monsieur, lui répondrais-je, dispensez-vous de la preuve : comme il s'agit d'un fait personnel, je vous crois sur parole.

Qu'on n'attende donc point ici une réfutation détaillée du matérialisme. Quelques principes suffiront au lecteur intelligent.

S'il y a un fait incontestable pour la conscience humaine, c'est qu'il existe en nous un principe d'unité, d'activité et de liberté. — C'est un fait non moins incontestable que l'unité, l'activité, la liberté sont incompatibles avec la matière.

L'indivisible *unité* de notre être pensant, et par suite sa spiritualité, se démontre et par le témoignage du *moi* et par l'unité des opérations intellectuelles.

I. Témoignage du *moi*. — Je sens que j'existe et que je suis distingué non-seulement des êtres placés hors de moi, mais encore de ma propre organisation. En effet, 1° le sentiment du *moi* est indivisible, invariable. Il ne s'est point accru avec mes forces ; il ne s'affaiblit point avec elles ; il n'est point diminué par la perte d'une partie de mes organes, comme on voit par l'expérience des amputés. — 2° Ce sentiment n'a rien de local. Il est visible que le *moi* ne se rapporte ni au cerveau, ni à aucun organe spécial, ni à l'ensemble de l'organisation. — 3° Par le *moi*, j'ai la conscience non-seulement de mon existence, mais encore de mes opérations ; je sens que je pense, que je réfléchis, que je veux, etc. Personne ne m'a appris que j'ai une intelligence, une volonté et que c'est moi qui pense, qui veux ; mais si l'on ne m'avait averti que j'ai un cerveau, un cœur, un estomac, des artères, des veines, etc., et que tout cela travaille incessamment au maintien de mon corps, je l'aurais toujours ignoré : le *moi* ne m'en dit rien.

En faut-il davantage pour démontrer que l'être exprimé par le *moi* est absolument distinct de mon corps ! Car si le *moi* avait son siége dans

mon organisation, voici ce qui arriverait infailliblement. 1° Le *moi* subirait toutes les variations de mon être matériel. — 2° Le *moi* comprendrait toutes les molécules indivisibles dont cet être se compose, ou n'en comprendrait qu'une : dans le premier cas, j'aurais des milliards de *moi;* dans le second, ce *moi,* qui me gonfle tant le cœur, serait infiniment petit et aussi imperceptible que l'atome où il serait logé. — 3° Le *moi* me donnerait le sentiment des fonctions cérébrales, digestives, etc., et m'apprendrait à rectifier mes digestions et à clarifier mon sang, comme il m'enseigne à redresser mes jugements, à éclaircir mes idées.

II. Unité de nos opérations intellectuelles. — De l'aveu du matérialiste, la matière est essentiellement divisible; elle ne peut donc rien produire d'indivisible, l'effet ne pouvant être d'une nature différente de sa cause. Or, les opérations de l'être pensant, telles que la pensée, le jugement, le vouloir, sont évidemment simples, indécomposables. Donc, etc.

Activité de l'être pensant.

I. J'ai le pouvoir d'agir, de penser, de juger,

de vouloir, de mouvoir mon corps, et cela spontanément, sans aucune impulsion étrangère. Or, la matière est passive, incapable d'entrer d'elle-même en mouvement. — L'organisation peut-elle lui donner cette faculté? — Evidemment non. L'organisation, n'étant qu'une combinaison des parties entre elles, ne donnera jamais au tout ce qui est radicalement étranger à chaque partie. Chaque molécule de matière, étant à la faculté d'agir comme 0 est à 1, la combinaison de cent mille molécules ne vous donnera pas plus la faculté d'agir, que la combinaison de cent mille zéros ne vous conduira à l'unité.

II. Si le principe qui perçoit, pense et veut en moi, était le résultat de l'organisme, mes perceptions, mes pensées, mes volontés seraient nécessairement circonscrites dans les limites de mes organes.

Il me serait impossible de former dans mon intérieur une représentation aussi vaste de la terre et des cieux. Comment la si petite image que les rayons lumineux viennent peindre sur ma rétine, acquerrait-elle un développement aussi disproportionné à son étendue! Que le matérialiste nous montre donc un tableau plus grand que sa toile!

Il me serait impossible d'apercevoir des événements qui n'ont jamais frappé mes organes, d'assister, par exemple, à une bataille qui s'est donnée, il y a deux mille ans. Comment quelques lignes que je lis, quelques sons que j'entends, produiraient-ils sur mon cerveau, sur mon cœur la même impression que la vue d'un combat!

Il me serait impossible d'exercer ma pensée sur des choses qui ne sont point, de prévoir l'avenir, plus impossible encore de m'élever à des considérations, à des sentiments totalement étrangers à mes organes, tels que les vérités abstraites, générales, l'idée du bien et du mal, du juste et de l'injuste, l'idée et l'amour de la vertu, de l'infini, etc.

III. L'être pensant réagit sur lui-même. Non-seulement il pense, mais il sent qu'il pense, il réfléchit sur sa pensée. Or, cela est impossible dans un être matériel. Une molécule mise en mouvement réagira sur ses voisines; mais qu'elle réagisse sur elle-même, c'est une absurdité si révoltante, que le moins délicat des matérialistes aura peine à la dévorer.

Liberté de l'être pensant. — La matière est fatalement soumise à l'action des agents extérieurs : elle ne peut ni éviter, ni suspendre, ni prolonger les effets des impressions qu'elle en reçoit. Je ne suis donc pas matière ; car après le sentiment de l'existence le plus vif qu'il y ait en moi, est celui de la liberté. C'est librement que je pense, que je raisonne, que je veux. Parmi les impressions diverses, j'en puis choisir une, et m'y attacher tellement, que je devienne insensible à toutes les autres, comme il arrive dans le phénomène si commun de l'*abstraction*, où mon esprit exclusivement occupé d'un objet, n'entend rien, ne sent rien, ne voit rien de ce qui se passe autour de moi.

Mais un effet bien plus étrange de ma liberté, c'est que je peux en certains cas vouloir la destruction de mon corps. Le fait, hélas! trop fréquent du suicide sera toujours dans les principes du matérialisme une révoltante énigme. Je n'en donnerai que deux raisons.

1° La détermination la plus universelle, la plus profonde, la plus indestructible dans tous les êtres vivants, c'est l'amour de leur conserva-

tion, la volonté d'*être*. De là, dans les animaux, l'énergie extrême avec laquelle ils repoussent tout ce qui menace leur existence; de là, dans notre propre corps la réaction violente de l'estomac contre les poisons; de là, « au moment du « péril, cet instinct extraordinaire qui me fait « trouver des forces supérieures à la force habi- « tuelle de mes organes, des ressources supé- « rieures aux ressources ordinaires de mon es- « prit. » Comment l'homme pourrait-il se soustraire à cette loi de la nature, s'il n'y avait en lui un être à part qui puisse dire au corps : Tu es mon ennemi, un obstacle à mon bien-être; meurs donc!

2° Le suicide, dans le système matérialiste, serait la réaction de la matière sur elle-même; ce qui, nous l'avons déjà dit, implique contradiction [1].

Aux démonstrations si nombreuses, si palpables de l'immatérialité de notre être pensant,

1 Voyez de Bonald, *Recherches philosophiques*, tom. I, ch. 9. — Blaud, *Traité élémentaire de physiologie*, tom. I, ch. 3.

qu'oppose le matérialiste? Ecoutons encore Broussais dans l'*Expression de sa Foi*.

« Dès que je sus par la chirurgie que du pus « accumulé à la surface du cerveau *détruisait* nos « facultés, et que l'évacuation de ce pus leur « permettait de reparaître, je ne fus plus maître « de les concevoir autrement que comme des actes « d'un cerveau vivant, quoique je ne susse ni ce « que c'est qu'un cerveau, ni ce que c'est que la « vie. »

La justesse d'une telle induction ne peut se faire mieux comprendre que par un raisonnement parfaitement semblable. — A la bataille de... un brave officier de ma connaissance franchissant un marais pour joindre plus vite l'ennemi, demeura embourbé avec plusieurs des siens, et arriva, comme les poltrons, trop tard. Dès que je sus que la boue accumulée autour de ses jambes *détruisait* son courage, et que pour le lui rendre, il suffisait de dégager ses jambes, je ne fus plus maître de concevoir la valeur et l'intrépidité que comme des actes de jambes libres et dégagées!!!!!

CHAPITRE XV.

Solution matérialiste et panthéiste.
La destinée de l'homme est-elle bornée à la vie présente?
Notion du vrai bonheur.

Posons d'abord quelques principes. — Quoique la constitution actuelle du monde offre une certaine empreinte de sévérité et de colère (nous en donnerons la raison plus tard), il n'en est pas moins évident que la création est l'œuvre de l'amour.

Si Dieu a tout créé pour sa gloire[1], la gloire de l'être infiniment bon ne consiste-t-elle pas à

1 Universa propter semetipsum operatus est Dominus. (Prov. XVI, 4.)

faire des heureux ? Non, Dieu n'a pas fait la mort; il ne sait pas se réjouir de la perte de ses créatures[1]. En nous appelant à l'existence, il nous appelle à partager son bonheur. Si un levain de mort fermente au sein de son œuvre, ce n'est pas lui qui l'y a placé[2].

Qu'est-ce que le bonheur pour l'homme? — C'est l'exclusion de tous les maux produite par la jouissance de tous les biens assortis à sa nature. En d'autres termes, c'est le développement légitime, complet et harmonique de toutes nos facultés essentielles. Entrons dans quelques détails qui ne pourront que satisfaire ceux qui aiment à se rendre raison des choses.

L'homme, considéré dans son être constitutif, se présente à nous comme un appareil de facultés intellectuelles et physiques, subordonnées les unes aux autres, et travaillant toutes à développer le germe de vie que le Créateur a placé en elles.

1 Quoniam Deus mortem non fecit, nec lætatur in perditione vivorum. (Sap. I, 13.)

2 Creavit enim, ut essent omnia : et sanabiles fecit nationes orbis terrarum : et non est in illis medicamentum exterminii, nec inferorum regnum in terrà. (Sap. I, 14.)

Chaque faculté, ayant un objet propre, tend naturellement à s'unir à lui par l'acte, qui est l'application éloignée ou prochaine de la faculté à l'objet. Cette tendance s'appelle désir, inclination, besoin. Le besoin non satisfait engendre la souffrance, sentiment pénible de la privation d'un bien nécessaire. La privation trop prolongée opère la destruction de la faculté ou une telle altération qu'elle ne peut plus entrer en rapport avec son objet. C'est la mort[1]. Ainsi, la puissance visuelle périt faute de lumière, l'appareil digestif par défaut d'aliments, et l'intelligence elle-même privée de toute vérité serait comme si elle n'était pas.

La faculté ne vit donc, ne se conserve, ne se perfectionne que par un légitime exercice, c'est-à-dire par des actes qui la conduisent à la possession de son objet. Tout acte qui l'en éloigne est nécessairement vicieux, désordonné, délétère. Tout acte qui l'en approche est par là même bon, conforme à l'ordre, et produit en elle un accrois-

1 La mort n'est effectivement, comme les Grecs l'ont si bien nommée (*μορος*), qu'une *division*, c'est-à-dire, un divorce absolu, irrévocable, entre la substance morte et le principe qui en faisait la vie.

sement de vie, de perfection, de bonheur. Elle arrive enfin au plus haut degré de vie et de perfection, quand elle est parfaitement unie à son objet. Tout ce qu'il y a de puissance en elle, entrant alors en exercice, il y a développement complet de son être, jouissance pleine, conséquemment cessation du désir, du besoin; il y a repos.

Ce que nous disons de chaque faculté, appliquons-le à l'ensemble, soit à l'homme. Il ne peut être heureux que par le développement total et harmonique de ses facultés essentielles [1]. Ce développement doit s'étendre à toutes ses facultés; car si une seule restait privée de son objet, il y aurait nécessairement malaise, souffrance dans une partie de son être. Ce développement doit s'opérer avec harmonie, c'est-à-dire, sans violer les rapports naturels de dépendance qui existent entre nos facultés. — L'unité et la perfection de notre na-

1 Je dis essentielles; car nos facultés physiques relatives à la conservation de l'individu et de l'espèce sont visiblement accidentelles et doivent disparaître dans l'homme parfait. — *Esca ventri, et venter escis. Deus autem et hunc et has destruet.* (I. Cor. VI, 13.) — *In resurrectione enim, neque nubent, neque nubentur.* (Matth. XXII, 30.)

ture souffrirait également du développement exclusif, soit des puissances physiques, soit des puissances morales. Dans le premier cas, l'intelligence serait impuissante à gouverner l'organisme; dans le second, l'organisme serait incapable de servir l'intelligence.

Mais cette félicité souveraine, seule capable de combler le vaste abîme de nos désirs, ne serait-elle point un rêve de l'amour-propre, une compensation imaginaire aux maux que nous souffrons? — Si c'est un rêve, il est aussi ancien que l'homme, et je ne crois pas qu'il soit possible de jamais nous en désabuser.

Considérez la vie humaine, soit dans l'individu, soit dans les peuples; est-elle autre chose qu'une aspiration incessante vers le bonheur parfait? Echapper à tous les maux, jouir de tous les biens, c'est l'idée fixe de tout homme venant en ce monde. Point de pensée qui ne découle de cette pensée, point de projet, point d'action qui ne tende à la réaliser. — C'est pour cela que le laboureur devance le soleil aux champs, que l'artisan se consume dans son atelier, que le savant sèche au milieu de ses livres, que le guerrier

affronte les hasards, que le prince met sa couronne sur sa tête ou la foule aux pieds.

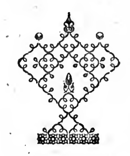
Otez ce puissant mobile, le genre humain déserte la vie en masse. L'homme ne veut exister qu'à la condition d'être heureux. Est-il sans espérance de le devenir? il jette avec mépris l'inutile fardeau de l'existence; et le suicide est encore un élan désespéré vers le bonheur.

Je le demande maintenant, cette tendance irrésistible vers le bien-être pur et sans mélange, est-ce l'homme qui se l'est imprimée à lui-même? Puisque le bonheur est le cri incessant de notre nature, l'unique ressort qui mette en jeu nos facultés, de qui en tiendrions-nous l'idée et le sentiment, sinon de l'auteur de notre être?

S'il en est ainsi, ce sentiment ne saurait nous tromper: l'erreur retomberait sur Dieu; sa sagesse et sa bonté seraient visiblement en défaut. — Donner à la plus noble de ses créatures une faculté sans objet, une direction sans but; semer le désespoir dans son cœur en y allumant des désirs inextinguibles, conçoit-on rien de plus indigne de l'Etre souverainement sage, infiniment bon?

J'en ai donc la conviction, cette soif du bonheur suprême qui me dévore, il me sera donné de l'étancher un jour, si, fidèle aux lois du Créateur, je ne mets aucun obstacle aux desseins de son amour. En douter, ce serait retomber dans les folies de l'athéisme.

Mais ce jour bienheureux, est-ce en deçà, est-ce au delà du tombeau qu'il doit luire?



CHAPITRE XVI.

—

Le vrai bonheur est-il compatible avec notre existence actuelle?

L'homme peut-il, durant sa terrestre existence, parvenir à ce développement complet de son être, qui, excluant jusqu'à l'ombre du désir et du besoin, lui fasse goûter l'imperturbable repos du bonheur?

Une telle question ne peut être sérieusement débattue que par des fous. Cependant, comme j'écris pour tout le monde, il ne sera pas inutile de poser quelques principes propres à faciliter la discussion.

Quelle que soit la dissidence des philosophes sur la nature du souverain bien, tous conviennent

qu'il doit parfaitement répondre aux besoins fondamentaux de notre nature, *besoin de savoir, besoin d'agir, besoin de jouir*. Science sans nuage, puissance sans faiblesse, jouissance exempte de toute douleur : voilà les trois éléments de cette source de vie où notre cœur brûle de se plonger. La terre est-elle assez riche, assez grande pour fournir une baignoire à chacun des neuf cents millions de plongeurs qu'elle renferme?

Bien des gens auront de la peine à croire que la science soit la première condition du bonheur. Persuadés que la pensée n'existe qu'au profit de l'estomac, ils ne veulent de science que dans leur cuisinier, et diront volontiers avec madame du Deffant, qu'*un bon souper est une des quatre fins dernières de l'homme, qui leur fait oublier les trois autres*. Il y a toutefois maintes circonstances où ces intelligences marmiteuses oublieront leur *fin dernière* pour assouvir une passion encore plus véhémente, la passion de savoir. — Au moment où l'appétit le plus robuste les groupe autour d'une table royalement servie, qu'une grande rumeur, que des flots de population amoncelés dans les rues annoncent

un événement extraordinaire, nul doute que nos gastronomes ne démentent le proverbe : *Ventre affamé n'a ni yeux ni oreilles.*

Qui n'a pas éprouvé vingt fois dans sa vie que la curiosité, à un degré intense, étouffe les cris du besoin, charme les douleurs les plus vives, et jette l'âme dans une sorte de ravissement !

Mus par une idée instinctive qui fermente sourdement au fond de nos pensées, nous sommes tous en quête d'un objet capable de satisfaire notre immense besoin de voir et de connaître. Cette mystérieuse pâture de l'intelligence, l'enfant la cherche dans les contes de sa nourrice, le jeune homme dans les rêves brillants du romancier, la tourbe des oisifs dans les divertissements du théâtre et les jeux du monde politique, le savant dans les sublimes méditations du cabinet, dans les profondes investigations de la nature.

Vains efforts ! Les plus grands événements de la terre sont trop petits, les plus profondes vérités accessibles à nos moyens actuels de connaître sont trop superficielles pour nous immo-

biliser dans leur contemplation. Ce spectacle, dont la nouveauté infinie peut seule fixer l'esprit humain dans une éternelle extase, c'est outre-tombe qu'il se donne. En attendant que la mort lève la toile, allons au bureau de la vertu prendre un billet d'entrée.

Non content de savoir, l'homme veut encore *faire*. Depuis les goujats qui boxent dans la rue jusqu'aux ambitieux qui se chamaillent sur les marches du trône, nous sommes tous affamés de puissance. Personne qui n'aspire plus ou moins à l'honneur de faire tourbillonner le monde autour de lui.

Quoi de plus prodigieux cependant que notre faiblesse! Que pouvons-nous dans l'ordre physique? — Rois détrônés de la terre, ce n'est que le fer à la main que nous lui arrachons quelques secours alimentaires et un tombeau. Les innombrables inventions des arts honorent moins notre génie qu'elles n'accusent notre impuissance. — Demanderions-nous des ailes au vent et au feu, si notre lourde organisation pouvait s'élancer dans les airs et voler à la surface du globe au gré de la pensée? — A quoi bon le fer et le

salpêtre, s'il ne suffisait d'un rocher pour barrer le chemin à l'armée la plus puissante?

Distance vraiment effroyable entre notre volonté et nos forces! Il ne fallut qu'un instant aux Pharaon pour idéer et vouloir les gigantesques monuments de l'Egypte, et l'exécution coûta plusieurs siècles à des millions de bras. — Les forces matérielles de tout le globe seraient impuissantes à réaliser ce que l'esprit le plus médiocre peut concevoir dans une seconde.

Sommes-nous beaucoup plus forts dans le monde politique? — L'Histoire nous montre trois ou quatre héros qui firent tout ce qu'un homme peut faire. Leur vie toutefois ne fut-elle pas, comme toutes les vies, une suite de volontés déçues, de projets avortés?

Les fondements de notre édifice politique sont tels qu'une mouche pourrait bien les jeter en l'air. — Que faut-il pour mettre l'Europe en feu et faire crouler bien des royaumes? un insecte venimeux qui aille piquer le dernier rejeton d'une tige royale. — Rome, sous l'empereur Arnoulf, fut conquise par un lièvre. — On a vu naguère des nations qui couvraient les mers de leurs na-

vires, prêtes à défaillir devant un ver long de six lignes[1].

Certes il y aura de quoi rire aux dépens des grands hommes, quand on saura la vraie cause de leur fortune et des hauts événements dont on leur fait honneur. Cette cause échappe maintenant à nos regards par son extrême petitesse; mais elle sera connue au jour des grandes manifestations. C'est là peut-être l'épisode comique destiné à tempérer les terreurs de la dernière scène du monde.

Puis, nous siérait-il de vouloir régenter la nature, quand la petite portion de matière unie à notre âme résiste incessamment à nos plus énergiques désirs? et comment prétendrions-nous imposer nos volontés aux autres, tant que nous serons incapables de nous gouverner nous-mêmes?

Nos misères naissent toutes de cette énorme disproportion de nos sentiments avec nos pensées,

1 Ver taret, qui, en 1731 et 1732, fut sur le point de submerger la Zélande et fit trembler les Provinces-Unies pour leur marine.

de notre pouvoir avec notre vouloir. Nulle harmonie dans notre être, nul bonheur, tant que le cœur ne sera pas à la hauteur de l'intelligence, tant que nos bras resteront plus courts que nos désirs.

L'homme est encore dévoré du besoin de *jouir*. Ce n'est même que pour enivrer notre esprit aux délicieuses sources de la vérité, que nous aspirons à la science. Ce n'est que pour détrôner la souffrance et nous procurer des satisfactions durables que nous convoitons le pouvoir.

Rien de plus misérable cependant que nos jouissances. Les nobles plaisirs de l'intelligence ne s'achètent qu'au prix des plaisirs du corps. Puis, quel est le privilége du vrai savant et du sage? n'est-ce pas de connaître mieux que personne l'étendue de notre ignorance, et d'être incessamment révolté de tant d'âneries en vogue dans le monde[1]?

Plus douces, sans doute, plus intimes sont les jouissances de la vertu. Mais qui a davantage à

1 Eò quòd in multà sapientià, multa sit indignatio : et qui addit scientiam, addit et laborem. (Eccle. I, 18.)

gémir sur nos faiblesses et nos vices, que celui qui s'attache à les étudier et à les combattre! — La vertu est un arbre à tige gigantesque ; sa fleur réjouit la terre de son divin parfum ; le fruit ne se laisse cueillir qu'au ciel.

Enfin, est-ce aux délectations sensuelles qu'il appartient de satisfaire pleinement notre cœur? — Répondez, voluptueux illustres, autour desquels la richesse et la puissance ont fait folâtrer plus nombreuse la bande des ris et des plaisirs. — Parle, fils de David, toi qui mouillas tant de fois tes lèvres à la coupe des délices, et qui les en retiras toujours si grimaçantes. — Et toi, Tibère, créateur de voluptés inouïes ! dis-nous qui souffrit davantage de toi, noyé dans les plaisirs, ou de tes nombreuses victimes expirant dans les tortures : c'est un problème que tes historiens ont laissé insoluble.

Une main divine a pétri ensemble la douleur et la volupté. — La tristesse est au fond de nos joies [1], et, selon l'expression de Montaigne, l'*Ayse nous masche* [2].

1 Extrema gaudii luctus occupat. (Prov. XIV, 13.)

2 Essai, tom. XI, ch. 20.

CHAPITRE XVII.

Pourquoi nous ne pouvons être heureux en ce monde.

Tous les biens que nous offre la terre ont trois défauts qui les rendent radicalement impuissants à béatifier l'homme. — Ils sont si restreints, qu'ils ne peuvent être possédés que du petit nombre. — Ils sont tellement vides, qu'ils n'ont jamais satisfait personne. — Ils sont de si courte durée, qu'ils ne méritent pas qu'on s'y attache.

I. *Ils sont trop restreints.* — Puisque Dieu nous a donné à tous un égal désir du bonheur, sa volonté est donc que nous en jouissions tous également, et il n'y a que nos œuvres qui puissent abolir ou morceler nos droits à l'héritage divin.

Quoi de moins égal cependant, quoi de plus immérité que la répartition des biens de cette vie! Quel est le crime de cet enfant, né au dernier degré d'abjection et de misère! Quel est le mérite de cet autre dont l'opulence et les honneurs assiégent le berceau! — Placer le bonheur dans les honneurs, les richesses, les plaisirs, c'est ravir au Père céleste son plus bel attribut, l'impartialité; c'est léguer le désespoir à l'immense majorité de ses enfants, condamnés à végéter dans les privations, à descendre inaperçus dans la tombe.

Direz-vous que l'inégalité des conditions est du fait des hommes, non de Dieu? — Je suppose la chose aussi vraie qu'elle est fausse[1]; corrigerez-vous les hommes? Ferez-vous que tous, ingambes

1 Rien de plus faux, en effet. L'inégalité des conditions est l'inévitable conséquence de l'inégalité, si grande parmi les hommes, des forces physiques et morales. Or, cette dernière a tout l'air d'un fait divin. — Oui, *c'est Dieu qui a fait le petit et le grand.* (Sap. VI, 8.) — L'auteur des *Paroles d'un croyant* n'a pas craint d'affirmer le contraire: « Dieu n'a fait ni petits ni grands (ch. VII.) : » aussi a-t-il subi le sort de tous ceux qui osent lever le pied contre l'éternelle vérité : il a donné de la tête au fond du bourbier de la sottise, et il y a dix ans qu'il y barbote.

et boiteux, s'accordent à marcher de front vers l'autel de la fortune? Ferez-vous que l'aveugle déesse leur jette à tous un lot égal? Obtiendrez-vous de cet habile spéculateur qu'il renonce à son bénéfice quotidien de quelques milliers de francs, par la raison que la journée de son voisin le savetier ne dépasse pas quatre-vingts centimes; ou bien le déciderez-vous à partager son excédant avec tous les gagne-petits du royaume? — Vous en appelez à la force; mais le prolétaire à qui vous donnez des armes contre les riches, croyez-vous que dans le pillage du camp des vaincus il se borne à sa légitime, c'est-à-dire, selon vous, à la trente-trois-millionième partie du capital de la France? — A Saint-Simon, à Lamennais et aux écervelés de leur espèce ces magnifiques âneries.

II. *Ils sont trop creux.* — Je suppose qu'un envoyé céleste, chargé du gouvernement du monde, vienne réaliser parmi nous le vœu Saint-Simonien. Je veux que par d'heureuses réformes industrielles il diminue de moitié le travail et double la somme des produits. L'abondance règnera sur la terre. Nous n'aurons plus d'indigents. Aurons-nous des heureux? — Demandez-le aux

Crésus anciens et modernes, à qui la fortune a jeté cent fois plus d'honneurs, de plaisirs et de richesses, que chacun de nous n'en pourrait prétendre dans une distribution moins partiale du gâteau terrestre. Interrogez leurs fronts, est-ce là que le bonheur a coutume d'étaler ses joies pures, sa douce sérénité?

Les *communistes* partent tous de cette noble définition de l'homme, que nous a donnée un animal fameux : *L'homme est un tube digestif ouvert par les deux bouts* (Cabanis) ; calculant ensuite le produit des six millions de lieues carrées du sol cultivable, ils trouvent assez de matière alimentaire pour remplir d'un bout à l'autre un milliard de tubes digestifs. Malheureusement cette définition est très-incomplète. A côté de la faculté digestive, il y a dans le tube une autre faculté infiniment plus exigeante, le cœur. S'il suffit d'un kilogramme de pain pour imposer silence à l'estomac le plus avide, ce n'est pas assez du monde entier pour assouvir les appétits de son voisin.

Non, certes, ce n'est pas avec quelques arpents de terre que vous comblerez le gouffre immense des convoitises humaines. De tous les démons qui

tourmentent notre espèce, le démon de la faim est incontestablement le moins commun, le moins cruel. En voulez-vous la preuve? — Sur cent infortunés qui se donnent la mort, vous trouverez à grand'peine un famélique.

III. *Ils durent trop peu.* — Supposé que l'homme puisse implanter ici-bas le vrai bonheur, en jouira-t-il longtemps? Quelle est donc cette vie où l'on veut que je trouve le temps d'être heureux? — Ce n'est, ce ne peut être que le moment présent : c'est ce point mathématique, insaisissable qui divise le passé, qui n'est plus en mon pouvoir, de l'avenir dont rien ne me garantit la jouissance. C'est moins qu'une minute, moins qu'une seconde; car des soixante tierces dont se compose la seconde, cinquante-neuf appartiennent au passé ou à l'avenir. Et c'est sur cette pointe d'aiguille, c'est sous le coutelas de la mort, toujours levé sur ma tête, c'est en présence des épouvantables mystères que la croyance universelle me fait entrevoir au delà du tombeau, que l'on vient me dire : Sois heureux!!!



CHAPITRE XVIII.

De façon ou d'autre, il faut une vie à venir.

Avouons-le donc, si, après l'existence de l'Etre créateur, il y a une vérité démontrée pour l'esprit et le cœur, c'est que le monde actuel n'est, dans le plan divin, que le berceau de l'homme, le lieu d'éducation, d'épreuve, où, durant sa courte apparition, il doit se préparer au grand rôle que Dieu lui destine dans un monde supérieur.

Oter à l'homme cette croyance, borner sa destinée aux soixante ou quatre-vingts ans qu'il lui est donné de végéter sur cette misérable planète, c'est heurter de front toutes les perceptions de son intelligence, c'est méconnaître les plus énergiques tendances de son cœur, c'est insulter aux convic-

tions du genre humain, qui, à toutes les époques, sous toutes les latitudes, à tous les degrés de civilisation ou de barbarie, n'a cessé de proclamer l'existence d'un séjour éternel au delà du détroit du tombeau. Nommons ce séjour comme il nous plaira, Champs-Elisées, Paradis ou Ciel, peu importe. On ne peut nier son existence sans nier Dieu, sans nier l'homme, sans faire preuve d'une animalisation avancée.

Mais cette vie bienheureuse, immortelle, que toutes les traditions religieuses promettent à l'homme de bien au sortir de sa course terrestre, en quoi consistera-t-elle?

Lisez les interminables descriptions que nous en donnent les mythologies des différents peuples, depuis les Védams de l'Inde jusqu'aux pages les moins sottes et les moins sales du Coran. — Partout vous verrez l'homme-enfant occupé à se bâtir un paradis conforme à son ignorance, à sa corruption, et jugeant de sa vie future, comme un marmot de trois ans juge de la vie présente.

La révélation chrétienne, au contraire, rejetant ces folles créations d'une imagination sen-

suelle, nous avertit d'abord que les joies de la cité céleste sont au-dessus de toutes les pensées de notre esprit, de tous les sentiments de notre cœur, de tous les vains discours de l'homme [1].

Par là elle nous rassure contre la crainte que le ciel ne ressemble à la terre par quelque bout.

Conséquemment à ce début, les écrivains bibliques n'entreprennent nulle part de nous décrire en détail l'état des bienheureux. Malgré cette sobriété tout à fait remarquable dans un sujet qui se rencontre si souvent sous leur plume et qui sourit tant à l'imagination, ils ne laissent pas de nous fournir de brillantes données sur notre existence future; et ces données s'harmonient si parfaitement avec les exigences de notre cœur, qu'on est conduit à cette vérité:

Si toutes les religions ont pressenti l'avenir de l'homme, le christianisme seul l'a bien connu, parce que seul, sans doute, il a mission de nous y conduire.

1 I. Cor. II, 9.



CHAPITRE XIX.

—

Avenir de l'homme, selon le christianisme.

Quel est cet avenir? — C'est la possession, la jouissance de Dieu même[1]. Etait-il possible d'offrir à l'insatiable avidité du cœur humain une plus riche pâture!

Que demande-t-il, en effet, ce cœur? — Nous l'avons dit, trois choses : science parfaite, pouvoir sans borne, jouissances complètes.

I. *Science*. — Quand, selon l'expression de l'Ecriture, notre intelligence verra la lumière dans

1 Ego... merces tua magna nimis. (Genes. XV, 1.) — Pars mea Deus in æternum. (Ps. LXXII, 26.)

la lumière divine[1], sera-t-elle assez éclairée ? Quand nous connaîtrons Dieu comme nous en sommes connus[2], que nous restera-t-il à connaître? si Dieu lui-même ne se lasse point d'admirer ses perfections infinies et la magnificence de ses œuvres[3], l'esprit humain associé à un tel spectacle pourrait-il n'y pas trouver le sujet d'une contemplation éternellement délicieuse ?

II. *Pouvoir.* — Partout le ciel nous est dépeint comme un trône, comme un royaume qui nous a été préparé dès le commencement[4]. Quel est ce trône? — Celui du Très-Haut[5]. — Quel est ce royaume? — Celui de Dieu même, celui du Fils de l'homme à qui toute puissance a été donnée au ciel, sur la terre et dans les enfers;

1 In lumine tuo videbimus lumen. (Ps. XXXV, 10.)

2 Tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum. (I. Cor. XIII, 12.)

3 Lætabitur Dominus in operibus suis. (Ps. CIII, 31.)

4 S. Matth. XXV, 34.

5 Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo. (Apoc. III, 21.)

car, *nous sommes les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ*[1].

Etre assis aussi haut que Dieu, gouverner avec lui l'immensité des mondes, présider aux destinées des peuples, et décider de leur sort[2], n'est-ce pas un rôle assez beau, et n'y a-t-il pas là de quoi satisfaire l'ambition la plus effrénée?

III. *Jouissances.* — Certes, s'il y a quelque part de véritables jouissances, des plaisirs faits pour rassasier le cœur sans jamais le dégoûter, ce sont les jouissances, les plaisirs que Dieu goûte. Eh bien, ces délices ineffables, il veut les partager avec les enfants des hommes, il veut qu'il *s'enivrent au torrent de volupté où il boit lui-même*[3].

1 Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi. (Rom. VIII, 17.)

2 Fulgebunt justi, et tanquam scintillæ in arundineto discurrent. Judicabunt nationes, et dominabuntur populis. (Sap. III, 7, 8.)

3 Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos. (Ps. XXXV, 9.)

Je le demande au plus exigeant des voluptueux, est-il à craindre qu'on ne s'ennuie aux fêtes dont l'Architecte des mondes veut être l'ordonnateur, et dont les préparatifs datent de l'origine des siècles !

Au milieu des grandes prétentions de notre orgueil, nous avons une idée beaucoup trop basse de nous-mêmes. Habitués à ne juger de l'excellence de notre nature que par la grossière enveloppe qui la recouvre, à peine soupçonnons-nous l'infinie distance qui nous sépare des êtres physiques. Si nous étions plus attentifs aux opérations de notre esprit, si nous mesurions les pas que fait dès cette vie ce géant intérieur, nous comprendrions sans peine que la moindre des intelligences est incomparablement plus grande que l'univers matériel [1] ; peut-être aussi nous ferions-nous une idée du prodigieux développement que la vue de l'infini produira dans tout notre être. Essayons d'en donner un aperçu.

1 Il n'y a pas un esprit si médiocre qui ne connaisse à un certain degré les êtres matériels et ne puisse en juger ; mais il n'en sera jamais connu ni jugé. C'est, je crois, la réflexion de saint Augustin.

Rappelons-nous l'état de notre intelligence à l'époque où la pensée commençait à poindre à travers le nuage des sensations. Quelle idée avions-nous alors de notre globe et des mondes innombrables au milieu desquels il apparaît comme un point? N'est-il pas vrai que la sphère de nos pensées se bornait à quelques centaines de toises? — Maintenant qu'une instruction large et variée, secondée par la réflexion, nous a donné entrée au dépôt des connaissances humaines, le diamètre de nos pensées s'est accru de quelques milliards de lieues, et il nous suffit d'une seconde pour franchir en esprit des distances qui échappent à tous les calculs. — Dans les études métaphysiques et morales il ne faut qu'une idée neuve et féconde pour étendre tout à coup le cercle de nos pensées et nous faire rougir de la faiblesse de nos conceptions précédentes.

Or, si les faibles lueurs de vérité éparpillées dans ce monde de ténèbres agrandissent si étonnamment l'esprit qui s'occupe à les recueillir, qui pourra concevoir l'épanouissement de cet esprit, alors que la vérité infinie, illimitée, lui apparaîtra sans voile, sans nuage!

Mais que se passera-t-il dans le cœur?

S'il y a chose au monde dont le cœur raffole, c'est la beauté. L'histoire est pleine des extravagances et des crimes enfantés par la plus fougueuse des passions.

Supposons qu'une créature réunisse, pour les formes physiques, tout ce que le ciseau des Phidias, des Praxitèle, tout ce que le pinceau de Raphaël a conçu de plus gracieux. Logeons dans ce corps l'esprit le plus étendu, le mieux fait, le cœur le plus généreux, le plus tendre. Ajoutons aux prestiges de la beauté physique et morale ceux de la naissance et de la grandeur; nul doute que nous n'ayons donné une souveraine au monde. Qu'elle commande des prodiges, elle sera obéie. Qu'elle promette sa main au plus brave, des millions d'hommes s'égorgeront à ses pieds.

Eh bien, ce cœur qui bat si violemment pour une poupée terrestre, qu'éprouvera-t-il donc quand il sera en présence du *Générateur* des innombrables beautés semées avec une divine profusion dans la vaste étendue de la terre et des cieux! Si une idole d'argile animée, sortie hier dégoûtante des entrailles d'une femme, et que la mort précipitera demain dans la fange du tom-

beau, provoque tant d'amour, qu'en sera-t-il de cette ravissante beauté, *engendrée dans les splendeurs de la gloire avant l'étoile du matin*[1], et dont la jeunesse éternellement florissante est à l'abri de l'outrage des ans! Beauté qui unit aux trésors inépuisables du génie et de la science la majesté d'un pouvoir sans bornes, beauté dont la tendresse pour l'homme surpasse toute pensée[2]! Qui pourra peindre les ardeurs du cœur humain

1 Ps. CIX, 3.

2 C'est la réflexion bien simple que faisait, il y a près de trois mille ans, le plus sage des hommes. — *Quorum si specie delectati, deos putaverunt : sciant quantò his dominator eorum speciosior est. Speciei enim generator hæc omnia constituit.* (Sap. XIII, 3.) — Aveugles adorateurs des divinités du monde, est-il donc si difficile de comprendre que les appas qui vous charment dans la créature doivent se trouver à un degré infiniment supérieur dans celui qui lui a donné l'être! — Préférer aux intarissables jouissances qui vous attendent dans le sein de la Divinité, les délectations si courtes, si honteuses que vous offre un cadavre vivant, n'est-ce pas frénésie? Que penseriez-vous du jeune homme qui, convié par la plus accomplie des beautés à s'asseoir avec elle sur le premier des trônes, irait solliciter dans un taudis la main racornie d'une octogénaire? sa folie cependant serait sagesse, comparée à la vôtre.

au contact de ce foyer d'amour ! Qui pourra mesurer sa prodigieuse dilatation, quand, collé au sein des amabilités infinies, il entendra ces mots : Viens, mon bien-aimé, je suis à toi pour toujours !

Finissons par les paroles si profondes de l'apôtre de la charité : « Mes bien-aimés, nous sommes « déjà les enfants de Dieu ; mais notre future « grandeur est encore un mystère. Toutefois, « nous savons que lorsque Dieu se montrera, « nous serons semblables à lui, PARCE QUE NOUS « LE VERRONS TEL QU'IL EST [1]. »

1 I. Joan. III, 2.



CHAPITRE XX.

Parallèle du progrès chrétien avec le progrès philosophique.

Eh bien, amateurs du progrès, partisans de la perfectibilité indéfinie, que vous en semble? le but que le christianisme assigne à notre espèce n'est-il pas beau? Ce mouvement qui, en quelques années, élève un être des profondeurs du néant à la hauteur des perfections divines, ne vous paraît-il pas assez grand, assez rapide?

Comparez à ce progrès celui que vous avez la prétention de lui substituer, et dont nous attendons vainement la définition. Montrez-nous-en la direction, le terme. — Que mettez-vous à la place du ciel?

Vous demandez des siècles pour opérer le mouvement humanitaire ! Mais demander des siècles à des êtres dont la vie commune ne dépasse pas trente-cinq ans, c'est folie ou dérision. — Expliquez-vous franchement, croyez-vous que notre personnalité, notre moi individuel échappe au naufrage de la mort ? S'il en est ainsi, dites-nous comment, une fois sortis de ce globe, nous goûterons les fruits de ce perfectionnement social, auquel vous voulez que nous immolions notre existence. — J'entends, ma question vous fait pitié. Dans vos sublimes théories, l'humanité est tout, l'individu n'est rien : notre personnalité n'est qu'une forme passagère qui va bientôt s'évanouir dans l'océan de l'être. — Mais dites-moi donc, quand vous, moi et tous tant que nous sommes d'individus humains, nous aurons perdu l'existence en perdant notre moi, où sera l'humanité ?

Vous qui bâtissez un tout avec des riens, prenez la plume, entassez autant de zéro qu'il vous plaira, additionnez ensuite, et voyez si vous pourrez nous donner un million [1]. — Avouez du moins

1 Au reste, il ne faut pas trop défier ces messieurs les pro-

que le christianisme se montre moins dur, moins désespérant envers l'individu, et que, en travaillant à sauver les hommes *un à un*, il entend un peu mieux que vous le bonheur de l'humanité.

Développer une grande puissance d'action, hâter de son mieux la marche de la société, laisser un nom durable dans la mémoire de ses semblables, c'est, selon vous, la destinée de l'homme, c'est tout son avenir. — Mais que deviendra la société si, pour échapper à l'enfer de l'oubli, chacun se met en tête de trancher du grand homme! Qui voudra encore nous faire du pain, des souliers, des habits, des chapeaux et tant de ces petites choses sans lesquelles les héros eux-mêmes feraient triste figure!

Autre inconvénient : la gloire humaine est chose qui souffre si peu le partage que, en donnant à chacun son lot, on la réduirait à rien. Les grands noms ne s'élèvent, comme les grandes montagnes, que par l'abaissement de tout ce qui les avoisine. Vos élus de première taille, tels que

gressifs. Puisqu'ils ont trouvé l'humanité moins les hommes, ils pourraient bien trouver nn million moins mille-mille fois un. Avec des gens si capables on ne peut répondre de rien.

Cyrus, Alexandre, César, Napoléon, ne peuvent paraître qu'à la distance de plusieurs siècles les uns des autres. Mettez-en deux ou troisà la file, le monde sera pulvérisé.

Enfin, la perspective des vains chuchottements de la postérité autour de la poussière de notre tombe, est-ce donc là ce que vous offrez à notre cœur si avide de jouissances réelles! — Napoléon, qui avait employé près de vingt ans les bras de l'Europe à se bâtir un temple d'immortalité mondaine, n'y eut pas plutôt promené son regard d'aigle, durant les loisirs de sa captivité, qu'il recula de dégoût, et il appela un prêtre pour lui indiquer la route du ciel des chrétiens.

Avouons-le encore, le christianisme réussit mieux que vous à concilier les intérêts de la société terrestre avec les éternels intérêts de l'individu. En promettant les premières places de la cité à venir non à l'éclat des actions, mais à l'accomplissement de la volonté du Père céleste dans le poste assigné à chacun, il amortit les fougues de l'ambition, et ne permet pas que personne abandonne sa place[1]. Ainsi, souverains et sujets,

1 Unusquisque in quâ vocatione vocatus est, in eâ permaneat. (I. Cor. VII, 20.)



grands et petits, riches et pauvres, maîtres et serviteurs, nous sommes tous admis au concours des grandeurs futures, et s'il y a des chances plus favorables, elles sont pour ceux d'entre nous qui se montreront ici-bas plus modestes, plus bienfaisants, plus désintéressés.

Enfin, le rendez-vous auquel le christianisme nous convie est assez grand pour que nous y soyons tous à l'aise, et ce n'est pas dans le sein de la Divinité que l'envie fera entendre ces mots: *Ote-toi de là, que je m'y mette*[1].

Disons donc sans craindre un démenti, que le christianisme seul a marqué à l'homme son véritable but.

Voyons maintenant si dans le choix des moyens par lesquels il veut que nous y tendions, il s'est montré aussi heureux, aussi conséquent, aussi rationnel.

1 C'est la belle et profonde réflexion de saint Augustin : *Habemus igitur quâ (Veritas summa) fruamur omnes æqualiter atque communiter : nullæ sunt angustiæ, nullus in eâ defectus. Omnes amatores suos nullo modo sibi invitos recipit, et omnibus communis est, et singulis casta est. Nemo alicui dicit : Recede, ut etiam ego accedam : remove manus, ut etiam ego amplectar. Omnes inhærent, ipsam omnes tangunt. Cibus ejus nullâ ex parte discerpitur : nihil de ipsâ bibis quod ego non possim.* (De Lib. arbit. lib. 11, cap. 14.)

CHAPITRE XXI.

Harmonie de la morale évangélique avec l'avenir de l'homme.

« Si vous aspirez à la vie éternelle, observez « les commandements, » dit Jésus-Christ.

Quels commandements? — « Vous aimerez le « Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de « toute votre âme, de tout votre esprit. C'est là « le premier et le plus grand commandement. Et « voici le second, qui est semblable au premier: « Vous aimerez votre prochain comme vous- « même[1]. »

Quoi de plus juste! Puisque nous sommes destinés à vivre éternellement dans la société du Sei-

1 Matth. XIX, 17. — XXII, 34, seqq.

gneur notre Dieu, à quoi employer la vie présente qui est le noviciat de l'éternité, sinon à progresser dans sa connaissance et son amour? Puisque la volonté du Père céleste est que les enfants des hommes aillent tous goûter dans son sein les douceurs d'une parfaite fraternité [1], n'est-il pas naturel qu'ils s'habituent dès ici-bas à n'avoir qu'un cœur et qu'une âme [2]?

« Dans ces deux préceptes, ajoute Jésus-« Christ, sont renfermés toute la loi et les pro-« phètes [3]. »

En effet, c'est l'amour de Dieu qui nous ordonne d'honorer son saint nom, et d'éviter dans nos pensées, nos paroles et nos actions tout ce qui blesserait le respect qui lui est dû. (Deuxième commandement: *Dieu en vain tu ne jureras, etc.*)

C'est l'amour de Dieu qui veut que nous sanctifiions le jour qu'il s'est réservé sur les sept jours

1 Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum. (Joan. XVII, 23.)

2 Act. IV, 32.

3 Math. XXII, 40.

de la semaine, l'employant à lui rendre nos hommages, à lui exposer nos besoins, à repasser dans notre esprit les biens que nous en avons reçus, les biens plus grands encore que nous en attendons. (Troisième commandement : *Les dimanches tu garderas, etc.*)

C'est l'amour de Dieu et du prochain qui exige que parmi nos semblables nous aimions et honorions avant tout ceux dont le Père commun s'est servi pour nous communiquer l'existence et nous faire jouir des avantages de la vie sociale. (Quatrième commandement : *Tes père et mère honoreras, etc.*)

C'est l'amour de Dieu et du prochain qui nous oblige de regarder tous les hommes comme les enfants de Dieu, comme nos frères, et de nous abstenir de tout ce qui préjudicierait, soit à leur âme, soit à leur corps. (Cinquième commandement : *Homicide point ne seras, etc.*)

C'est l'amour de Dieu et de nous-mêmes, qui veut que nous respections assez notre âme, créée à la ressemblance divine et destinée à des jouissances d'un ordre supérieur, pour que nous lui refusions, hors le cas divinement excepté, les

indignes voluptés qui la ravaleraient au niveau de la brute. (Sixième et neuvième commandements.)

C'est l'amour de Dieu et du prochain, qui veut que, soupirant exclusivement après les trésors du ciel, nous éloignions nos cœurs et nos mains des biens passagers que la Providence a départis à nos frères. (Septième et dixième commandements : *Bien d'autrui tu ne prendras, etc. Biens d'autrui ne convoiteras, etc.*)

Enfin, c'est encore l'amour de Dieu et du prochain, qui nous défend de jamais blesser, soit la vérité, soit nos frères dans nos pensées, nos paroles, nos actions. (Huitième commandement : *Faux témoignage ne diras, etc.*

Mais il ne suffisait pas de montrer à l'homme le chemin de la vie, il fallait encore lui révéler le germe de mort qu'il porte en lui-même, et y appliquer le remède.



CHAPITRE XXII.

Doctrine du christianisme sur la corruption originelle de l'homme, facile à justifier.

Que l'homme soit vicieux, corrompu, fourvoyé, qu'il rencontre chaque jour dans les avilissantes inclinations de son cœur les traces d'une profonde dégradation, c'est un fait certifié et par notre propre conscience et par la croyance universelle. « La chute de l'homme dégénéré, a dit le plus « grand ennemi du christianisme, est le fonde- « ment de la théologie de toutes les anciennes « nations[1]. »

Les plus célèbres philosophes de l'antiquité

1 Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*.

l'ont reconnu. Les uns, pour expliquer le *supplice* de notre naissance[1], ont recouru à un crime commis par nos âmes dans une vie antérieure[2]. Les autres, parlant comme la tradition universelle, ont dit que le genre humain avait été vicié dans son chef[3].

Or, ce fait d'une extrême importance, sur lequel les traditions païennes et la philosophie ne nous avaient donné que des fables ou des opinions, le christianisme seul le présente sous le jour le plus satisfaisant pour la raison, quand, à la troisième page de son histoire des temps primitifs, il nous montre les représentants de l'humanité violant la loi du Créateur, et corrompant en eux-mêmes cette nature qu'ils devaient nous transmettre.

1 Animal cæteris imperaturum à suppliciis vitam auspicatur, unam tantùm ob culpam quia natum est. (Pline, *Hist. natur.* lib. VII.)

2 Ob aliqua scelera suscepta in vitâ superiore pœnarum luendarum causâ nos esse natos. (*Ciceron*, in Hortensio, apud August. cont. Julian. lib. IV.)

3 Platon, *in Timeo*, *in Politic.*, *etc.*

Je n'entreprendrai point de justifier ici l'histoire de la chute du premier homme, consignée par Moïse dans le troisième chapitre de la Genèse. Ce récit se justifie assez de lui-même, aux yeux de tout sage critique, par sa grande simplicité et par le témoignage conforme de tous les peuples; car tous ont raconté à leur manière ce fatal événement, et presque toujours avec la circonstance la plus extraordinaire, l'intervention du serpent[1]. J'observe seulement que cette page de l'écrivain sacré contient visiblement en germe toute la Bible. On ne peut la rejeter sans repousser en masse le système théorique et historique du christianisme. Or nous examinerons bientôt s'il est possible à la raison de contester au christianisme la réalité historique.

Je n'entreprendrai pas davantage de réfuter en détail les objections de l'incrédule contre le péché originel. Quelques mots suffiront pour résoudre des sophismes qui ont leur source dans l'ignorance

1 Rien de plus connu que le rôle hostile du serpent dans les mythologies de presque tous les peuples. — Humboldt, dans sa *Vue des Cordilières*, nous montre les anciens Mexicains représentant le génie du mal sous la figure du serpent conversant avec la mère des hommes, etc., tom. I, p. 235.

de la véritable doctrine de l'Eglise sur ce point capital de nos croyances.

On demande d'abord comment l'homme peut pécher avant d'être ; comment un Dieu infiniment juste peut imputer à l'enfant né aujourd'hui un crime commis il y a six mille ans, et auquel sa volonté a été nécessairement étrangère.

On a constamment répondu à cela, qu'il ne faut pas confondre le péché *originel* avec le péché *actuel;* que le premier n'existe point en nous, comme le second, par une violation libre et personnelle de la loi divine, mais que, étant inhérent à la nature humaine renfermée dans le premier homme, il nous a été transmis avec elle par le seul fait de notre descendance d'Adam.

Pour concilier ce mystère avec notre raison, autant qu'il est permis à notre ignorance, il suffit de bien retenir les deux principes suivants :

I. *Le premier homme par le péché s'est placé en état de mort.* Comme il n'avait de vie que par son union avec Dieu, il ne put se révolter contre lui sans se donner la mort, qui est le *salaire du péché*[1].

1 Stipendia enim peccati mors. (Rom. VII, 23.)

Son intelligence, séparée de la première vérité, se couvrit de ténèbres; sa volonté, opposée à l'amour de la beauté suprême, devint le jouet des plus vils appétits; ses facultés supérieures, frappées d'impuissance, perdirent, en partie du moins, leur empire sur l'organisme, et la nature matérielle, pour venger l'outrage fait au suzerain, refusa d'obéir au félon. En un mot, mort spirituelle, par le fatal divorce de l'âme avec Dieu; mort corporelle, par la tendance du corps à se séparer de l'âme; souffrances au dehors par l'insoumission de la nature: telle dut être la conséquence du péché et la réalisation de la menace du Créateur: « Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous deviendrez sujet à la mort[1]. »

II. *Le généré est semblable au générateur*. Supposons que, dans ce déplorable état, Adam ait usé de la faculté de se reproduire; n'est-il pas naturel de croire qu'il n'aura communiqué à ses enfants que ce qu'il possédait lui-même, c'est-à-dire une nature bouleversée, corrompue, frappée de mort? Comment en serait-il autrement? La mort pourrait-elle engendrer la vie!

1 Genes. XI, 17.

Il est donc faux que nous ayons péché avant d'être ; car nous étions dans Adam par notre nature, et c'est par nature, et non par un acte de notre volonté propre, que nous sommes tous en naissant *enfants de colère*[1]. — C'est donc sans injustice que Dieu déteste en nous ce qu'il y trouve en effet, une âme abrutie par d'ignobles penchants, dans laquelle il ne peut reconnaître ni son ouvrage ni sa ressemblance. — N'est-il pas vrai que nous naissons tous avec une haine secrète de Dieu, c'est-à-dire disposés à aimer tout, excepté l'Etre infiniment aimable ? Comment Dieu, qui s'aime nécessairement d'un amour sans bornes, pourrait-il sympathiser avec nous, tant que le remède qu'il a lui-même préparé dans sa miséricorde, et dont tous les peuples ont reconnu la nécessité[2],

1 Naturâ filii iræ (Ephes. II, 3.)

2 Nous voyons que chez tons les peuples, l'entrée dans la vie a été environnée de rites expiatoires ; et Enée, descendant aux enfers, entend les pleurs des enfants morts *avant d'avoir goûté la vie.* (Æneid. VI.) — Voyez, sur l'universalité de cette tradition, *Essai sur l'indifférence, etc.*, tom. III, ch. 28.

n'a pas fait disparaître dans notre âme cette horrible difformité [1] !

1 A cette théorie sur le péché originel on pourrait opposer deux choses : 1° Que, d'après nos principes, tout péché serait transmissible des pères aux enfants, ce qui est contraire à la croyance chrétienne. 2° Que la corruption de la nature, soit la concupiscence, subsistant après le baptême, ne peut être considéré comme le fond même du péché originel.

Je réponds à la première difficulté, que le péché du premier homme ayant frappé de mort la nature humaine, les péchés de ses descendants ne peuvent plus produire le même effet, par la raison qu'on ne peut pas tuer un cadavre. Cependant, comme cette mort n'est pas totale, chaque homme peut l'aggraver en lui-même et léguer à ses enfants plus de corruption qu'il n'en a reçu de ses pères. L'expérience ne confirme que trop ces paroles du Sage : *Les enfants nés d'une couche coupable, si on les examine de près, sont une preuve vivante des crimes de leurs pères.* (Sap, IV, 6.)

Je réponds à la seconde difficulté, que je ne fais point consister le *formel* du péché originel dans la concupiscence, mais bien dans le consentement que la volonté y donne. Ce consentement existe dans l'enfant avant le baptême, mais il est indélibéré; et voilà pourquoi cet enfant, sans être personnellement coupable, est dans un état de souillure qui révolte le cœur de Dieu. — Dans le baptême, l'Esprit-Saint ramène la volonté de l'enfant vers Dieu, par l'infusion de la charité, et par là fait disparaître de son âme tout ce qu'il y a d'offensant pour la sainteté divine. Le baptisé, arrivé à l'âge de raison, est-il docile à l'impulsion de la grâce et ré-

Mais, dira-t-on, comment l'Etre souverainement bon peut-il condamner au feu éternel des enfants morts avec une souillure qu'ils n'ont pu ni éviter ni effacer?

Nous renverrons cette question aux quelques théologiens atrabilaires qui se sont arrogé le droit d'ajouter à l'Evangile. Quant à nous, qui n'avons d'autre règle de foi que la parole divine telle que l'a constamment entendue la tradition catholique, nous n'imaginons pas qu'on puisse appliquer aux enfants morts sans baptême cette terrible sentence du Juge des vivants et des morts : *Allez,*

siste-t-il à la concupiscence? celle-ci, loin de le dégrader, ne fait que l'ennoblir aux yeux de Dieu par les victoires qu'elle lui donne occasion de remporter. Cède-t-il au contraire à la corruption de ses penchants? le péché revit en lui, mais ce n'est plus le péché de *la nature*, c'est le péché de *la personne*, c'est le péché *actuel*, libre, volontaire, et par conséquent bien autrement criminel, bien autrement punissable.— On me dira peut-être encore : Dans cette hypothèse, l'infidèle qui surmonterait la concupiscence serait justifié indépendamment du baptême. — Je réponds : Oui, sans doute, si cet infidèle redressait sa volonté par un acte de charité parfaite, il serait sanctifié dans ce cas par *le baptême de désir*, toujours implicitement renfermé dans l'amour de Dieu pardessus tout.

maudits, au feu éternel, etc. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger, etc. [1] Tout ce que l'Evangile nous apprend sur leur sort, c'est que l'entrée du royaume céleste leur est à jamais interdite [2]. — Mais entre les torrents de volupté que Dieu répand sur ses élus et les torrents de flammes inextinguibles destinés aux contempteurs obstinés de ses lois, il y a des degrés sans fin de bonheur et de souffrances. Voulez-vous choisir là une place pour les infortunées créatures dont nous parlons, et leur accorder assez de bien-être pour qu'elles regardent l'existence comme un bienfait et bénissent le Dieu *de toute consolation?* La religion vous le permet, les notions qu'elle nous donne de la bonté divine vous y invitent, et ses plus grands docteurs vous y autorisent [3].

1 Matth. XXV, 41, 42.

2 Nisi quis renatus fuerit, etc. (Joan. III, 5.)

3 Voyez S. Augustin, lib. V, cont. Julian. cap. 2. — De lib. arbit. lib. III, cap. 23. — S. Gregor. Naz. orat. XL. — S. Gregor. Nyssen. Orat. de Infant. — S. Thomas, in 2, dist. 33, q. 2, art. 2. — Innocent. III, cap. *Majores*, de baptismo, etc.

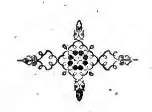
Demandera-t-on encore pourquoi Dieu a voulu placer dans les mains d'un seul homme les destinées de tous? — Question impertinente, qui ferait peser un blâme téméraire sur tous les principes du gouvernement divin! Pourquoi, en effet, cette loi du monde social qui place la vie et la mort d'un vaste empire entre les mains de son chef? — Pourquoi cette influence exorbitante des pères sur la fortune, la moralité et la santé de leurs enfants? — Pourquoi cette loi de l'ordre physique, qui veut que tout l'équipage d'un vaisseau périsse par la faute du pilote?

Si, comme nous l'avons dit, le dessein de Dieu est d'étreindre un jour tous les hommes dans les liens de la plus parfaite union, n'était-il pas digne de sa sagesse de les arracher dès cette vie à l'isolement de l'égoïsme, en établissant entre eux, avec la communauté du sang, la communauté des biens et des maux?

D'ailleurs, en même temps que la justice divine nous laissait tous mourir dans Adam, l'amour infini nous préparait dans un second père une vie de beaucoup supérieure à celle que nous perdions. Non certes, le murmure n'est plus permis

depuis que nous avons vu cette humanité, tombée si bas par le crime d'Eden, se relever si haut par la réparation du Calvaire, qu'elle est depuis dix-huit cents ans et sera à jamais assise à la droite du Père céleste.

Convenons-en donc, le christianisme seul a bien connu l'origine de nos maux. — Seul encore il nous en a révélé la nature et marqué la profondeur.



CHAPITRE XXIII.

Nature du péché du premier homme.
Son influence permanente sur la vie, soit des nations, soit des individus.

L'histoire sacrée nous fait voir dans le crime de nos premiers parents trois crimes bien distincts. I. Un désir insensé de s'égaler à Dieu par la science, puni sur-le-champ par la preuve sensible qu'ils sont devenus des animaux [1]. — II. Une cupidité effrénée qui, en les portant à s'emparer du seul bien que Dieu se fût réservé, leur fait perdre la jouissance de tous les autres, et les ré-

1 Eritis sicut dii, scientes bonum et malum. — Et aperti sunt oculi amborum; cùmque cognovissent se esse nudos, etc. (Genes. III, 5, 7.)

duit à mener la vie la plus pauvre[1]. III. Une indigne condescendance pour les sens qui, flattés de la beauté du fruit, demandent qu'on les satisfasse au mépris des défenses du Créateur; et les sens ne sont pas plutôt satisfaits, qu'ils remplissent les coupables de confusion et les obligent à se cacher[2].

Orgueil, avarice, sensualité, voilà les trois profondes morsures que l'infernal serpent fit à l'humanité, morsures toujours saignantes dans nos cœurs, et qui y produisent toujours les mêmes fruits de mort, tant que le baume réparateur du Christ ne les a pas cicatrisées.

Qu'est-ce en effet que l'histoire du genre humain, sinon la reproduction incessante et fidèle du terrible drame de l'Eden?

1 Ex omni ligno paradisi comede; de ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas. (Gen. II, 16, 17.) — Comedes herbam terræ. In sudore vultûs tui vesceris pane, etc. (III. 18, 19.)

2 Vidit igitur mulier quòd bonum esset lignum ad vescendum, et pulchrum oculis, aspectuque delectabile. — Consuerunt folia ficûs, et fecerunt sibi perizomata. — Et cùm audissent vocem Domini... abscondit se Adam, etc. (III, 7, 8.)

Partout, dans le premier période de sa vie soit collective soit individuelle, nous voyons l'homme, soumis aux croyances qui entourent son berceau, couler des jours sereins et innocents. Ses goûts simples et purs comme sa pensée, lui rendent doux et léger le fardeau de la vie. Il chante, et que chante-t-il? la Divinité, dont l'action puissante et paternelle se révèle à son intelligence dans les moindres phénomènes de la nature aussi bien que dans le magnifique spectacle des cieux.

Aux sublimes et naïfs accents d'une poésie toute religieuse succèdent insensiblement les spéculations froides et stériles d'une orgueilleuse philosophie. La découverte fortuite de quelques demi-vérités pique vivement l'esprit humain. Préoccupé des causes secondes qui frappent ses regards, il perd de vue la cause première, et finit par douter de son existence. Ainsi, après quelques expériences sur l'électricité, croit-il avoir compris la manière dont se forment le tonnerre et la foudre? Dès lors ce bruit majestueux, ces feux effrayants, qui le remplissaient d'une religieuse terreur, ne sont plus à ses yeux qu'un phénomène naturel, et il prend en pitié ceux qui s'imaginent encore que c'est Dieu qui tonne.

Enflé de ces succès, il porte son compas sur les vérités de l'ordre intellectuel et moral, et comme il ne peut en embrasser aucune, il les rejette successivement toutes. Enfin, las de courir d'erreur en erreur, il tombe du scepticisme dans le matérialisme, et la même philosophie qui lui avait dit : « Donne un libre essor à ta pensée, « et la science du bien et du mal fera de toi un « Dieu, » l'oblige à cet humiliant aveu : « Je « ne suis qu'un animal; penser, c'est me dégra- « der[1]. »

L'orgueil passant de l'esprit dans la volonté y allume les feux de l'ambition, et appelle dans le cœur de l'homme une seconde furie, la cupidité.

Dans un monde où l'or dispose de tout[2], on n'est rien, on ne peut rien sans la richesse. De là une fureur d'avoir qui engloutirait l'univers, si elle ne rencontrait des cupidités rivales pour lui en disputer l'empire. Mais les désirs de l'ambitieux, de l'avare, se dilatant dans une proportion

1 « L'homme qui pense est un animal dépravé. » (J. J. Rousseau.)

2 Pecuniæ obediunt omnia. (Eccle. X, 19.)

bien plus grande que son domaine ou son trésor, le font gémir de sa petitesse au faîte des grandeurs, de sa misère au sein de l'opulence. — Alexandre, maître de la moitié de l'univers, est inconsolable de le voir si petit.

Surviennent les déconvenues de l'ambition. Combien ne gravissent le Capitole que pour rouler au fond de la roche tarpéienne ! Combien arrivés au Kremlin y trouvent le chemin de Sainte-Hélène ! Combien d'avides spéculateurs jetés du palais de la Bourse dans une prison ou un hospice !

Malheureux lui-même, l'homme cupide et ambitieux est encore un fléau pour les autres. En voulant satisfaire des besoins factices, il crée autour de lui des besoins réels. Nous l'avons déjà dit, les biens de la terre sont bornés ; ils ne peuvent s'accumuler dans certaines mains sans qu'ils en laissent d'autres vides ; et, selon le mot de Sénèque, il faut des milliers de pauvres pour faire quelques riches[1]. — Aussi l'indigence est-elle extrême là où nous voyons s'élever de colossales

1 Ex multis paupertatibus divitiæ fiunt. (Ep. LXXXVII.)

fortunes. Dans les nations encore plus que dans les individus, c'est l'amour des richesses qui enfante la pauvreté.

L'homme ne veut posséder que pour jouir. Devenu *tout chair* [1], et ne voyant rien au delà de l'étroite sphère des sens, il se plonge dans les délectations animales, et veut étancher dans l'ordure sa soif brûlante du plaisir. Mais que sont les plaisirs de la terre pour un cœur que Dieu seul peut rassasier[2]! — Les maladies honteuses et cruelles, les ennuis dévorants, l'hébétation, le dégoût de la vie, toujours en croupe du voluptueux, prouvent que la sensualité est à elle-même son premier bourreau.

Abrutissement de l'intelligence, paupérisme, dégoût de la vie porté jusqu'au suicide, voilà donc où aboutit l'homme dès que, repoussant l'espérance du ciel, il veut assouvir ici-bas son immense désir de savoir, de posséder et de jouir.

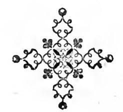
Mais si ces trois passions qu'un écrivain sacré

1 Genes. VI, 3.

2 Satiabor, cùm apparuerit gloria tua. (Ps. XVI, 15.)

appelle l'*essence du monde*[1], répandent tant d'amertume sur notre existence actuelle, qu'en sera-t-il dans la vie à venir?

1 Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. (I. Joann. II, 16.)



CHAPITRE XXIV.

Doctrine du christianisme sur l'enfer, éminemment rationnelle. Dieu est-il l'auteur de l'enfer ?

On a reproché au christianisme sa doctrine sur l'enfer. En ce point, cependant, comme en beaucoup d'autres, il n'a fait qu'épurer et confirmer la croyance universelle, ainsi que l'avouait, il y a plus de quinze siècles, un de ses grands ennemis.

« Les chrétiens, dit Celse, ont raison de pen-
« ser que ceux qui vivent saintement seront ré-
« compensés après la mort, et que les méchants
« subiront des *supplices éternels*. Du reste, ce
« sentiment leur est commun avec tout le monde[1]. »

1 Celse, apud Origen. lib. VIII.

Qu'on lise ce que les Egyptiens ont dit de leur *Amenthès;* les Grecs et les Romains, de l'*Adès* et du *Tartare;* les Perses, de leur *Douzakh;* les Hindous, de leur *Patalam;* les Scandinaves, de leur *Nastroud*, *etc.*, et l'on verra que le dogme d'un enfer, et d'un enfer éternel, a toujours sympathisé avec le sens commun des peuples. — Il faut que cette croyance ait eu de bien profondes racines dans l'esprit humain pour résister au choc des passions toutes-puissantes dans les religions païennes, et obliger la plus grande partie des philosophes à penser en ceci comme le vulgaire[1].

Au reste, rien de plus naturel, de plus logiquement nécessaire que l'existence d'un enfer. Eh quoi! l'œil du législateur éternel n'aurait pas vu dans le cœur de l'homme ce que les moins éclairés

1 Entre autres, Platon, dans plusieurs endroits de ses Œuvres; Cicéron, dans le livre de *La Consolation* (Lactant. Instit. III, 19.); et Plutarque, *Délais de la justice divine.* Le premier, après avoir parlé dans son *Gorgias* des supplices affreux que souffriront éternellement les criminels tout à fait *incurables*, ajoute: *On peut, j'en conviens, faire peu de cas de ce que je dis; mais, après avoir mûrement réfléchi et tout bien examiné, je n'ai rien trouvé qui soit plus selon la sagesse, la raison et la vérité.*

d'entre nous y voient, un fonds de corruption qui ne peut être réprimé que par la crainte du châtiment !

Qu'on cherche ici-bas, je ne dis pas une société politique, mais la moindre corporation qui n'ait pas son *purgatoire* et son *enfer*, c'est-à-dire, une série de peines graduées sur la nature des délits, et extensibles depuis la simple réprimande jusqu'à la mort[1].

Contradiction vraiment pitoyable ! Nous trouvons bon que les dieux de la terre, pour faire respecter des lois dont la portée est si basse, si courte, décernent des peines aussi terribles que celle de la mort ; et nous ne voudrions pas que Dieu levât le bras de sa justice quand il s'agit de protéger les lois de la société éternelle, et de faire arriver l'homme à la sublime hauteur de ses destinées !

On dira : Quelle proportion entre des fautes passagères et des supplices éternels ? — Je de-

1 Nous n'avons pas un collége, pas une école si mal organisée qui ne puisse frapper de mort, c'est-à-dire, retrancher à jamais du nombre de ses membres, le grimaud reconnu incorrigible.

manderai à mon tour : Quelle proportion entre un assassinat, l'œuvre souvent de moins d'une minute, et la peine de mort, éternelle dans ses conséquences ?

Je sais que dans un siècle de niaiserie comme le nôtre, il y a nombre de benêts qui remuent ciel et terre pour faire effacer de nos codes ce prétendu reste de la barbarie. Mais je sais aussi qu'il y a unanimité dans tous les hommes de sens pour leur dire : Messieurs, avant d'abolir la peine de mort, abolissez les crimes qui la rendent indispensable. — Nous aussi, nous avons un cœur sensible, et il nous paraît toujours très-noir le jour d'une exécution publique ; mais nous en concevons un plus noir encore, celui où, réalisant vos vœux, le législateur ôterait aux scélérats le seul frein qui les retienne, et nous livrerait tous à leur merci.

Oui, Messieurs, nous avons de l'amour pour les hommes, quels qu'ils soient ; mais nos sympathies les plus vives sont pour nos semblables, c'est-à-dire, les honnêtes gens qui, grâces à Dieu, forment la très-grande majorité. Tant que vous ne leur offrirez pas contre la férocité de vos

clients des garanties égales à celles que nous trouvons dans les lois existantes, ils ne verront dans vos menées prétendues philanthropiques qu'un attentat de lèse-humanité qui mériterait un châtiment exemplaire, s'il n'y avait en votre faveur la circonstance très-atténuante de l'idiotisme.

Eh bien, voilà ce qu'il faut dire à ceux qui veulent un Dieu, une religion, un ciel, sans un enfer. — Changez, leur dirais-je, la constitution morale de l'homme. Faites que, exempt d'inclinations vicieuses (fruits malheureux de l'abus de sa liberté), il consente à marcher invariablement vers Dieu par le motif de l'espérance et de l'amour, sans avoir besoin de s'appuyer sur la crainte; et Dieu se hâtera d'éteindre l'enfer : car il aime grandement ses créatures, et s'afflige vivement de leur perte [1]. — Mais tant que vous n'aurez pas fait ce que Dieu lui-même n'a pas cru pouvoir faire [2], laissez au christianisme le seul levier qu'il

1 Sap. I, 13. — XI, 25.

2 Sans doute, Dieu aurait pu créer l'homme impeccable; mais, privé de l'insigne honneur de concourir librement avec le Créateur à sa propre perfection, l'homme ne serait plus,

ait pour soulever vers le ciel notre volonté si fortement collée à la terre.

Voici, en effet, l'induction qui résulte des données uniformes de la foi, de la raison, de l'expérience. — Jamais l'homme ne jouira de Dieu, s'il ne l'aime par-dessus tout ; — jamais il ne l'aimera ainsi, s'il ne le connaît ; — jamais il ne le connaîtra, s'il ne rentre en lui-même, s'il ne s'élève par la réflexion au-dessus des mensongères impressions des sens ; — jamais l'homme ne se fera la violence nécessaire pour réfléchir mûrement à ses destinées futures, et travailler à sa réforme, s'il n'est mû d'abord par la crainte ; — jamais une punition bornée et passagère, comme celle qu'on voudrait substituer à un enfer éternel, ne produira dans un cœur passionné cette *crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse*[1].

Écoutons un philosophe non suspect. — « Une

dans cette hypothèse, cet être prodigieux que Dieu peut appeler son *semblable*, son *ami*, son *enfant* ; ce serait un brillant automate planté dans le ciel comme le soleil a été planté dans le firmament.

1 Initium sapientiæ, timor Domini. (Ps. CX, 10.)

fatale expérience nous prouve que l'éternité des peines, quelque terrible qu'elle soit, n'est pas trop forte pour nous détourner du crime. Cette punition est donc proportionnée au but que s'est proposé le législateur suprême, de prévenir, autant qu'il se peut, l'infraction de ses lois. Si elle est proportionnée à ce but, elle n'est donc point injuste. L'expérience, en prouvant sa nécessité, en démontre la justice [1]. »

Hélas ! oui, il ne faut rien moins que la géhenne avec son cortége d'éternelles douleurs, pour faire remonter jusqu'à Dieu notre âme enivrée de basses jouissances et dominée par de brutaux appétits. — C'est vraiment l'enfer qui peuple le ciel ; et si ces brasiers dévorants sont l'œuvre de Dieu, c'est encore au feu de son amour qu'il les allume.

Mais Dieu est-il vraiment l'auteur de l'enfer ? — Rien ne nous oblige à le croire ? — S'il est écrit que, *Dieu a allumé un feu dans sa colère*, il est aussi écrit qu'il *tirera ce feu du cœur même*

1 Thomas, *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la Religion naturelle.*

de l'homme[1]. S'il est dit que les réprouvés seront l'éternelle *pâture de la mort*, il est dit aussi, que c'est, non Dieu, mais le *pécheur, qui a créé la mort*[2]. — Aux quelques passages de l'Ecriture qui donnent à Dieu une part active dans la punition des réprouvés, il serait facile d'en opposer cent autres qui affirment que c'est le pécheur lui-même qui *a creusé sa fosse*, et qu'il *ne recueille dans l'éternité que ce qu'il a semé dans le temps*[3].

1 Ignis succensus est in furore meo, etc. (Deuter. XXXII, 22. — Producam ergo ignem de medio tuî, qui comedat te. (Ezech. XXVIII, 18.)

2 Mors depascet eos. (Ps. XLVIII, 15.) — Deus mortem non fecit... Impii autem manibus et verbis accersierunt illam. (Sap. I, 13, 16.)

3 Lacum aperuit, et effodit eum : et incidit in foveam quam fecit. (Ps. VII, 16.) — In operibus manuum suarum comprehensus est peccator. (Ps.IX, 17.) — Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet. (Gal. VI, 8.)



CHAPITRE XXV.

L'enfer, comme le Ciel, est l'œuvre journalière de l'homme dans cette vie.

Qu'est-ce que l'enfer ? — C'est l'œuvre de l'orgueil, de la cupidité, de la sensualité; œuvre encore latente dans le cœur de l'homme vivant, mais qui ne peut manquer de se développer avec un effroyable éclat, au moment où la mort placera le coupable en face de Dieu.

Rappelons quelques principes déjà énoncés.

Le bonheur consiste dans la possession d'un objet capable de satisfaire pleinement nos désirs; le malheur, dans la privation de cet objet[1]. — Le

1 Voyez plus haut, ch. XV.

degré de bonheur et de malheur dépend de l'intensité des désirs. — L'intensité des désirs est relative au développement de la faculté aimante. — Le développement de la faculté est proportionné au nombre et à l'intensité des actes, c'est-à-dire, des efforts faits pour tendre vers l'objet désiré.

Deux objets sollicitent l'amour de tout homme venant en ce monde : Dieu et la créature. — D'un côté, Dieu, océan sans rives et sans fond de grandeur, de bonté, de beauté, seul capable d'assouvir notre besoin de savoir, d'avoir et de jouir : il ravirait nécessairement notre amour, s'il nous était donné de contempler son essence ; mais, par respect pour la liberté qu'il nous a donnée, il voile à nos regards, durant la courte épreuve de la vie, ses ineffables amabilités, et n'agit sur notre cœur que par le spectacle de ses œuvres sensibles, par la voix intérieure de la conscience et de la grâce, par les enseignements de la religion. — D'un autre côté, s'offre la créature, véritable néant quand on la considère en elle-même : elle étale à nos yeux les perfections dont Dieu l'a enrichie, perfections doublement trom-

peuses et par leur énorme disproportion avec nos désirs, et par leur si courte durée.

Il faut que l'homme choisisse entre ces deux extrêmes, entre le tout et le rien. Il ne peut s'attacher à Dieu sans se détacher de la créature, ni s'attacher à la créature sans mépriser Dieu[1]. — S'il cherche Dieu, s'il applique son esprit à le connaître, s'il plie sa volonté à ses lois, au mépris de ses propres inclinations, chacune de ses pensées, chaque soupir est un pas vers le bonheur : c'est un degré d'ouverture de plus de son âme vers Dieu; c'est un germe de vie déposé dans son cœur, qui n'attend pour éclore que le soleil de l'éternité. Plus il aura multiplié ces actes durant sa course terrestre, plus il leur aura donné d'intensité, plus aussi, au jour de la récompense, son cœur se trouvera dilaté et capable d'une communication plus parfaite de l'Etre divin[2].

1 Nemo potest duobus dominis servire : aut enim unum odio habebit, et alterum diliget; aut unum sustinebit, et alterum contemnet. Non potestis Deo servire et mammonæ. (Matth. VI, 24.)

2 Ego sum Dominus Deus tuus... Dilata os tuum, et implebo illud. (Ps. LXXX, 11.)

Si, au contraire, l'homme ne suivant que l'impulsion des sens, donne dans le *piége grossier que lui tendent les créatures* [1]; s'il abandonne son cœur à l'amour des honneurs, des richesses, des plaisirs que lui offre l'image fugitive de ce monde, dès lors chaque effort qu'il fait pour se les procurer, au mépris de l'amour divin, est un *péché*, c'est-à-dire, selon le sens profond de ce mot, c'est une *erreur*, une *chute*, un *faux pas*, qui l'éloigne du vrai bien[2]; c'est un progrès vers la mort. En se passionnant pour le néant, en allumant dans son cœur des désirs insensés qui ne pourront jamais être satisfaits[3], il se prépare des regrets

1 Creaturæ Dei in odium factæ sunt, et in tentationem animabus hominum, et in muscipulam pedibus insipientium. (Sap. XIV, 11.)

2 Dans la plupart des langues, *péché* est synonyme de *chute*, *égarement*, *écart*, *rébellion*, *défection*, *etc.* Voyez, en hébreu, les racines *Chata*, *Paschah*, *etc.*; en grec, Α'μαρτάνω.

3 Et comment pourraient-ils être satisfaits! puisque le pécheur veut deux choses évidemment impossibles: 1° trouver le bonheur parfait dans des objets imparfaits; 2° jouir sans fin de créatures dont tout lui annonce la fin. — Aussi est-il écrit que *le désir des pécheurs périra*. (Ps. CXI, 10.)

éternels, et la vivacité de ses regrets sera en raison de l'intensité de ses désirs.

Supposons maintenant deux hommes qui aient donné à leurs facultés un égal développement, l'un vers Dieu, l'autre vers la créature. Même amour dans tous deux des grandeurs, des richesses, des plaisirs (car l'amour de ces choses est au fond de nos entrailles : la seule différence est que l'un les cherche où elles sont, l'autre où elles ne sont pas). Quelle prodigieuse distance cependant sépare ces deux êtres! l'un porte le ciel dans son cœur, l'autre l'enfer; et cependant ils ne s'en doutent guère, tant qu'ils marchent sous l'épais brouillard de cette vie. — Si un avant-goût des joies célestes se fait parfois sentir au premier, il n'en déplore que plus vivement la durée de son exil, et ce n'est qu'en gémissant qu'il accumule les bonnes œuvres qui ajoutent à chaque instant de nouveaux rubis à son éternelle couronne. — Si le remords et le dégoût travaillent le second, il trouve dans le tourbillon des plaisirs et des affaires un moyen de s'étourdir, et il avale comme l'eau ces iniquités qui se changeront bientôt en flammes.

Pour révéler les trésors de vie et de mort entassés dans ces deux cœurs, que faut-il? — Un rayon parti de la face de Dieu, une étincelle de ce feu divin qui purifie et fait briller d'un incomparable éclat l'or des vertus, et brûle sans la consumer la plante desséchée du vice[1]. Que la mort arrache le voile qui leur dérobe la présence de l'Etre infini : tous deux éprouveront également dans leur faculté de connaître cet épanouissement que produit dans toute intelligence l'intuition de la vérité suprême ; tous deux sentiront également dans leur cœur cette indicible explosion de désirs et d'amour qu'allume nécessairement la présence d'une beauté infinie[2].

Mais l'un suivant la direction qu'il a imprimée à sa volonté, ira dans le sein de l'amour infini satisfaire, sans jamais l'éteindre, l'ardeur de ses désirs. Là, il recueillera, dans l'extase d'une éternelle joie, tout ce qu'il a semé dans les courtes afflictions de la vie. Pas une sainte pensée, pas un

1 Si quis autem superædificat... aurum, argentum, lapides pretiosos, ligna, fœnum, stipulam... uniuscujusque opus quale sit, ignis probabit. (I. Cor. III, 12, 13.)

2 Voyez plus haut, ch. XIX.

moment de prières et d'entretien avec Dieu, qui n'ait produit une connaissance plus profonde des enivrantes merveilles de l'Etre divin; pas une confusion soufferte pour Dieu, pas un acte d'humilité, de modestie, qui n'ait ajouté une marche à son trône, un rayon à son diadème; pas un sacrifice fait à l'amour de la pauvreté, qui n'ait accru son royaume d'une province; pas un jeûne, pas une abstinence, qui n'ait mérité un surcroît de volupté; pas un verre d'eau donné au prochain, qui ne soit changé en un fleuve de délices[1].— En un mot, pas un acte fait pour Dieu qui n'ait disposé le cœur, en l'élargissant, à une effusion plus grande de la vie divine.

Que se passera-t-il au contraire dans l'amateur obstiné du monde? — Saisi et irrévocablement fixé par la mort dans une opposition formelle à la volonté divine, il se trouve séparé du grand fleuve de vie par un abîme à jamais infranchissa-

1 Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent. Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos. (Ps. CXXV, 5, 6.)

ble[1]. Là, seul avec ses œuvres, il moissonne aussi, dans les rages d'un immortel désespoir, les fruits de mort qu'il a semés dans les vaines joies de la terre. A chaque effort de son orgueil pour se grandir devant les hommes, répond un degré d'abjection ; à chaque démarche coupable pour grossir ses richesses, un accroissement de misère ; à chaque plaisir criminel, une part proportionnée de souffrance. Eh ! comment en serait-il autrement ? Si c'est un principe évident, même pour la raison, que tout bien réside essentiellement en Dieu, et que le péché éloigne de Dieu, n'est-il pas clair que le pécheur s'enfonce dans les ténèbres, l'humiliation, la misère et les souffrances, à proportion des pas qu'il fait loin de celui qui est la lumière, la grandeur, la richesse, la volupté même[2] ?

1 Inter nos et vos chaos magnum firmatum est : ut hi, qui volunt hinc transire ad vos, non possint, neque inde huc transmeare. (Luc. XVI, 26.)

2 Qui elongant se à te, peribunt. (Ps. LXXII, 27.) — Omnes, qui te derelinquunt, confundentur : recedentes à te, in terrà scribentur : quoniam dereliquerunt venam aquarum viventium Dominum. (Jerem. XVII, 13.)

De qui ce malheureux pourrait-il se plaindre, sinon de lui-même? — Les maux qu'il souffre ne sont-ils pas l'œuvre de ses mains[1]? Est-ce Dieu qui l'a repoussé, ou plutôt n'est-ce pas lui qui a repoussé Dieu, qui lui a dit : Retire-toi, je ne veux pas de ton amour[2]? — Qu'a fait Dieu? Après plusieurs années de patience, il a pris l'insolent au mot: Ta volonté soit faite, lui a-t-il dit; ta vie n'a été qu'un outrageux oubli de ton Dieu; j'aurais le droit de te punir, je me contente de t'oublier[3].

Jusqu'ici nous n'avons vu dans l'enfer que l'œuvre du pécheur. Mais est-ce là tout l'enfer?

1 Luet quæ fecit omnia, nec tamen consumetur : juxta multitudinem adinventionum suarum, sic et sustinebit. (Job. XX, 18.)

2 Recede à nobis, et scientiam viarum tuarum nolumus. (Job. XXI, 14.)

3 Si quis autem ignorat, ignorabitur. (I. Cor. XIV, 38.) —Nunquam novi vos. Nescio vos. (Matth. VII, 23. XXV, 12.)

CHAPITRE XXVI.

Peine du *dam* dans le réprouvé. — Conjecture sur la peine du feu.

Dans la peinture que les livres saints nous font de l'enfer, on distingue deux sortes de peines : celle que les théologiens appellent du *dam*, désignée par le *ver qui ne meurt pas*, c'est-à-dire, le remords, le regret, le désespoir résultant de la perte de Dieu, et la peine du *feu qui ne s'éteint pas* [1], sur laquelle l'Ecriture insiste davantage, comme étant la plus capable de faire une vive impression sur les hommes.

1 Vermis eorum non moritur, et ignis non extinguitur. (Marc. IX, 45.)

On conçoit sans peine l'affreux désespoir qu'allumera dans le cœur du réprouvé la vue de ce qu'il a perdu en perdant son Dieu. — Nous avons chaque jour sous les yeux les étranges effets d'une passion malheureuse. Nous voyons des infortunés entrer dans des rages effroyables, prendre la vie en horreur et se précipiter en forcenés vers la mort, l'un pour avoir manqué une place ou une fortune ardemment convoitée, l'autre pour avoir perdu une idole de chair. Or, si le cœur humain, maintenant encore si petit, est capable de passions si grandes, qu'en sera-t-il lorsqu'il se sera dilaté sans mesure au contact de l'Etre divin! Si la privation d'un emploi, d'une fortune lui fait de telles blessures, quels horribles déchirements ne ressentira-t-il pas quand il se verra privé de l'immense héritage de gloire, de puissance et de richesses que Dieu partage avec ses amis! S'il ne peut supporter la perte d'une de ces beautés fragiles qui naissent et meurent chaque jour par milliers, comment supportera-t-il la perte de la beauté unique, éternelle, dont toutes les beautés créées, fussent-elles réunies dans la même personne, ne seraient qu'une vaine ombre!

Pour l'homme qui veut réfléchir, il y a mille

moyens de se consoler dans les infortunes de ce monde.

Pas de créature si parfaite qui n'ait bien des défauts, et l'amant méprisé peut se venger par le mépris. — Mais le moyen de mépriser Dieu quand on l'aura vu !

Pas de créature qui ne compte grand nombre de ses semblables. — Mais il n'y a qu'un Dieu, et hors de Dieu, il n'y a que néant.

Pas de jouissance en cette vie qui soit durable, et l'infidélité ne fait que prendre les devants sur la mort. — Mais Dieu une fois possédé ne se perd jamais.

Les malheurs ici-bas sont la plupart involontaires, et rarement la victime est dans le cas de se dire : Il ne tenait qu'à moi... Mais le réprouvé ne peut accuser que lui-même : Je n'ai que ce que j'ai mérité; si mon malheur est sans fin, c'est que ma folie a été sans bornes.

Enfin, la mort est toujours là pour dire aux affligés : Vos peines finiront. — Mais le réprouvé lit partout : Eternité ! et ce mot qu'il ne voulut

jamais méditer, son œil en mesure forcément les effroyables profondeurs.

Qu'on se représente maintenant ce malheureux dévoré d'immenses désirs sans le moindre espoir de satisfaction, en proie à des remords que rien ne pourra jamais apaiser, et l'on comprendra sans peine *ses grincements de dents, ses pleurs*, et les vains appels qu'il fera à la mort[1].

Voilà bien le ver immortel que le péché dépose dans le cœur de celui qui le commet; voilà bien encore le feu inextinguible qui dévorera son âme.

Mais le feu qui, selon l'Ecriture et la croyance universelle, doit tourmenter le corps du réprouvé, s'y trouverait-il aussi? ne serait-il qu'une irruption dans l'organisme de l'incendie de l'âme? — On peut le conjecturer, je pense, sans heurter ni l'Ecriture ni la tradition. L'une et l'autre supposent un feu réel qui fera souffrir au réprouvé une peine distincte de celle du *dam*, et il

1 Ibi erit fletus, et stridor dentium. (Matth. VIII, 12.) — Quærent homines mortem, et non invenient eam: et desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis. (Apoc. IX, 6.)

y aurait témérité à n'admettre qu'un feu métaphorique et identique avec les souffrances morales [1]; mais l'une et l'autre gardent le silence sur l'origine et la nature intime de ce feu. — Un bon nombre de passages bibliques supposent même que ce terrible agent des vengeances divines sera l'œuvre du pécheur [2], et de grands philosophes chrétiens l'ont pensé.

1 Ce fut l'opinion d'Origène et de Lactance, non formellement condamnée, mais visiblement contredite par l'enseignement unanime des Pères et inconciliable avec les principes de la critique sacrée, la Bible parlant en cent endroits du feu de l'enfer sans aucun indice de métaphore. — Il ne faut pas confondre toutefois la *réalité* du feu de l'enfer avec sa *matérialité ;* celle-ci est au moins très-douteuse, puisque les physiciens révoquent en doute, non sans quelque raison, la matérialité du feu de ce monde. (Voyez Thénard, *Elément de chimie*, tome I, page 35.) En admettant, comme nous faisons, la réalité des effets du feu infernal, on satisfait pleinement aux exigences de la doctrine.

2 Aux passages cités dans le texte ou les notes des deux chapitres précédents, et dont on pourrait aisément multiplier le nombre, je n'ajouterai que ces paroles du psalmiste, bien remarquables par l'identité de la cause qu'elles assignent et au bonheur du juste et aux souffrances du réprouvé : *Lætificabis eum in gaudio cum vultu tuo... Pones eos ut clibanum ignis in tempore vultûs tui... Pones eos dorsum, etc.* (Ps. XX, 7, 10, 13.)

« Ne croyons pas, dit saint Augustin, que « cette douceur et lumière ineffable de Dieu tire « de son propre sein de quoi punir les péchés, « mais plutôt qu'elle a disposé les péchés de telle « sorte, que ce qui a fait le plaisir du pécheur « servira d'instrument à la vindicte divine[1].

Bossuet, développant la pensée de l'Aigle d'Hippone, parle ainsi : « Ne nous imaginons « pas que l'enfer consiste dans ces épouvantables « tourments, dans ces étangs de feu et de soufre, « dans ces flammes éternellement dévorantes, « dans cette rage, dans ce désespoir, dans cet « horrible grincement de dents. L'enfer, si nous « l'entendons, c'est le péché même ; l'enfer, c'est « d'être privés de Dieu, *et la preuve en est évi- « dente par les Ecritures*[2]. » Ailleurs, commentant ces paroles du Seigneur dans Ezéchiel : *Je ferai sortir du milieu de toi le feu qui te dévorera* ; il

1 Ne putemus illam tranquillitatem et ineffabile lumen Dei de se proferre unde peccata puniantur : sed ipsa peccata sic ordinare, ut quæ fuerunt delectamenta homini peccanti, sunt instrumenta Domino punienti. (Enar. in Ps. VII, n. 16.)

2 *Sermon sur la gloire de Dieu dans la conversion des pécheurs*, Ier point.

ajoute « : Je ne l'enverrai pas de loin contre toi ; « il prendra dans ta conscience, et les flammes « s'élanceront du milieu de toi, et ce seront tes « péchés qui le produiront. Le pensez-vous, « chrétien, que vous fabriquez, en péchant, « l'instrument de votre supplice éternel ? Cepen- « dant vous le fabriquez. Vous avalez l'iniquité « comme l'eau ; vous avalez des torrents de « flammes[1]. »

L'expérience elle-même favorise ce sentiment.

Quoi de plus incontestable que l'influence des affections morales sur le corps! Jamais passion violente ne s'allume dans l'âme sans que l'embrasement se communique au dehors. Le désespoir surtout, dans son paroxysme, offre les symptômes d'une véritable conflagration. Les yeux étincellent; le sang, bouillonnant dans les veines, propage l'incendie jusqu'aux extrémités, et, s'il n'est dérivé à grands flots, l'organisation se dissout au milieu des ardeurs d'une fièvre dévorante.

1 Sermon *sur la nécessité de la pénitence, pour le IIIe dimanche de l'Avent*, Ier point. — Voyez aussi Sermon IIe *pour le dimanche des Rameaux, sur la nécessité des souffrances*, IIIe point, et alibi.

Supposons maintenant dans les facultés supérieures de l'homme le feu du désespoir aussi intense qu'il le sera dans le réprouvé, contemplant forcément l'immensité de son malheur dans la grandeur et la beauté du Dieu qu'il a perdu [1]. Supposons aussi, dans son être matériel, cette ténacité d'organisation que la puissance divine donnera aux corps ressuscités, et qui leur permettra de subir toutes les angoisses de la mort sans mourir [2], et nous concevrons sans peine que l'âme réprouvée, en se réunissant à son corps, y

1 Les réprouvés verront-ils l'essence divine durant toute l'éternité, et leur supplice consistera-t-il surtout dans cette vue? Certaines paroles de l'Ecriture autoriseraient à le conjecturer, entre autres celles-ci : *Pœnas dabunt in interitu æternas à facie Domini, et à gloriâ virtutis ejus.* (II. Thessal. I, 9.) Voyez les commentateurs sur ce passage. — Au reste, nous n'avons nul besoin de cette hypothèse pour appuyer nos conjectures sur le feu de l'enfer. Tous conviennent que les réprouvés verront Dieu au moins au jour du jugement : or, Dieu une fois vu, le moyen de l'oublier !

2 Mors depascet eos. (Ps. XLVIII, 15.) — Fugiet mors ab eis. (Apoc. IX, 6.)

portera tous les éléments d'une horrible, d'une éternelle combustion[1].

A cet embrasement parti du fond même de l'homme, ajoutons celui qui naîtra du choc éternel de toutes les créatures, *armées contre les ennemis de Dieu*[2]. Le pécheur les ayant tournées contre le Créateur en les faisant servir à ses iniquités, n'est-il pas juste qu'elles se vengent de cette violence en se tournant contre le félon? — Il est assez naturel de croire que dans cette transformation après laquelle elles soupirent[3], les créatures sensibles deviendront, selon les dispositions diverses des élus et des réprouvés, un sujet

1 On conçoit encore, d'après ce que nous avons dit plus haut (ch. XXV.) que l'ardeur de ce feu sera nécessairement proportionnée au degré de culpabilité dans chaque criminel, et que dans le même individu il tourmentera avec plus de fureur les organes plus coupables, accomplissant ainsi la loi divine : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.* (Sap. XI, 17.)

2 Armabit creaturam ad ultionem inimicorum... et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos. (Sap. V, 18, 21.)

3 Exspectatio creaturæ, revelationem filiorum Dei exspectat. (Rom. VIII, 19.)

de joie pour les uns, de tourment pour les autres[1].

Je ne m'arrêterai pas à parler d'un autre supplice du réprouvé, celui de la société infernale. Satan étant le premier des pécheurs, et l'instigateur de tout péché, il est juste que l'homme qui cède à ses inspirations au mépris de la loi divine, tombe sous la puissance de ce maître[2]. Quel maître, grand Dieu ! que le plus pervers des êtres ! quelle société, que celle de désespérés, d'enragés, de démons !

En voilà assez. — Si cette vue philosophique de l'enfer a de quoi faire frémir quiconque voudra en mesurer l'étendue, elle est merveilleusement propre à justifier le Dieu des chrétiens du reproche de cruauté élevé par l'incrédule. — L'enfer ainsi compris est exclusivement l'œuvre du pécheur. Si le malheureux voit *fondre sur lui*

1 On peut citer pour exemple le soleil, dont la lumière réjouit ou fait crisper notre œil selon que celui-ci est bien ou mal disposé.

2 Qui facit peccatum, ex diabolo est ; quoniam ab initio diabolus peccat. (I. Joan. III, 8.)

l'universalité des maux [1], c'est qu'il s'est obstiné à vivre loin de celui qui renferme l'universalité des biens. *Le feu qui le dévore*, ce n'est point une main étrangère qui *l'allume : tout son mal est d'être livré à lui-même* [2], et c'est ce qu'il a constamment désiré.

Il n'y a plus qu'une objection possible, c'est que Dieu, connaissant la faiblesse et la stupidité de l'homme, devait à sa bonté, ou de laisser cet être dans le néant, ou de l'éclairer vivement sur la portée infinie du péché. — Les chapitres suivants montreront si sur ce dernier point Dieu nous a épargné la lumière.

1 Omnis dolor irruet super eum. (Job. XX, 22.)

2 Devorabit eum ignis, qui non succenditur, affligetur relictus in tabernaculo suo. (Job. XX, 26.)



CHAPITRE XXVII.

Nécessité de l'Incarnation. — Préparation du genre humain à cet événement. — Sa réalisation.

Quand par la méditation des principes posés jusqu'ici on s'est bien convaincu des étonnantes destinées de l'homme; quand on le voit placé dans la terrible alternative de s'élever à un bonheur infini, ou de s'abîmer dans d'éternelles douleurs; quand, d'un autre côté, on considère l'extrême faiblesse et corruption de cet être, l'affreuse insouciance avec laquelle il traverse la vie sans jamais se demander où il va; quand on songe aux obstacles insurmontables qu'il oppose aux embrassements divins par des mœurs tout ani-

males, on se demande avec effroi : Qui pourra transformer ce ver de terre en un ange[1] ! Qui pourra faire sortir de cet amas de boue un être assez pur, assez noble, pour que le Dieu trois fois saint repose avec complaisance ses regards sur lui !

Qui? — Le Tout-Puissant seul. — Mais si, pour conserver à l'homme sa liberté, Dieu ne veut employer que l'influence morale de la parole et de l'exemple, comment se fera-t-il entendre de l'homme, puisque celui-ci a perdu le sens par lequel on voit et on entend Dieu[2]? Dieu prendra-t-il un corps? — Oui, répond le christianisme.

Parce que donc les enfants de Dieu sont devenus chair et sang, le Verbe, qui les a créés et qui seul peut les régénérer (Dieu n'agissant que par

1 *Noi siam vermi*
Nati a formar l' angelica farfalla (Dante.)

2 Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt Spiritûs Dei. (I. Cor. II, 14.)

son Verbe), *s'est fait chair, et il a habité au milieu de nous plein de grâce et de vérité*[1].

Pour préparer le genre humain à un événement qui, par son énorme disproportion avec notre faiblesse intellectuelle, eût révolté notre ignorance, ce n'était pas trop de quarante siècles.

Dieu l'annonce d'abord sous les voiles du mystère à nos pères coupables, sur le théâtre même du crime[2]. La promesse d'un rédempteur, fréquemment renouvelée aux patriarches, se répand chez toutes les nations sorties de leurs *lombes*, avec la pratique profondément mystérieuse du sacrifice sanglant. L'attente d'une victime qui descendra du ciel pour purifier l'humanité, devient la religion de tous les enfants d'Adam.

Le peuple juif est choisi pour conserver la promesse dans toute sa pureté et en démontrer au

1 Quia ergo pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit eisdem. (Hebr. II, 14.) — Verbum caro factum est, et habitavit in nobis... plenum gratiæ et veritatis. (Joan. I, 14.)

2 Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum. (Gen. III, 15.)

monde jusqu'à la fin des siècles l'accomplissement. De là l'existence à part de ce peuple prodigieux; de là sa religion toute symbolique, sa législation vraiment incompréhensible tant que le Christ n'en donne pas le dernier mot[1].

De là, chez ce peuple, le rôle mystérieux des prophètes, qui, comme des courriers dépêchés du ciel, viennent successivement durant onze siècles annoncer l'arrivée du grand roi, et ajoutent tous une page à son histoire écrite d'avance; car cette histoire, pour être crue, a besoin du témoignage de tous les âges.

En même temps que Dieu multiplie les prodiges pour disposer le monde à la croyance du plus grand des prodiges, le genre humain multiplie et agrandit sans mesure ses plaies honteuses, pour justifier aux yeux des plus aveugles l'intervention du médecin suprême. — L'histoire des nations païennes est aussi bien que celle du peuple juif la préface de l'Evangile.

Enfin, quatre mille ans se sont écoulés depuis le fatal entretien d'Eve avec l'ange de ténèbres,

1 Finis enim legis, Christus. (Rom. X, 4.)

quand, dans une pauvre demeure de la petite ville de Nazareth, un ange parti du séjour de la lumière vient traiter de notre salut avec une jeune fille de Juda. — C'est par la femme que notre perte a commencé : c'est à la femme que Dieu réserve l'initiative du salut.

A l'orgueil, à la cupidité, à la sensualité de la première femme, Marie oppose les trois vertus contraires. Ses paroles empreintes d'un profond amour de l'humilité, du désintéressement, de la pureté[1], annoncent la véritable *Mère des vivants*, titre glorieux qui ne fut confié à Eve que comme

1 Humilité : au salut si flatteur de l'Ange, Marie se trouble. (*Turbata est, etc.* Luc. I, 29.) — On lui dit qu'elle *est pleine de grâce*, et qu'elle va devenir la Mère du Très-Haut ; elle répond qu'elle n'en est que la servante, et ne cherche que dans sa propre bassesse la raison du choix du Seigneur. (Luc. I, 38, 48.) — Elle dérobe à son époux son infinie dignité, au risque d'essuyer le plus accablant des affronts. (Matth. I, 19.) — Quel héroïque désintéressement, quel amour de la pureté, dans la résolution de renoncer au plus beau trône du ciel après celui de Dieu, plutôt que d'exposer sa qualité de vierge ! (*Quomodo fiet istud, etc.* Luc. I, 34.)

un dépôt, s'il ne lui fut pas jeté comme une sanglante ironie [1].

Marie se soumet, et aussitôt, par un effort du bras du Très-Haut qui plongera dans un éternel ravissement les intelligences célestes, celui dont la majesté déborde l'immensité des cieux, celui qui tient dans sa main l'univers comme un grain de sable, vient se renfermer dans le sein d'une vierge [2].

1 Et vocavit Adam nomen uxoris suæ, Heva : eò quòd mater esset cunctorum viventium. (Gen. III, 20.)

2 Beata Mater munere,
Cujus supernus artifex,
Mundum pugillo continens,
Ventris sub arcâ clausus est.

(*Hymne de l'Office de la Vierge.*)



CHAPITRE XXVIII.

Rôle de l'Homme-Dieu.

Médiateur entre Dieu et les hommes, descendu sur la terre pour abattre le mur de division qui nous excluait à jamais de la céleste patrie, l'Homme-Dieu a un double rôle à remplir, l'un envers Dieu, l'autre envers les hommes.

A Dieu, dont la majesté a été énormément violée par les mépris de l'homme, il faut une satisfaction. — Quelle satisfaction? — Pas d'autre que la mort du coupable. Nous l'avons déjà vu, la mort *est le salaire du péché,* et c'est une loi de l'ordre immuable, que la créature ne peut se ré-

volter contre le Créateur sans porter dans tout son être les éléments d'une mort éternelle[1].

Il faut donc que le divin représentant de l'humanité meure ; et ce sacrifice, grandi sans mesure par l'innocence et la noblesse infinie de la victime, arrachera à la justice divine ces mots que les éternelles souffrances de l'immense postérité d'Adam n'en auraient jamais obtenus : *En voilà assez, en voilà plus qu'il ne m'en fallait*[2]. Aussi, en revêtant le corps qu'une main divine lui forme dans le sein de Marie, le Verbe dit au Père : *Les victimes et les offrandes des hommes n'ont rien qui soit digne de votre justice ; mais il n'en sera pas de même du corps que vous m'avez préparé*[3].

Aux hommes que fallait-il pour les disposer à l'alliance divine ? — Trois choses :

1 Voyez plus haut, ch. XXII, XXV et XXVI.

2 Ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia. (Rom. V, 20.)

3 Ideo ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti : corpus autem aptasti mihi, etc. (Hebr. X, 5.)

I. Déposer dans leur esprit et leur cœur, avec la foi vive d'un Dieu mort pour eux, le principe de toute justice[1]. — Leur inspirer tout à la fois une grande crainte et un grand amour de Dieu, en leur faisant voir dans les profondeurs de ce mystère tout ce qu'il y a en Dieu de haine pour le péché et de charité pour l'homme. — Leur offrir une idée des joies du ciel et des horreurs de l'enfer, dans l'étrange effort que Dieu a daigné faire pour les mettre en possession des unes et les préserver des autres.

II. Il fallait confondre leur lâcheté, et leur apprendre par les plus accablants exemples d'humilité, de pauvreté, de mortification, à détruire en eux la vie d'orgueil, de cupidité et de sensualité, qu'ils avaient reçue d'Adam, vie qui les exclurait nécessairement de l'héritage céleste[2].

1 Toute la Doctrine chrétienne est en effet dans la science de *Jésus crucifié ;* et saint Paul, chargé d'annoncer toute vérité aux nations, se glorifiait de ne pas savoir autre chose : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.* (I. Cor. II, 2.)

2 Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt. (I. Cor. XV, 50.)

III. Il fallait remédier à leur extrême faiblesse par l'infusion d'une nouvelle vie, et les soustraire à l'anathème qui pèse sur les enfants du vieil homme en les incorporant à l'homme nouveau, créé sur le Calvaire dans la sainteté et la justice [1].

Travail immense, qui eût écrasé toutes les puissances du ciel et de la terre, travail qui fit trembler l'Homme-Dieu lui-même [2]. — Par où commencer? — Avec des hommes sensuels, il fallait d'abord parler aux yeux. Aussi verrons-nous le Sauveur agir trente ans avant de parler [3], et même dès lors l'action sera toujours de beaucoup supérieure à la parole.

1 Induite novum hominem, qui secundùm Deum creatus est in justitiâ et sanctitate veritatis. (Ephes. IV, 24.)

2 Cœpit pavere, et tædere. (Marc. XIV, 33.)

3 Cœpit Jesus facere, et docere. (Act. I, 1.)



CHAPITRE XXIX.

—

Naissance de l'Homme-Dieu. — Sa vie privée et publique.

Fût-il né sur un trône formé de tous les trônes du monde, le fils de Marie n'en eût pas moins été un Dieu anéanti[1]. Mais l'homme avait une idée trop haute de lui-même, trop basse de Dieu, pour être frappé d'un tel abaissement. Il n'y a que l'œil spiritualisé par la foi qui soit effrayé de la distance qu'il y a de Dieu au plus grand des hommes, du Tout au néant.

Pour parler aux sens grossiers de l'homme, pour étourdir d'un premier coup l'orgueil et ses deux

1 Semetipsum exinanivit. (Philipp. II, 7.)

suivantes, l'architecte de l'univers naîtra dans une étable, seul hôtel ouvert à la pauvreté de ses parents[1]. — Pas d'autre berceau qu'une crèche pour celui qui vient relever l'homme ravalé jusqu'à la bête[2]. — C'est à ce luxe de pauvreté et de misère que les bergers, avertis par le ciel, reconnaîtront le Dieu-Sauveur[3].

Il y a une chose surtout qui révolte l'orgueil, et qui néanmoins est le fondement de l'ordre social, c'est l'immolation de la volonté propre, la soumission à Dieu et à tout pouvoir qui en émane. — Jésus obéira. — Dès le sein de sa mère il obéit à l'édit qui l'appelle à Bethléem pour prendre place, sur les registres du magistrat romain, parmi les cinq cents millions d'esclaves d'Auguste. — A peine né, il obéit à la loi qui lui demande

1 Non erat eis locus in diversorio. (Luc. II, 7.)

2 Homo, cùm in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. (Ps. XLVIII, 13.)

3 Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio. (Luc, II, 12.)

du sang[1]. — Il supporte les rigueurs d'un long exil. — Revenu à Nazareth, il obéit à Marie dans les soins d'un pauvre ménage ; plus tard il suit Joseph à la journée, et apprend de celui que les hommes regardent comme son père, l'art de *faire des jougs et des charrues*[2]. — Il se soumettra même (prodigieux effort de résignation !) au pouvoir qu'a reçu Satan de tenter les enfants des hommes[3].

Après trente ans d'une vie qui est toute dans ces quatre mots : *Il leur était soumis*[4], il s'entourera de douze pauvres artisans comme lui pour publier la *bonne nouvelle*. Quelle nouvelle? — *Les temps sont accomplis ; le royaume de Dieu est proche : renoncez donc* à toutes les affections mondaines *par la pénitence*, à toutes les opinions reçues, *par la foi*[5].

1 Circoncision.

2 Saint Justin.

3 Saint Matthieu, IV, 1.

4 Et erat subditus illis. (Luc. II, 51.)

5 Quoniam impletum est tempus, et appropinquavit regnum Dei : pœnitemini igitur, et credite Evangelio. (Marc. I, 15.)

Pour prévenir toute illusion sur la nature de ce royaume, il va en dévoiler l'effrayante législation dans le *Discours de la montagne*[1], où exaltant tout ce que l'homme méprise, foudroyant tout ce qu'il adore, il pulvérise les trois pivots du trône de Satan, l'orgueil, la cupidité, la sensualité.

Une telle doctrine avait besoin du suffrage du ciel et de la leçon de l'exemple : aussi, durant les trois ans qu'il emploiera à la répandre, il *guérira toute langueur et toute infirmité parmi le peuple*[2], il appellera les morts eux-mêmes en témoignage ; il mènera la vie la plus pauvre, la plus humiliée, la plus dépendante, et donnera quelquefois à ceux qui le suivent lieu d'envier aux renards leur tanière[3].

A force de prodiges et de vertus, il se fera écouter de quelques disciples, et fixera par intervalle l'attention et l'admiration de la foule légère ;

1 Saint Matthieu, V.

2 Sanans omnem languorem, et omnem infirmitatem in populo. (Matth. IV, 23.)

3 Saint Matthieu, VIII, 20.

mais pour être cru et suivi dans le chemin qu'il ouvre, il lui faut une autre chaire que la terre nue de la montagne et la pelouse du désert. — D'ailleurs, comme il le dit lui-même, personne ne peut venir à lui, si son Père ne l'attire[1] : or, avant que le Père répande sur le cœur desséché de l'homme les attraits abondants de sa grâce, il faut que le cœur du *Fils de l'homme* ait versé sa dernière goutte de sang.

Jésus n'a été inauguré roi du ciel et de la terre qu'à la condition de prendre la croix pour trône; pour voir tomber l'univers à ses pieds il faut qu'il y monte[2].

1 Nemo potest venire ad me, nisi Pater... traxerit eum. (Joan. VI, 44.)

2 Et ego si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipsum. (Joan. XII, 32.)



CHAPITRE XXX.

Nécessité des souffrances de l'Homme-Dieu.

Jusqu'à la veille de sa mort, l'Homme-Dieu ne fait que porter et sanctifier le joug dur et pénible que le péché fait peser sur les enfants d'Adam *depuis le jour où ils sortent du sein de leur mère, jusqu'au jour de leur sépulture*[1]. Mais ici la scène change : ce ne sont plus les peines temporelles dues à nos crimes, c'est la peine éternelle qu'il faut subir ; c'est l'enfer avec toutes ses horreurs, dont le gérant de l'humanité doit offrir à la justice divine l'équivalent et plus encore.

1 Eccli. XL, 1

Nous l'avons dit, l'enfer c'est le péché compris dans toute sa noirceur, savouré dans toute son amertume; l'enfer c'est être déchiré dans l'âme, déchiré dans le corps; c'est être maudit de Dieu, maudit de toutes les créatures; c'est devenir le jouet du plus cruel des maîtres, de Satan.

Quoi donc! le Fils de Dieu, l'objet de ses éternelles complaisances, maudit de son Père! Le Très-Haut foulé aux pieds de Satan! « Qui voudra jamais le croire! » s'écriait, il y a trois mille ans, un prophète décrivant cette épouvantable scène[1].

Oui, l'heure est venue où la terre et l'enfer, exécutant l'arrêt du ciel, vont montrer à tous les siècles ce que mérite le péché, fût-il protégé par la majesté d'un Dieu.

Jésus, après avoir donné à ses disciples, dont l'un le trahissait et les autres allaient l'abandonner, un dernier gage de *l'excès de son amour*[2], s'achemine vers le jardin de Gethsemani. Là, le

1 Quis credidit auditui nostro, etc. (Is. LIII, 1, seqq.)

2 Cùm dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos. (Joann. XIII, 1.)

calice des douleurs, qu'il n'a encore que dégusté, lui offre une mer de lie suffocante. La nature se révolte, la sainteté se détourne avec horreur; mais l'amour, plus puissant que la mort, triomphe de toutes les répugnances. Aussitôt les iniquités de tous les hommes, depuis celle qui souilla l'Eden jusqu'à celles qui souilleront la dernière heure des temps, viennent fondre comme un torrent sur la grande âme du Christ, *y portent toutes les angoisses de la mort, toutes les douleurs de l'enfer*, moins le désespoir[1]. Agonisant, il redouble sa prière[2]; mais le ciel qui ne voit plus en lui que nos péchés, objet de malédiction[3], est d'airain. Les tortures de l'âme réagissant sur le corps en font couler une sueur de sang[4]. Si un ange vient relever la victime, c'est que le supplice ne fait que commencer.

1 Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrûm. (Is. LIII, 6.) — Circumdederunt me dolores mortis: et torrentes iniquitatis conturbaverunt me. Dolores inferni circumdederunt me. (Ps. XVII, 5, 6.)

2 Factus in agoniâ, prolixiùs orabat. (Luc. XXII, 43.)

3 Factus pro nobis maledictum. (Gal. III, 13.)

4 Luc. XXII, 44.

En effet, voici Judas avec les satellites du pontife, ou plutôt, selon le mot profond de Pilate : *Voici*, dans Jésus, *l'homme*[1] : — l'homme avec sa duplicité, son hypocrisie. — Qu'il reçoive donc le baiser de Judas, s'écrient d'une commune voix le ciel, la terre et les enfers.

Voici l'homme avec ses révoltes, son amour effréné de l'indépendance, sa haine pour le joug du devoir. — Garrottez-le donc, et traînez-le par les rues de Jérusalem.

Voici l'homme qui du haut de son orgueil s'arroge le droit de tout juger, tout critiquer, et qui fait monter jusqu'au ciel la témérité de ses censures[2]. — Promenez-le donc de tribunal en tribunal; faites-lui subir l'humiliation des interrogatoires les plus absurdes, de la sentence la plus inique.

Voici l'homme avec son horreur pour les affronts les mieux mérités, avec son cœur bouillonnant du

1 Ecce homo. (Joan. XIX, 5.)

2 Posuerunt in cœlum os suum : et lingua eorum transivit in terrâ. (Ps. LXXII, 9.)

feu de la vengeance au moindre mépris. — Appliquez-lui donc le plus injuste des soufflets et avec la main la plus vile.

Voici l'homme avec la haute opinion qu'il a de ses lumières, de sa sagesse, avec son amour excessif de l'estime et des louanges, se flattant de tout savoir, de ne rien ignorer. — Mettez donc un bandeau sur ses yeux; souffletez-le, et demandez-lui qui l'a frappé. Revêtez-le ensuite des insignes de la folie, et que Hérode avec sa cour unisse ses mépris aux huées de la canaille [1].

Voici l'homme extrêmement jaloux du premier rang et roulant dans sa tête mille projets de grandeur; sur le trône ou dans un galetas, il faut qu'il commande et voie ses semblables à ses pieds. — Cherchez dans vos prisons le plus infâme scélérat, et que le suffrage public l'élève au-dessus de l'*homme*. Coiffez ensuite sa tête d'une couronne d'épines; armez ses mains d'un roseau, affublez ses épaules d'un chiffon d'écarlate, puis le frap-

1 Et velaverunt eum, etc. (Luc. XXII, 64.) — Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo : et illusit indutum veste albà. (Luc. XXIII, 11.)

pant sur la tête, lui crachant au visage, fléchissez le genou et saluez-le roi.

Voici l'homme avec ce corps, chef-d'œuvre des mains de Dieu, qu'il a souillé des pieds à la tête par des infamies sans nombre, la plupart secrètes. — Exposez donc ce corps nu sur une de vos places, attachez-le à une colonne, et que les fouets ne cessent de le déchirer jusqu'à ce que nous puissions en compter tous les os[1].

Voici l'homme, avec ses pieds et ses mains encore intactes, et cependant pleines d'iniquités; avec sa bouche avide de bons morceaux, avec sa langue souillée du fiel de la satire, avec son affection extrême aux biens de la terre, avec son aversion profonde des souffrances et de la mort, alors même qu'elles sont adoucies par les soins de ceux qui l'entourent. — Eh bien, préparez une croix, clouez-y ses pieds et ses mains, donnez-lui à boire du fiel et du vinaigre; et qu'avant d'expirer de la mort la plus cruelle, la plus infâme, entre deux scélérats, il voie ses bourreaux se partager ses vêtements et tout un peuple insulter à ses douleurs.

1 Dinumeraverunt omnia ossa mea. (Ps. XXI, 18.)

CHAPITRE XXXI.

Mort de l'Homme-Dieu. — Effet moral de cet événement.
Le christianisme est-il l'œuvre de l'homme ou de Dieu?

Le grand sacrifice touchait à sa fin, et le vieil homme expirant sous les coups de la colère divine, allait faire place à l'homme nouveau.

Au grand acte qui donnait naissance aux enfants de Dieu, la femme devait intervenir. Aussi Marie était-elle là debout auprès de la croix, lit nuptial du nouvel Adam, s'associant par d'immenses douleurs à la génération de la nouvelle famille. « Femme, lui dit Jésus, en lui montrant tous les « chrétiens dans le disciple chéri, voilà votre

« fils; ensuite il dit au disciple : Voilà votre « mère [1]. »

Tout est consommé, s'écrie alors le Rédempteur, et poussant un grand cri, il expire [2].

Oui, tout est consommé : l'effort que Dieu vient de faire pour dessiller les yeux de l'homme, a épuisé toutes les ressources de l'éternelle sagesse, de l'amour infini. Si le pécheur ne frémit pas à ce coup effroyable de la droite du Seigneur, s'il ose encore jouer avec le crime, il ne pourra plus du moins alléguer son ignorance et dire : Je ne savais pas que le péché était un si grand mal.

Grand Dieu ! « Si le bois vert, selon le mot « simple et profond de Jésus aux femmes de Jé- « rusalem, a été traité ainsi, qu'en sera-t-il du « bois sec [3] ! » C'est-à-dire, si l'innocence du Fils de Marie, si la majesté suprême qui le rend l'égal

1 Stabant autem juxta crucem Jesu Mater ejus, etc. — (Joan. XIX, 25.)

2 Joan. XIX, 30.

3 Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet? (Luc. XXIII, 31.)

de son Père[1], n'ont pu le soustraire aux fureurs conjurées du ciel, de la terre et des enfers, parce que dans son ineffable tendresse il a daigné se mettre à notre place, quel sera donc notre sort, à nous, indignes créatures, souillés dès le ventre de nos mères, et dont la vie n'est qu'un tissu d'iniquités! Quelle miséricorde attendre si, après une telle leçon, nous voulons encore pécher! Jugement impitoyable, feu dévorant, voilà l'inévitable partage de quiconque foulant aux pieds le Fils de Dieu, profanant le sang de la nouvelle alliance, aura ajouté au mépris de la loi de Dieu le mépris de son indicible bonté pour les pécheurs[2].

Mais non, une telle extravagance dépasse les bornes de la folie humaine. Que l'on publie dans tout l'univers la *bonne nouvelle*, c'est-à-dire, que

1 Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo. (Philip. II, 6.)

2 Voluntariè enim peccantibus nobis post acceptam notitiam veritatis, jam non relinquitur pro peccatis hostia, terribilis autem quædam exspectatio judicii, et ignis æmulatio... Qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem Testamenti pollutum duxerit, etc. (Hebr. X, 26, seqq.)

Dieu a tellement aimé le monde qu'il a sacrifié pour lui son Fils unique, et qu'*il hait tellement le péché qu'il l'a frappé sans miséricorde dans son propre Fils*, où *il n'était que par fiction*[1]; et dès lors on ne verra plus dans l'univers que des incrédules ou des saints; car comment croire cela et pécher !

Pour compléter son œuvre, le Sauveur n'a donc qu'à choisir les moyens les plus propres à répandre et à certifier la grande nouvelle. — Sorti victorieux du tombeau, il rassemble ses disciples dispersés par la crainte, leur ordonne d'aller prêcher l'Evangile à toutes les nations qui sont sous le soleil, promettant d'être avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles[2]. — Il les revêt d'une telle autorité, que l'incrédulité sera une folie et un crime[3]. — Aux moyens d'éclairer et de convaincre les esprits, il

1 Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. (Joan. III, 16.) — Qui etiam proprio Filio suo non pepercit. (Rom. VIII, 32.)

2 Matth. XXVIII, 19, 20.)

3 Qui verò non crediderit, condemnabitur. (Marc. XVI, 16.)

joint les moyens de guérir les plaies et les faiblesses du cœur, en donnant à l'homme une nouvelle vie.

Nous examinerons ailleurs [1] l'admirable constitution du ministère évangélique, et la merveilleuse efficacité des remèdes que son fondateur lui confia pour la cure du genre humain.

Arrêtons-nous maintenant à ces données générales sur le christianisme, données communes à toutes les sociétés chrétiennes, et posons cette question :

Le christianisme est-il une invention de l'homme ou une invention de Dieu?

1 Dans le *second problème.*



CHAPITRE XXXII.

Caractère invariable des œuvres de l'homme.

Il y a trois mille ans que nous voyons l'homme à l'œuvre. Qu'a-t-il fait? Rien qui l'ait contenté, rien qu'il n'ait lui-même défait. Ses créations manquent toutes de vérité, de bonté, de beauté, et partant sont impuissantes à satisfaire ses trois grands désirs de connaître, de posséder, de jouir.

I. Elles ne sont pas vraies. — Vainement l'homme s'est-il flatté de découvrir cette vérité-mère, féconde, universelle, qui, jetant un grand jour sur le monde moral et physique, explique sans embarras nos rapports avec Dieu, avec nos

semblables, avec la nature, donne la raison fondamentale des phénomènes divins, humains, matériels, et concentre dans sa lumineuse unité la science religieuse, sociale et naturelle. Qu'a-t-il trouvé? Quelques lueurs de vérité, si faibles, si incertaines, qu'elles se sont bientôt éteintes dans les épaisses ténèbres du scepticisme.

Parcourez toutes les écoles de philosophie non chrétienne, depuis les premières de la Grèce jusqu'à celles que notre siècle voit naître et mourir par centaines; n'en sont-elles pas toutes à se demander s'il y a une vérité, ce qu'elle est, à quoi on peut la reconnaître? Que de contradictions sur l'Etre divin! Quelle profonde ignorance de l'homme! Dans les questions de physique transcendante quelle ridicule faiblesse! — Vous qui avez lu avec des yeux intelligents les systèmes sans nombre des géologues et physiciens de tous les âges, dites-nous si vous n'avez pas cru entendre un cercle de Hottentots raisonner sur la construction et le mouvement d'une montre ou d'une boîte à musique.

II. Elles ne sont pas bonnes. — Quand on ignore l'origine et la destinée de l'homme, com-

ment voudrait-on le conduire au bonheur ! Aussi, à côté de quelques belles maximes de morale, puisées dans les traditions antiques, que de turpitudes même dans le divin Platon ! Que de tâtonnements honteux dans le judicieux auteur des Tusculanes ! Quel pédantisme stoïque dans le quasi-chrétien Sénèque ! — Nous ne parlons pas des moralistes du dix-huitième siècle, qui ne voyaient *entre l'homme et son chien d'autre différence que l'habit.*

La société domestique et publique n'étant, ne pouvant être, que la réalisation des doctrines religieuses et morales, on peut se faire une idée de ce qu'elle fut, de ce qu'elle est encore chez les nations de formation humaine. — Malheur aux faibles ! C'est le cri qui s'élève de toutes les familles, de toutes les classes de la société.

III. Elles ne sont pas belles. — Nous ne contesterons pas à l'esprit humain ses progrès dans les arts utiles et d'agrément, bien qu'il soit historiquement démontré que les grandes inventions et les chefs-d'œuvre du beau remontent aux temps religieux ; mais le dégoût de la vie a toujours été en raison des efforts que l'homme a faits pour

embellir son existence terrestre et multiplier ses jouissances. Le suicide est là pour le prouver.

En un mot, fausseté et incohérence, pauvreté et misère, dégoût et ennui, telle est l'invariable résultat des œuvres de l'homme. — Dire maintenant qu'un tel ouvrier a fait le christianisme, c'est comme si l'on disait que cinq ou six Hurons, conduits à Rome pour y être donnés en spectacle, ont bâti la basilique de Saint-Pierre, sculpté l'Apollon du Belvedere, peint la Transfiguration de Raphaël et les galeries du Vatican.

Qu'est-ce en effet que le christianisme ? — C'est la vérité sans erreur, la bonté pure de tout mal, la beauté sans défaut ; toutes trois cependant momentanément voilées par les ombres de la foi. — Il a éclairé le monde ; il lui a procuré tous les biens, toutes les jouissances compatibles avec notre état d'épreuve. N'a-t-il pas montré par là qu'il était l'œuvre ou plutôt le reflet de celui qui est tout vrai, tout bon, tout beau !

Prouvons, car l'ignorance ne nous croirait pas ; et l'ignorance en matière de religion est plus commune qu'on ne pense.



CHAPITRE XXXIII.

—

Preuve sommaire de la vérité et divinité du christianisme.

Il y a dix-huit siècles que le christianisme se montre aux hommes sous toutes les faces, ne craignant rien tant que de n'être pas connu [1]. En déclarant une guerre à mort à toutes les passions mauvaises, comme il a fait, il ne pouvait manquer d'irriter vivement la curiosité humaine. Aussi jamais doctrine n'a été examinée avec plus de soin, n'a été combattue avec une plus grande puissance et variété de moyens.

1 Unum gestit interdum, ne ignorata damnetur. (Tertull. Apologet. I.)

Rome païenne arma contre elle, durant trois siècles, ses sophistes, ses magistrats et ses bourreaux. — Rome tombée avec ses empereurs au pied de la croix, l'hérésie jusque-là timide lève insolemment la tête, et attaque successivement tous les dogmes. Soutenue par la puissance souveraine, elle aussi unit le glaive au sophisme. — L'hérésie dort-elle an moyen âge? Le rationalisme des universités lui succède et soumet toutes les vérités au pilon de la dialectique. — Au seizième siècle c'est autour du fondement de la société chrétienne que la lutte s'engage, et le protestantisme fait les derniers efforts pour déraciner le grand arbre.

Enfin, la philosophie du dernier siècle, réunissant dans le cœur de son chef tout ce qu'il y a jamais eu de haine contre la religion du Christ, livre l'attaque la plus habile, la plus générale, la plus longue, la plus furieuse que l'on puisse concevoir. — Théologie, philosophie, jurisprudence, histoire, chronologie, archéologie, géographie, philologie, littérature, physique, mathématiques, astronomie, géologie, chimie, beaux-arts même, tout marche contre ce qu'on appelle l'œuvre du fanatisme et de la superstition.

On raisonne, on discute, on travestit, on calomnie, on raille, on insulte. Ce que la science et l'érudition a de plus spécieux, ce que l'éloquence a de plus séduisant, ce que la satire a de de plus corrosif, ce que l'imagination du romancier peut inventer d'obscénités et d'infamies, tout est mis simultanément en jeu pour couvrir d'un éternel mépris, d'un ineffaçable ridicule les croyances, la morale, les pratiques, le gouvernement, les institutions et l'histoire du christianisme.

Ce qui rendait encore la condition des assaillants infiniment favorable, c'est que le camp chrétien, au milieu d'un bon nombre de braves, comptait bien peu de héros. Ses Hercules avaient fini avec le dix-septième siècle, et ceux qui devaient relever leurs massues attendaient pour paraître l'aurore du dix-neuvième. On rencontrait par-ci par-là de bons, d'estimables écrivains, de savants apologistes, très-habiles à dévoiler un sophisme, très-capables de faire briller la vérité; on n'en voyait aucun qui sût la faire tonner.

Enfin, la force matérielle prêta son bras à la philosophie. Aux arrêts persécuteurs des Parle-

ments mutinés succèdent les décrets spoliateurs et schismatiques de la *Constituante*. — L'assemblée législative déporte ; puis, aidée d'une armée de bourreaux, elle assomme, elle égorge, elle éventre les prêtres, et promène dans les rues leurs cœurs en chantant : *Ah! il n'est point de fête quand le cœur n'en est pas*[1] *!* — Arrive la Convention avec la guillotine, les mitraillades, les noyades, le marteau des démolisseurs. — Le Directoire fait expirer le Pape dans les fers, envoie les prêtres mourir à la Guyane, et salarie les rimes infernales de Parny.

Que voyons-nous cependant ? — Le paganisme a disparu avec ses sophistes et ses bourreaux. — Les hérésies se sont toutes successivement endormies dans la poussière avec leurs doctrines d'un jour et les violents édits de leurs fauteurs. — Le rationalisme universitaire s'est évanoui dans le vide de ses pensées et les nuages de sa dialectique. — Le protestantisme se meurt d'impuissance, et voit remonter vers Rome ceux

1 Voyez Châteaubriand, *Génie du Christianisme*, liv. IV, ch. 8.

de ses enfants qui sont assez forts pour lutter contre le torrent du *Naturalisme*, assez délicats pour reculer devant la fange du *Méthodisme*. — Enfin, la philosophie voltairienne n'est plus de mise. Totalement hébétée depuis que les Jacobins l'ont gorgée de sang, elle est rentrée avec eux dans les antres maçonniques. Exhumer des ordures littéraires du dernier siècle quelques sales lambeaux d'irréligion et d'obscénité, rugir dans les journaux de bas étage contre le parti-prêtre, guetter dans la rue l'occasion de briser une croix, de dévaster une église, c'est tout ce qu'elle sait faire.

Le christianisme est là seul debout au milieu des tombeaux de ses ennemis, avec toutes ses doctrines, avec ses annales, son culte, son inébranlable constitution. Il paraît dans les plus hautes chaires de nos capitales, et, déployant hardiment ses livres sacrés sur lesquels l'encre de l'hérésie et de la philosophie a coulé par torrents sans en effacer une syllabe, il dit toujours comme son divin fondateur : *Quel est celui d'entre vous qui me trouvera un défaut* [1] *?* et dans l'immense

1 Quis ex vobis arguet me de peccato? (Joan. VIII, 46.)

et savant auditoire qui s'étouffe à Notre-Dame ou à Saint-Sulpice, pas une âme qui ose relever le gant.

Convenons-en donc, le christianisme est sans erreur; car, s'il en renfermait une, il a trop agacé l'esprit humain pour qu'elle ne fût pas connue; il a trop mal mené les passions pour qu'on la lui pardonnât.

C'est en vain que l'homme et le temps se sont ligués pour le détruire : il n'est donc l'œuvre ni de l'homme ni du temps.

Mais entrons dans quelque détail.



CHAPITRE XXXIV.

Caractère de la vérité.

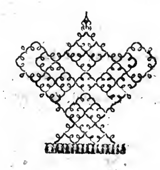
Le propre de la vérité est d'être d'accord avec elle-même et avec tout ce qui est, par la raison bien simple, mais peu comprise, que la vérité *est ce qui est*.

Or, le christianisme possède éminemment ce caractère de vérité. Harmonique en lui-même, il s'harmonie encore avec tout le reste. Rien ne lui est étranger. Il est la vérité centrale autour de laquelle les autres vérités doivent graviter sous peine d'être *fausses*[1]; il est le phénomène uni-

1 L'erreur n'est, ne peut être qu'une vérité déplacée, détachée de son principe, *erratique*.

versel qui seul donne la raison des autres phénomènes.

Montrons d'abord l'harmonie intrinsèque du système chrétien.



CHAPITRE XXXV.

—

Divinité de la Bible, prouvée par son unité.

La Bible, comme chacun sait, est le grand réservoir des doctrines chrétiennes. Les plumes les plus éloquentes, même parmi les incrédules, ont célébré l'empreinte divine qui rayonne dans ce livre prodigieux qui *a conquis le monde en condamnant le monde*[1].

L'un se dit terrassé par la majesté des Écritures, et conclut que l'*inventeur* de l'Evangile *serait plus étonnant que le héros*[2].

1 Laharpe, *Discours sur l'esprit des Livres saints.*

2 J.-J. Rousseau.

L'autre demande d'où vient à la Bible cette inépuisable richesse de lumières et de sentiments, qui fait qu'on ne se lasse jamais de la lire et que le charme va croissant à mesure qu'on la relit, tandis que les plus beaux livres sortis de la main des hommes perdent de leur intérêt à mesure qu'on les approfondit davantage[1].

Celui-ci admire comment les écrivains sacrés se sont dépouillés de toutes les petitesses du *moi*, pour n'être animés que du dessein de glorifier Dieu et d'instruire les hommes ; comment en énonçant des choses si sublimes, si magnifiques sur la Divinité, ils ont fait choix d'expressions si simples, si populaires. « Certainement, ajoute-t-il, si ces docteurs étaient comme les autres, ils s'exprimeraient plus noblement, ayant assez d'esprit pour penser des choses si grandes ; ou ils penseraient bassement, n'ayant pas assez d'esprit pour s'exprimer d'une manière plus élevée[2]. »

1 Bogue, *Essai sur la divine autorité du Nouveau Testament*, ch. II, sect. v.

2 Abbadie, *Traité de la vérité de la Religion chrétienne*, sect. III, ch. II.

Celui-là s'étonne que « dans les mêmes livres où se montrent, sans aucun alliage, les idées les plus pures et les plus hautes de la Divinité,... que dans des livres pleins du plus profond respect pour Dieu, et de la crainte de Dieu la plus religieuse, le Très-Haut paraisse en même temps traiter l'homme comme un ami, entrer avec lui en discussion comme avec un égal, sans que cette espèce de commerce si extraordinaire affaiblisse jamais dans l'homme la vénération et la soumission : c'est ce qui est pour moi, dit-il, une démonstration morale de l'inspiration divine, et ce qui devrait être au moins, pour tout homme de sens et de bonne foi, matière à examen et réflexion [1]. »

Enfin, un autre est justement frappé de l'étonnante différence de style qui règne entre les deux Testaments, et y découvre une harmonie naturellement divine du langage avec les faits [2].

1 Laharpe, *Discours précité.*

2 « Il y a dans les prophètes quelque chose d'ardent, de passionné, et comme un travail du désir pour atteindre un bien qu'ils ne possèdent pas, et auquel toute leur âme aspire :

Mais entre tous les caractères d'une origine surhumaine que nous offre la Bible, je n'en vois pas de plus manifeste que son unité.

La Bible se compose de soixante-douze livres composés par environ quarante auteurs, dont le premier a précédé le dernier d'au moins quinze siècles. Ces écrivains placés à de grandes distances de temps, de lieu, de condition, élevés les uns dans le palais des rois, les autres dans le parvis du temple, d'autres dans la cabane d'un pâtre ou d'un pêcheur, ont embrassé le plus vaste, le plus haut sujet qui puisse s'offrir à la pensée humaine, Dieu, l'homme, l'univers; mais chacun l'a traité

ils l'appellent avec l'accent de l'amour et de l'espérance; ils demandent à l'avenir celui qui doit sauver le monde; ils s'élancent dans les cieux pour le chercher; ils montent jusqu'au sanctuaire où réside le Très-Haut... Dans l'Evangile, c'est le calme de la possession, la paix ravissante qui suit un immense désir satisfait, la tranquille sérénité dn ciel même... Prenez un homme, qui vous voudrez; qu'il raconte cet événement, si longtemps l'objet de tous les vœux, le mystère impénétrable de miséricorde et de justice; son langage pourra être pompeux, touchant, sublime. Voici l'Evangile : En ce temps-là on publia un édit de César-Auguste, etc. (Luc. II, I.) Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, ch. XXXII.

sous un point de vue différent et avec une manière qui lui est propre.

Les uns, s'occupant du passé et du présent, ont consigné dans des histoires générales ou particulières les gestes divins et humains ; les autres, pénétrant dans l'avenir, ont annoncé les desseins futurs de Dieu sur les enfants des hommes, et marqué d'avance les destinées des nations ou des individus. Ceux-ci ont chanté, dans des poésies d'une beauté désespérante[1], les grandeurs de Dieu et les misères de l'homme. Ceux-là ont donné des règles de conduite pour toutes les conditions, tous les âges, toutes les circonstances de la vie. Souvent le même auteur se montre historien, poëte, prophète et moraliste.

Et pourtant dans cette immense collection de faits recueillis par tant de plumes, dans ce monde de pensées et de sentiments sortis d'un si grand

1 Le plus grand littérateur des temps modernes a dit que, *à coup sûr, les vrais poëtes ne disputeront pas à l'Esprit-Saint la palme de l'esprit poétique*, et il l'a assez bien prouvé. (Laharpe, *Discours sur l'esprit des Livres saints*, IIe part.) — Le D. Lowth a démontré la même thèse dans son beau livre *De Sacrâ poesi Hebræorum*.

nombre de têtes, c'est en vain que depuis dix-huit cents ans la critique la plus minutieuse, souvent la plus malveillante, a cherché une seule opposition réelle. Plus d'une fois l'incrédule s'est flatté d'avoir convaincu nos livres saints de contradiction et de mensonge; plus d'une fois le savant et pieux interprète s'est effrayé de certaines antilogies apparentes : mais une étude plus large, plus approfondie du texte sacré est venue détruire le triomphe de l'un, la frayeur de l'autre, et jusqu'ici il n'y a de démontré que l'ignorance des censeurs de la Bible.

Cette parfaite harmonie des hagiographes est un phénomène humainement indéchiffrable. Chercherez-vous, pour l'expliquer, à diminuer le nombre des auteurs sacrés? Direz-vous, avec Voltaire, que les trois quarts au moins de l'Ancien Testament sont l'œuvre d'Esdras et ne remontent pas au-dessus de la captivité de Babylone? — Outre les absurdités que vous aurez à dévorer en contredisant sur un point aussi fondamental la croyance commune des Juifs et des Samaritains[1]; outre la violence manifeste que vous

1 L'antagonisme profond qui a régné de tout temps entre les

ferez aux premières lois de la critique, en attribuant au même auteur un grand nombre de productions si fortement disparates, à qui persuaderez-vous que seul, parmi tous les écrivains connus, Esdras a échappé à l'anathème qui pèse sur toutes les plumes fécondes : *Les bévues sont en proportion du nombre des écrits*[1] ?

Direz-vous qu'il y a eu concert entre ces écrivains, et que les derniers en date ont suivi moutonnièrement les premiers? — Leur nombre, leur distance dans l'échelle du temps et de la société, leur caractère visible d'originalité, la diversité des matières qu'ils traitent, excluent évidemment toute idée de collusion. — Puis, comment

Juifs proprement dits et les tribus qui formèrent, sous Roboam, le royaume de Samarie, prouve évidemment que les cinq livres de Moïse, les seuls que reçoivent les Samaritains, sont antérieurs au schisme des dix tribus, et remontent par conséquent à plus de dix siècles au-dessus de la captivité de Babylone. — On trouve, dans le XIX[e] volume des *Annales des voyages*, une curieuse dissertation de M. Sylvestre de Sacy sur le *pentateuque des Samaritains* et les restes de cette nation singulière. (Voyez *Annales de philosophie chrétienne*, *etc.* t. IV, p. 241.)

1 In multiloquio non deerit peccatum. (Prov. X, 19.)

expliquer dans ces hommes une abnégation assez profonde pour se mettre à la queue les uns des autres? — Comment se seraient-ils assez compris pour ne se heurter en rien, quand parmi les innombrables commentateurs qu'ils ont eus, nous n'en voyons pas deux qui s'accordent de tout point, pas un qui de temps à autre ne se contredise lui-même!

Vous aurez beau vouloir écarter le miracle, en le chassant vous le ramenez. Il n'y a qu'une explication possible: *La Bible est l'œuvre d'un seul et même Esprit, employant successivement quarante secrétaires, et dictant à chacun ce qu'il lui plaît*[1].

1 Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult. (I. Cor. XII, 11.)



CHAPITRE XXXVI.

—

Harmonie divine du système chrétien considéré en lui-même.

Le lecteur attentif aura déjà pu l'observer, tout s'enchaîne naturellement dans ce que nous avons exposé jusqu'ici des doctrines chrétiennes. On ne peut en ôter un seul article sans que les autres branlent.

La Bible nous montre d'abord Dieu tirant l'univers du néant. Pour donner un chef au monde matériel, il crée l'homme *à son image et à sa ressemblance*. Ces expressions et la complaisance avec laquelle il façonne cet ouvrage, nous annoncent la noblesse du cadet de la création et les hautes destinées qui l'attendent.

Il faut que l'homme soit éprouvé pour que Dieu puisse lui dire : *Je reconnais en toi mon fils, viens partager mon trône.* — Le chef de la révolte survenue précédemment parmi les aînés de la famille, se glisse dans l'Eden. La femme séduite entraîne l'homme. Le péché commence son travail d'ignominie et de mort[1]. Dieu survient, et dans les vingt-quatre versets du troisième chapitre de la Genèse se trouve la raison de tous les faits divins et humains qui se succéderont jusqu'au *consummatum est* du Calvaire, et de là encore jusqu'à ces mots qui cloront la série des siècles : *Venez, les bénits de mon Père, etc.; Allez, maudits, au feu éternel, etc.*

On y voit, en effet, la profonde perversité de Satan, et la fatale, quoique divinement restreinte, influence qu'il s'est acquise sur les habitants de la terre[2]. On y voit l'incroyable faiblesse de l'homme et l'action délétère du péché. On y voit briller le glaive flamboyant de la justice de

1 Et aperti sunt oculi amborum, etc. (Gen. III, 7.)

2 Et tu insidiaberis calcaneo ejus. (Gen. III, 15.

Dieu[1], et poindre l'aurore de son infinie miséricorde[2].

L'homme s'étant éloigné de Dieu, et Dieu s'étant engagé à le ramener à lui, tout dès lors, dans la marche humanitaire et dans le gouvernement divin, se coordonne à ces deux principes de dégradation et de restauration. D'un côté, progression d'erreurs et de crimes; de l'autre, manifestation toujours croissante de lumière et de sainteté, jusqu'à ce que la lumière incréée et le Saint des Saints, venant revêtir l'humanité, amène le grand jour.

Alors Dieu est mieux connu; d'abord, dans son être. — Les personnalités divines, qui se laissent à peine entrevoir dans l'acte de la création commun à toutes trois[3], se révèlent clairement dans l'œuvre de la rédemption par un rôle distinct. — Dieu est mieux connu dans ses œuvres et ses desseins sur les enfants des hommes. — Sa par-

1 Flammeum gladium. (Gen. III, 24.)

2 Inimicitias ponam, etc. (Gen. III, 15.)

3 Faciamus hominem, etc. (Gen. I, 26.)

tialité envers les Juifs dans le gouvernement du monde, la singularité des lois et des destinées de ce peuple, est expliquée. — L'implacable animosité de Dieu contre le péché, son ineffable miséricorde envers le pécheur, déjà manifestes par tant de châtiments et par tant de bienfaits, se développent avec un prodigieux éclat sur le Calvaire.

L'homme aussi doit se connaître. — Souvent il s'est posé cette question sans pouvoir la résoudre : *Que suis-je?* — Pilate, en lui présentant Jésus au dernier degré d'abaissement et près de subir la mort la plus cruelle, lui répond : *Voilà ce que tu es et ce que tu mérites.* — Le Crucifié, sorti du tombeau et s'asseyant à la droite du Père au sein de la gloire, lui dit aussi : *Voilà ce que tu peux devenir, si tu consens à me suivre.* — Dira-t-il encore qu'il n'a vu ni le ciel qu'on lui promet, ni l'enfer dont on le menace? — La croix est là pour l'aider à mesurer avec une parfaite justesse et la hauteur infinie du trône promis à son obéissance, et la profondeur non moins grande des cachots destinés à punir ses révoltes.

L'admirable harmonie qui règne entre les

dogmes et les faits (car le christianisme est tout historique) règne aussi entre le dogme et la morale, et ramène toutes les parties de celle-ci à l'unité. Les préceptes moraux sortent de la doctrine comme les branches sortent du tronc, et entre tant de rameaux vous n'en trouverez pas un qui soit parasite.

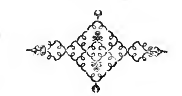
Puisque l'union avec Dieu est notre fin dernière, il est naturel que notre esprit s'unisse aux pensées de l'intelligence divine par la foi, que notre cœur gravite vers le bien suprême par l'espérance et l'amour. La charité, qui seul survivra à ses deux aînées quand la vue claire et la possession de Dieu auront fait disparaître la foi et l'espérance, devait être le fondement du Décalogue chrétien : aussi toutes les prescriptions de celui-ci pivotent-elles sur l'amour de Dieu et du prochain, et dans cette infinité de sentences morales que renferme la Bible, il n'en est pas une seule qui ne tende à détacher les hommes de la terre pour les faire cheminer en paix vers Dieu[1].

La morale, dans la nouvelle loi, suit dans une

1 Plenitudo ergo legis est dilectio. (Rom. XIII, 10.)

exacte proportion les développements du dogme. Les conseils évangéliques eux-mêmes ne sont point une innovation, mais bien la perfection des préceptes anciens : *Ne croyez pas*, dit Jésus-Christ, *que je sois venu abolir la loi ou les prophètes : loin de là, je viens les accomplir* [1].

1 Matth. V, 17.



CHAPITRE XXXVII.

Continuation. — Autres preuves intrinsèques de l'origine divine du système chrétien.

Je le demande de nouveau à tout homme de sens, un tel accord dans la combinaison du plus vaste, du plus profond système, entre des écrivains travaillant à une grande distance les uns des autres, n'est-il pas le plus grand prodige de l'ordre moral?

Quoi! le monde n'a point encore vu deux philosophes sortis de la même école, travaillant côte à côte sur le même sujet, écrire deux pages qui ne jurent pas ensemble. Que dis-je? dans le nom-

bre des grands écrivains, il en est bien peu qui soient constamment fidèles à leurs principes, et le plus logique est toujours celui qui renferme le moins de contradictions. Et en voilà quarante, qui, sans que Dieu s'en mêle, s'entendront à merveille pour composer un immense recueil d'histoires, de poésies et de philosophie dogmatique et morale, dans lequel l'esprit humain cherche vainement une erreur depuis près de deux mille ans! Encore une fois, c'est la basilique du Vatican, c'est Rome avec tous ses chefs-d'œuvre, bâtie par quelques Hurons armés de leurs haches de bois, de leurs couteaux de pierre, et agissant tous séparément.

Entre mille preuves de la divine assistance, voyez avec quel bonheur les Hagiographes ont constamment évité les nombreux écueils où toutes les logiques purement humaines sont venues se briser. Partout ils nous montrent Dieu comme l'Etre universel, celui qui seul est, sans jamais glisser dans le panthéisme. C'est Dieu qui opère tout en nous, qui donne la vie, le mouvement, et à nos organes et à nos facultés supérieures: point de bonne pensée, point de volonté droite

qui ne vienne de lui[1]; et cependant la liberté humaine est pleinement sauve.

La philosophie n'a jamais su tenir à l'homme le langage qui lui convient. Tantôt elle enfle son orgueil et le jette dans la présomption par des éloges exagérés et la trop bonne opinion qu'elle lui donne de lui-même, tantôt elle l'avilit et le rebute par la hauteur et l'amertume de ses censures. La Bible, au contraire, fait sentir à l'homme son excessive faiblesse, son extrême corruption, mais toujours sans le mépriser, sans le dégrader, sans l'abattre. Si elle veut qu'il s'humilie jusqu'à reconnaître que de lui-même il n'est rien, c'est pour le relever jusqu'à Dieu. En un mot, elle nous peint tels que nous sommes, transfuges du néant destinés à trôner dans le ciel.

En morale, nulle exagération. Si par-ci par-là les conseils semblent se confondre avec les préceptes, ailleurs ils sont soigneusement distingués.

1 In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. (Act. XVII, 28.) — Non quòd sufficientes simus cogitare aliquid à nobis, etc. (II. Cor. III, 5.) — Deus est enim, qui operatur in vobis et velle, et perficere, pro bonâ voluntate. (Philip. II, 13.)

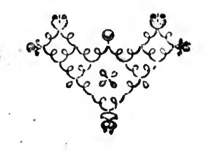
Dans la guerre à mort que l'Evangile fait à l'orgueil, qu'il était naturel de chercher à briser le moi humain, comme ont fait les théosophes de l'Inde et les quiétistes chrétiens! — *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit*[1]: ce premier précepte laissait-il quelque place à l'amour de nous-mêmes? ne semblait-il pas anéantir toute recherche d'intérêt propre? D'ailleurs, le dogme était là pour dire que l'homme, ayant tout reçu de Dieu, et ne possédant en propre que le néant, devait totalement s'oublier lui-même pour n'aimer que Dieu. — Cependant ce sophisme logiquement inévitable, les évangélistes l'évitent, et ils sanctifient, en le subordonnant à l'amour divin, ce fonds légitime d'amour-propre que le Créateur a placé en nous. Tout en nous exhortant à aimer Dieu par le motif de ses ineffables amabilités, ils nous

1 Ce précepte, qui renferme toute la morale chrétienne, est lui-même un vrai miracle. Il commande, à la vérité, le plus juste, le plus légitime des sentiments (quoi de plus aimable que Dieu!); mais ce sentiment est aussi le plus extraordinaire, le plus étranger au cœur de l'homme (quoi de moins aimé que Dieu!) — Ce n'est pas un homme qui a prescrit cela.

y invitent plus fréquemment encore par l'appât des célestes récompenses.

Dites-moi, qui a empêché les bateliers de Nazareth de vaciller sur cette lame de rasoir où nous avons vu trébucher le cygne de Cambrai et tâtonner l'aigle de Meaux ! — Si Dieu n'est pas là, où est-il donc ?

Passons aux harmonies extérieures du christianisme.



CHAPITRE XXXVIII.

—

Harmonie profonde du christianisme avec l'homme.

Source unique de l'incrédulité.

Nous avons déjà pu voir que le christianisme s'harmonie merveilleusement avec l'homme. Ce que nous avons exposé de sa doctrine sur l'origine et la destinée humaine, c'est moins de la Bible que du fond même de notre nature que nous l'avons tiré.

Il n'y a pas un principe dans notre raison, qui ne se lie à une vérité religieuse ; il n'y a pas une fibre dans notre cœur, qui, si elle est touchée par un doigt habile, ne rende un son chrétien.

Les plus hauts mystères de la religion trouvent en nous leur empreinte. Nous ne pouvons les rejeter sans nous renier nous-mêmes.

Le péché d'Adam vit encore dans notre cœur, et y fomente incessamment la *conjuration de la chair contre l'esprit*[1].

La Trinité divine est fidèlement reproduite dans les trois facultés, réellement distinctes entre elles, qui composent l'indivisible unité de notre âme[2].

L'existence de l'Homme-Dieu, c'est-à-dire, l'union d'une personne divine avec notre nature, trouve son analogue dans l'union non moins mystérieuse de notre âme avec le corps, laquelle produit aussi l'*animal-intelligent*.

1 I. Petr. II, 11.

2 A la trinité psychologico-humaine, composée jusqu'ici de la *pensée* ou de l'*être*, de la *connaissance* et de l'*amour*, un penseur contemporain juge à propos de substituer le *sentiment*, l'*imagination* et la *raison*. (*La Théorie de l'âme, etc.*, par J. C. Docteur, publiée d'abord à Nancy et réimprimée à Moutiers, 1841.) On peut s'offenser du ton rogue de l'auteur et de certaines assertions peu mesurées ; mais on ne saurait nier que son *sentiment* n'offre, avec tous les trésors d'une *imagination* brillante, un grand fonds de *raison*.

On peut bien dire aux incrédules, avec un prophète : « Insensés, qui ne pouvez croire, rentrez donc en vous-mêmes[1]. »

Oui, l'homme est naturellement chrétien. Aussi, chose bien remarquable et constatée par une foule d'expériences, l'infidèle à qui l'on propose pour la première fois le symbole chrétien, l'admet-il avec une extrême facilité. Ces mystères, que nos farfadets jugent si révoltants pour leur raison, il n'en demande pas même la preuve, tant ils lui paraissent naturels. — Ce n'est que lorsqu'on lui développe la théorie si amère, si astringente des devoirs, qu'on le voit regimber, et encore alors rendra-t-il hommage à la doctrine évangélique. — Votre religion est belle, bonne et vaut mieux que la nôtre ; mais *il faut remplir son ventre*, répond au missionnaire le brahme glouton[2] ; mais comment voulez-vous que je m'en

1 Redite, prævaricatores, ad cor. (Is. XLVI, 8.)

2 C'est l'expression favorite des Brahmes, caste dont la voracité égale la fourberie. (Voyez *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, par M. Dubois, t. Ier, p. 384.)

tienne à une seule femme, répond le voluptueux Asiatique? mais comment voulez-vous que je pardonne à mes ennemis et à ceux de ma tribu, dit le farouche sauvage?

Les grands, les seuls ennemis du christianisme, ce sont les mauvaises passions. — «Quittez vos passions, et vous croirez, » a dit Pascal.

En doutez-vous? Voyez donc : Quand la foi s'en va-t-elle du cœur? — quand les passions y commencent le tapage. — Quand y revient-elle? — lorsque la vieillesse ou la présence de la mort y ramène le calme. — On n'attaque jamais le symbole avant d'avoir fait brèche au décalogue.

Enfin, et ceci est décisif, je vous montrerai des milliers d'incrédules, très-sains d'esprit, se faire chrétiens aux approches de la mort, et tous les autres plus obstinés hésiter au moins. Montrez-moi un chrétien devenu incrédule à ce moment formidable, ou qui ait songé à se poser cette question : *Ai-je bien fait de croire?*

CHAPITRE XXXIX.

—

Réalité historique du christianisme — Exégètes allemands. — Naturalistes. — Mythologues. — Strauss.

Mais le christianisme ne serait-il point une utopie savante, un roman assez bien imaginé pour charmer l'esprit et le cœur, et auquel il ne manque pour être vrai que de n'être pas faux? — Les faits merveilleux sur lesquels il se fonde, sont-ils des rêves ingénieux, des transformations hardies de faits naturels dues à une enthousiaste crédulité et à la chaleur des cervelles orientales, ou sont-ils des réalités historiques? En somme, le christianisme est-il un conte arabe, un mythe, ou une histoire?

Question insensée ! Vous qui la posez, essayez donc d'ébranler ce colosse historique qui commence par ces mots : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*, et finit avec les *Actes des Apôtres*, colosse dont la base se rencontre partout à diverses profondeurs sous les constructions historico-fabuleuses de l'antiquité, et autour duquel gravite toute l'histoire moderne !

Il s'est néanmoins rencontré des hommes, des êtres du moins se disant tels, qui n'ont pas reculé devant cette entreprise plus que titanique. — Je ne dirai rien de feu M. Dupuis et de ses très-défuntes extravagances. Paix aux folies enterrées tant que nous en aurons de vivantes !

Je veux parler des exégètes allemands, les uns naturalistes, les autres mythologues, qui ne veulent voir dans la Bible que des faits naturels habillés à l'orientale, ou des mythes savants.

Selon les premiers, rien de plus simple que le récit des auteurs sacrés, même dans les particularités les plus extraordinaires, quand on le réduit à sa juste valeur. Exemples. — L'arbre du bien et du mal, dont on a fait tant de bruit, n'était qu'une plante vénéneuse, un arbre à fruits

malfaisants, probablement un mancenillier, à l'ombre duquel les premiers hommes eurent le malheur de s'endormir. — La voix qui retentissait sur le Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs, et terrifiait le peuple hébreu, c'était la voix de Moïse, s'aidant d'un instrument et profitant d'un gros orage pour haranguer son monde. — Le feu qui environnait la cime de la montagne durant quarante jours, c'était ou une éruption volcanique, ou le brasier auquel l'habile législateur ranimait ses doigts engourdis en écrivant son code. — Si sa figure parut rayonnante au peuple, c'est qu'il sortait d'un nuage chargé d'électricité.

Passons au Nouveau Testament. — Les rois Mages avec leurs offrandes étaient tout bonnement des marchands forains qui apportaient quelque quincaillerie à l'enfant de Bethléem. — L'étoile, c'était la lanterne du domestique qui les conduisait. — Les anges qui servirent à manger à Jésus après la tentation dans le désert, c'étaient des Arabes qui passaient par là munis de vivres. — Quand il est dit que Jésus marchait sur les flots, conjurait la tempête, entendez que Jésus nageait, qu'il maniait habilement le gouvernail. — Quand il nourrissait cinq mille personnes dans le désert,

croyez qu'il avait préparé là des magasins de vivres, ou qu'il invitait poliment ses auditeurs à manger le pain que chacun avait dans sa poche. — Voulez-vous savoir comment il persuada à ses disciples qu'il était monté au ciel ? il les mena sur une montagne couverte d'un épais brouillard, où, après quelques paroles d'adieu, il planta là ces bonnes gens, et se sauva par un autre chemin. — Comment ceux-ci s'imaginèrent-ils qu'ils avaient reçu l'Esprit-Saint ? un grand coup de vent ayant fait craquer la maison où ils étaient réunis, la peur leur fit voir les étoiles et dérangea tant soit peu leur cervelle.

Voilà bien un échantillon des tours de force par lesquels les théologiens naturalistes de l'Allemagne ont réussi à nous donner une histoire sacrée, une Bible, moins Dieu, moins les anges, moins les démons, moins les miracles[1].

1 Celui qui voudrait prendre une idée des principes de l'Exégèse naturaliste, sans se condamner à lire les longues et fastidieuses productions des Gabler, Baver, Daub, Semler, Griesbach, Wegscheider, etc., pourrait se contenter de lire la *Préface* et les *Observations* dont Christophe Frédéric Ammon a *enrichi* la cinquième édition du livre déjà très-naturaliste du célèbre Ernesti : *Institutio interpretis Novi Testamenti*, Leipsick, 1809.

Leurs confrères, les mythologues, se moquent de cette manière de disséquer la Bible, et trouvent plus expédient de ne voir dans les deux Testaments qu'un recueil indigeste de rapsodies allégoriques, cousues successivement ensemble, et dans lesquelles la réalité historique est aussi introuvable que dans l'Iliade, l'Odyssée d'Homère, et les Métamorphoses d'Ovide.

Le docteur David-Fréderic Strauss, qui avait vu tous les personnages historiques de l'Ancien Testament, depuis Jehovah jusqu'au dernier de ses Prophètes, tomber successivement sous les coups de ses devanciers dans la mythologie biblique, a voulu clore une si belle entreprise en nous donnant la mythologie complète de l'Evangile dans sa *Vie de Jésus*[1]. L'histoire évangélique, selon lui, n'aurait effectivement de réel que certaines particularités de la vie et de la doctrine d'un prétendant au titre de Messie, particularités

1 Imprimée d'abord en 1835, et réimprimée pour la troisième fois en 1838. On peut voir, sur cette infâme production et sur les causes qui ont préparé son avénement sur le théâtre de la théologie allemande, un article très-remarquable de M. Edgard Quinet. (*Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1838.)

que les disciples de cet imposteur auraient grossies de tout ce que les écritures et les traditions juives leur offraient de relatif au personnage qu'il avait voulu jouer.

En un mot, les exégètes naturalistes font des premiers croyants de Moïse et de Jésus, des imbéciles descendus au dernier degré d'idiotisme; les mythologues en font et des benêts et des fourbes.

Ces deux systèmes, comme on voit, ont cela de commode, qu'ils coulent bas d'un seul coup la morale peu plaisante de l'Evangile. — Reste maintenant à expliquer comment les benêts et les fourbes ont été assez fous pour se faire lapider, écorcher, crucifier, décapiter; — comment ils ont été assez habiles pour piper la partie la plus raisonneuse, la plus éclairée du monde, et même tout le monde; comment ils ont pu si bien endoctriner leurs premiers disciples, que Ignace soupirait après les lions, Polycarpe allait gaiement au bûcher, Justin, Irénée et Cyprien scellaient de leur sang leurs savantes pages, Tertullien écrivait tranquillement sous la hache des bourreaux son immortelle Apologétique; comment parmi les innombrables chrétiens qui, dès le se-

cond siècle, remplissaient tout dans l'empire, hors les temples des faux dieux[1], il s'en est trouvé plusieurs millions qui se sont fait égorger pour soutenir l'œuvre des benêts et des menteurs; comment enfin cette lourde imposture a rencontré tant de sublimes défenseurs, depuis le premier en date des saints Pères jusqu'à nous.

Comment! vous voilà bien embarrassé, répond Strauss; ne savez-vous pas que la véritable exégèse ne remonte qu'à Gabler, en 1792[2], et que, sans les travaux (incomplets néanmoins avant moi) des Eichorn, des Baver, des Daub, Herder, Néander, Hégel, Schleiermacher, de Wette, Vatke, Bohlen, Lengerke, etc., la raison et le bon sens n'auraient jamais pénétré dans les croyances chrétiennes! — Très-bien! mais quiconque tient à honneur sa qualité d'être raisonnable, répondra: Strauss abuse évidemment de la permission de délirer que s'arrogent les écoles

1 Tertullien, Apologet.

2 C'est à Gabler, en effet, que Strauss fait remonter l'origine de l'interprétation mythique. (Voyez *Introduction*, p. 59.)

d'outre-Rhin sorties de la *raison pure* de Kant; c'est vraiment l'orgueil monté au point transcendental de la folie. — Chez tout peuple non animalisé, l'auteur d'un si violent outrage aux deux cent soixante millions de chrétiens que porte le globe, et aux neuf milliards au moins qui nous ont précédés, au lieu de trouver une chaire de théologie[1], eût été attaché par la main du bourreau à la mangeoire du premier haras, avec les feuilles de son livre pour litière, ou revêtu de la camisole de fer dans une prison de fous.

1 Zurich avait d'abord nommé *à la majorité* Strauss professeur de théologie dogmatique. Sur les réclamations énergiques du canton, l'élection a, dit-on, été annulée. Honneur aux réclamants! Honte éternelle aux électeurs!



CHAPITRE XL.

Un mot sur l'authenticité et la véracité des livres mosaïques.

Le plan d'un ouvrage tel que celui-ci ne me permet pas de développer, ni même d'indiquer les preuves sans nombre qui portent l'authenticité et la véracité de l'histoire biblique au plus haut degré imaginable de certitude, preuves consignées dans des ouvrages traduits dans toutes les langues, et qui attendent toujours une réfutation. Ceux qui n'ont pas lu les chefs-d'œuvre de critique et de raisonnement des Huet, des Leland, des Abbadie, des Sherlok, des Statler, des Hooke, des Jenyns, des Lyttleton, des Erskine, des West, des Bogue, des Houtteville, des Bergier, des

Valsecchi, des Duvoisin, des Frayssinous, des Lamennais et d'une infinité d'autres, me liraient-ils mieux? et ceux qui les ont lus, quel cas feraient-ils de mes redites? — Je me bornerai à quelques réflexions.

Un mot d'abord de l'histoire juive, mère de l'histoire évangélique.

Avant de songer à répandre des doutes sur l'existence du plus grand personnage de cette histoire (Moïse), et sur l'authenticité et la véracité des cinq premiers livres de la Bible, le gros bon sens dit qu'il y a deux choses à faire : 1° brûler jusqu'au dernier exemplaire tous les auteurs de l'antiquité profane qui ont parlé de Moïse comme du législateur et du premier historien des Juifs[1] ; 2° assommer tous les Juifs.

En effet, tant que nous aurons quelques familles de cette nation pour prouver que les Juifs

1 L'historien Josèphe, dans ses livres contre Appion, et les premiers apologistes chrétiens, Justin, Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe, en citent un très-grand nombre. Nous avons encore dans nos bibliothèques Strabon, Diodore de Sicile, Longin, Justin, Juvénal, Tacite, Pline, etc.

sont des hommes faits comme les autres, qu'ils ont des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un esprit pour juger, un cœur pour sentir; qu'ils ont comme nous un amour-propre qui s'accommode peu des humiliations et des injustes préférences ; qu'ils ont des passions ennemies de la contrainte, etc., il sera impossible de croire qu'un imposteur ait pu les attacher aussi étroitement à une loi de tout temps insupportable [1], et qui depuis dix-huit siècles les couvre d'ignominie.

Quoi donc ! cet imposteur à qui on ne peut contester des talents supérieurs quand on lit ses ouvrages, aurait été assez gauche pour froisser l'amour-propre de ceux qu'il voulait tromper, par une foule de récits flétrissants pour la nation en général et les familles en particulier, et il aurait appuyé sur ces récits le partage des fonctions et des terres dans sa république ! Il aurait été assez fou pour fonder la suprême puissance qu'il s'arrogeait sur des miracles de premier ordre, miracles qu'il prétend avoir opérés sous les yeux de tout son peuple!

1 Jugum, ... neque patres nostri, neque nos portare potuimus. (Act. XV, 10.)

Cet imposteur aurait osé dire aux Juifs que, avec sa baguette, il avait frappé l'Egypte de dix fléaux inouïs ; qu'il leur avait fait traverser la mer Rouge à pied sec ; qu'il les avait abreuvés avec de l'eau sortie miraculeusement d'un rocher ; qu'il les avait nourris quarante ans avec la manne tombée du ciel ; qu'ils avaient vu le Sinaï s'ébranler et s'enflammer sous les pas du Seigneur, et qu'ils n'avaient pu supporter l'éclat de la voix qui en descendait ; qu'au pied de cette même montagne ils avaient eu la folie de se prosterner devant un veau d'or ; qu'ils avaient vu les envieux rivaux de son frère, Coré, Dathan et Abiron, engloutis vivants dans la terre et leurs complices dévorés par le feu du ciel ; que Dieu les avait punis de leurs fréquentes révoltes, tantôt par une mortalité subite, tantôt par la morsure de serpents de feu, tantôt par l'épée de leurs ennemis, etc.

Ce n'est pas tout : il aurait donné ces événements pour base à ses institutions religieuses, et la plupart des fêtes et cérémonies auxquelles il astreint ses sujets, auraient été une solennelle commémoration de ces énormes impostures. Enfin, il aurait conclu cette œuvre de la plus impudente

folie par ces mots : *Vos yeux ont vu toutes ces grandes œuvres que le Seigneur a faites*[1].

Voilà une partie de ce que Moïse, ou tout autre jongleur, aurait osé dire, écrire et faire en présence de deux millions d'hommes[2]; et cependant, parmi tant de familles lésées dans leurs prétentions et leur orgueil, parmi tant d'hommes au bon sens desquels on insulte avec tant de violence, personne qui élève la voix, personne qui fasse entendre ce cri alors si légitime, depuis si coupable : *Nous ne voulons point d'un tel roi*[3]. — Tous se soumettent avec une docilité d'enfants, bénissent le nom de l'imposteur, et conservent avec une indicible vénération son ouvrage. Chaque année, durant quinze siècles, nous les voyons

1 Oculi vestri viderunt omnia opera Domini magna quæ fecit. (Deut. XI, 7.)

2 Les six cent mille combattants dont il est parlé dans le Pentateuque, exigent au moins ce chiffre de la population générale. Au reste, à quelque époque que l'on veuille rapporter l'introduction de la loi chez les Juifs, on sera forcé de convenir que cette loi suppose un peuple nombreux.

3 Luc. XIX, 14.

tous, hommes, femmes et enfants, accourir des divers points de la Palestine et même des régions les plus éloignées, pour célébrer les fêtes de la Pâque, des Tabernacles et des Trompettes, qui ne leur rappelaient que des jongleries. — Enfin, depuis dix-huit cents ans, ce peuple qui a vu passer tous les peuples et qui ne passe pas, fait à sa religion le sacrifice de tout ce que nous avons de plus cher, l'honneur et l'intérêt.

Je le demande à tout homme capable de réflexion, tant d'effronterie d'un côté, tant de stupidité de l'autre, ne serait-ce pas un prodige mille fois plus incroyable que tous les prodiges de l'Ancien et du Nouveau Testament! — Incrédules, qui êtes forcés d'admettre le premier, avouez du moins que si vous ne croyez pas les autres, ce n'est pas faute de crédulité.



CHAPITRE XLI.

Livres prophétiques. — Leur authenticité. — Réponse à une objection.

L'histoire évangélique, entre autres singularités, a cela d'étonnant, qu'elle se trouvait faite plusieurs siècles avant la naissance de son héros.

La figure et le rôle du Messie, encore si vagues dans les révélations faites aux patriarches, se dessinent et se développent avec une précision toujours croissante sous la plume de David et des seize prophètes, dont le dernier (Malachie) écrivait plus de trois cents ans avant l'ère chrétienne.

Ce *fils de la femme* promis à Adam[1], c'est le

1 Gen. III, 15,

Fils de Dieu lui-même, associant les grandeurs de Jéhovah avec les faiblesses de l'humanité[1], assis à la droite du Père au plus haut des cieux, foulé aux pieds par la populace de Jérusalem comme un ver de terre[2]. Non-seulement on y voit les principales circonstances de sa vie, de sa mort, et l'immense révolution qui en sera la conséquence, mais encore les moindres particularités qui s'y rattachent, comme l'année, le lieu de sa naissance, son entrée à Jérusalem sur une ânesse, la trahison de son disciple, le prix que celui-ci en retirera, l'emploi de cet argent, le fiel et le vinaigre dont on l'abreuvera, le percement de ses pieds et de ses mains, le partage de ses habits, le sort jeté sur sa tunique, etc.

Ce qu'il y a de vraiment fâcheux pour les théologiens naturalistes et ennemis de l'intervention divine, c'est que cette partie toute miraculeuse de l'histoire évangelique est absolument inattaquable. Impossible de dire qu'elle a été fabriquée après coup, tant que les Juifs seront là avec le livre des prophètes.

1 Jer. XXIII, 5, 6. — XXXIII, 15, 16.

2 Ps. XXI, — CIX.

Supposer que les premiers disciples de Jésus, après avoir inventé les prophéties, ont payé quelque rabbin pour les traduire en hébreu, que, parcourant ensuite toutes les régions du globe où un grand nombre de juifs se trouvaient déjà disséminés dès avant la ruine de Jérusalem, ils ont engagé les irréconciliables ennemis du nom chrétien à insérer dans leurs livres sacrés ces rêves qui devaient les couvrir d'une éternelle ignominie, ce serait puis trop fort, même pour les exégètes allemands[1]. — Encore un coup, pas de milieu, assommer les Juifs, ou reconnaître l'authenticité des livres prophétiques.

Reste l'objection déjà mille fois pulvérisée, que les prophéties sont pleines d'obscurité, que le tableau qu'en font les apologistes chrétiens ne se compose que de traits quêtés par-ci par-là et violemment détachés du contexte; que, si les prophéties étaient si claires, les Juifs auraient cédé à leur évidence; enfin, que la coïncidence d'ailleurs

1 « Ce livre (des prophéties) qui déshonore les Juifs en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie; c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature. » (Pascal, *Pensées*, ch. VIII.)

assez remarquable de plusieurs passages des prophètes avec la vie de Jésus-Christ n'a rien qui sorte des chances du hasard.

Le reproche d'obscurité dans les prophéties et d'infidélité dans la compilation qu'en ont faite les défenseurs du christianisme, tombe de lui-même devant la lecture des prophètes et des apologistes, surtout du savant évêque d'Avranches, dont la *Démonstration évangélique* enthousiasma Leibnitz et l'Europe savante[1]. Il tombe encore devant le fait de la croyance universellement répandue et chez les Juifs et chez les gentils au moment où Jésus-Christ vint au monde, que la Judée allait donner à l'univers un maître qui ramènerait l'âge d'or, croyance célébrée par Virgile dans son *Pollion*, et par Tacite dans ses *Histoires*[2].

Si la majorité des Juifs a fermé et ferme encore les yeux aux divines clartés du flambeau qu'ils

1 Voyez dans les *OEuvres de Leibnitz*, ses lettres à Huet, surtout les IIIe, IVe et Ve.

2 Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur. (Histor. V, cap. 13.)



tiennent dans leurs mains, cet aveuglement avait été prédit et devait être, dans le plan divin, une invincible démonstration de la vérité chrétienne.

« Les Juifs, dit Pascal, en tuant Jésus-Christ pour ne pas le recevoir pour Messie, lui ont donné la dernière marque de Messie. En continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables; et en le tuant et continuant à le renier, ils ont accompli les prophéties [1]. »

Qui ne voit que ce peuple indestructible, dont l'existence est un miracle visible à tous les yeux, est divinement condamné à expier le plus grand des forfaits, et à rendre à une religion qu'il abhorre le plus irréfragable témoignage! C'est lorsque la cause chrétienne, à la veille d'être jugée en dernier ressort, n'aura plus besoin de témoins, que *les restes de Jacob ouvriront les yeux à la lumière*, et *verseront des larmes* de repentir et d'amour *aux pieds de celui qu'ils ont percé*[2].

Quant à ce hasard sur lequel les incrédules rejettent si facilement tout ce qui ne leur plaît pas,

1 *Pensées*, ch. VIII.

2 Is. X, 21; XI, 11. — Zach. XII, 10.

je désire une fois pour toutes qu'on me permette une observation.

Jusqu'ici les hommes judicieux n'ont vu dans le hasard qu'un non-sens, le dieu-machine des benêts ; mais à force de lui rapporter ce qu'il y a de plus grand, de plus extraordinaire dans le gouvernement du monde, on en fera un être infiniment sage, infiniment puissant, qui ne différera de Jéhovah que par le nom. — Alors, messieurs les incrédules, qu'aurez-vous gagné? Que l'Etre souverain qui vous demandera compte un jour de cette raison que vous en avez reçue, s'appelle Jéhovah ou hasard, peu importe.



CHAPITRE XLII.

Réalité des faits évangéliques.
Caractère et nombre des témoins.

S'il faut, sous peine de déraison, admettre l'authenticité des livres prophétiques sur le témoignage irrécusable des Juifs, comment pourrions-nous douter de l'authenticité et de la véracité des livres évangéliques, puisqu'elles nous sont attestées par des témoins tout aussi désintéressés, tout aussi incorruptibles et encore plus nombreux ! — Quels témoins ? — Je ne citerai ni les Juifs ni les païens ; qui, dans les monuments qui nous restent de leur polémique acharnée contre les disciples du Christ, n'ont jamais élevé le moindre

doute sur l'authenticité des livres évangéliques[1]. Je veux parler des chrétiens. — Quoi! des chrétiens! — oui, des chrétiens.

Il faut être aveugle pour ne pas voir que parmi les habitants de la terre les premiers chrétiens étaient de tous les plus intéressés à confondre l'imposteur qui leur eût présenté une fausse histoire de Jésus-Christ.

En effet, l'immense majorité des chrétiens du premier siècle et le très-grand nombre de ceux des siècles suivants avaient été d'abord juifs ou païens, et avaient eu conséquemment à vaincre

1 Qu'on lise ce qui nous reste des livres de Celse, de Porphyre et de Julien l'Apostat : on verra que les deux premiers supposent constamment l'authenticité des Evangiles, et que le troisième, parfaitement instruit du christianisme, puisqu'il avait rempli les fonctions de lecteur dans les rangs du clergé, reconnaît formellement que ces livres sont l'œuvre de Matthieu, Marc, Luc, et Jean. On y verra encore, aussi bien que dans les livres thalmudiques des Juifs, que ces forcenés ennemis du christianisme cherchaient à expliquer les miracles de Jésus-Christ par la puissance de la magie, tant ils jugeaient impossible d'en nier l'existence. — Ce seul fait devrait fermer la bouche à nos exégètes, si les faits pouvaient quelque chose contre l'ignorance et la mauvaise foi.

de grandes et bien légitimes préventions contre une religion nouvelle qui accusait les premiers de déicide, les autres d'ignorance et de folie.

Tous, même ceux qui naquirent de parents déjà chrétiens, étaient hommes, et par là même cordialement ennemis des terribles entraves que l'Evangile met aux passions. Tous tenaient puissamment à l'honneur, à l'estime de leurs semblables, à leur liberté, à leur vie, à leurs biens, à leur parenté, comme font généralement tous les hommes, et devaient donc naturellement abhorrer une religion qui, selon Tertullien, *mettait le déshonneur à la tête de ses enseignements;* une religion *chargée de la haine et du mépris du genre humain,* selon Tacite[1]; une religion que ses apôtres regardaient comme un *scandale pour les Juifs* et *une folie pour les gentils*[2]*;* une religion, enfin, qu'on ne pouvait professer sans courir chaque jour le risque de se voir dépouillé de ses biens, traîné en prison, couché sur des grils ardents,

1 Odio humani generis convicti sunt. (Annal. XV, ch. 44.)

2 Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam. (I. Cor. I, 23.)

étendu sur des chevalets pour y être écorché, éventré, attaché à des croix et enduit de résine pour éclairer durant la nuit les jardins de Néron, ou jeté aux ours et aux lions de l'amphithéâtre[1].

Supposer que ces hommes, de quelque classe qu'on les fasse sortir de la société[2], aient surmonté des obstacles aussi naturellement insurmontables pour se faire chrétiens, sans être terrassés par l'évidence de la divinité du christianisme, c'est une énorme insulte au sens commun.

On a vu par-ci par-là des fanatiques assez engoués de leurs rêveries religieuses pour les soutenir jusque sur l'échafaud; encore ces exemples sont-ils infiniment rares et n'ont-ils jamais été contagieux; mais qu'un très-grand nombre d'hommes aient bravé la haine et le mépris public,

1 Et pereuntibus addita ludibria, ut ferarum tergis contecti laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, aut flammandi, atque ubi defecisset dies, in usum nocturni luminis urerentur. (Tacit. loco cit.)

2 Et il y en avait dans toutes les classes, même dans la cour de Néron. — *Maximè autem qui de Cæsaris domo sunt.* (Philipp. IV, 22.)



qu'ils aient expiré dans d'horribles tortures pour attester des faits sensibles, palpables, dans lesquels la vérité est si facile à démêler, et dont la fausseté néanmoins leur eût été manifeste, c'est ce qu'on n'a jamais vu, c'est ce qu'on ne verra jamais tant que les lois du monde moral subsisteront.

Voilà pourtant l'étrange, le monstrueux phénomène que l'incrédule est forcé d'admettre. En effet, quelle raison les Apôtres et leurs premiers disciples donnaient-ils de leur foi en Jésus? les miracles sans nombre qu'ils lui avaient vu opérer, miracles d'une telle publicité qu'ils ne craignaient pas d'en appeler au témoignage des Juifs eux-mêmes, le miracle surtout de sa résurrection, dont ils ne pouvaient douter, disaient-ils, puisqu'ils avaient conversé, bu et mangé avec lui durant plus de quarante jours après sa sortie du tombeau. — Comment les chrétiens justifiaient-ils leur foi au témoignage des Apôtres? — Par les miracles encore que ceux-ci et leurs disciples opéraient incessamment, par les morts qu'ils avaient vus rendre à la vie, par les boiteux qu'ils avaient vus marcher, par les aveugles, les sourds et les paralytiques qu'ils avaient vus instantané-

ment guéris par l'invocation du nom de Jésus. Tous ne parlaient que de ce qu'ils avaient ouï de leurs oreilles, vu de leurs yeux, touché de leurs mains[1].

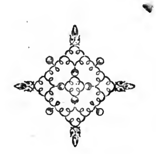
Je dirai au plus intrépide ennemi des miracles : Si vous voyiez onze témoins aussi peu suspects de fanatisme que le paraissent les Apôtres et les Chrétiens des premiers siècles, quand on lit leurs écrits et qu'on les entend raisonner avec leurs juges au milieu des supplices ; si, dis-je, vous voyiez onze témoins de ce caractère endurer la mort la plus affreuse pour attester la résurrection d'un mort, vous seriez sans doute ébranlé, et vous vous demanderiez du moins si le fait ne serait point possible. Au lieu de onze témoins, mettons-en onze cents, mettons-en onze mille : il faudra que vous soyez convaincu du miracle, ou tout le monde vous jugera atteint de folie. Et vous douteriez des miracles de Jésus-Christ et des propagateurs de sa religion, miracles certifiés par le témoignage de près de onze millions de chrétiens de tout âge, de tout sexe et de

1 Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt. (I. Joan. I, 1.)

toute condition, égorgés depuis Néron, vers le milieu du premier siècle, jusqu'à Constantin, au commencement du IVe [1] ! Et vous penseriez sauver votre qualité d'être raisonnable !

Mais, vous verrez bientôt que nous sommes encore loin du véritable chiffre des témoins des miracles.

1 Les *Acta primorum Martyrum sincera* de Dom Ruinart, et la savante Préface qui les précède, prouvent que ce nombre n'a rien d'exagéré.



CHAPITRE XLIII.

—

Conversion du monde, preuve manifeste de l'intervention divine.
Absurdité des raisons naturelles qu'on prétend donner de cet événement.

Peu de jours avant sa mort, Jésus-Christ avait dit à ses disciples : *Lorsque j'aurai été élevé sur une croix comme un infâme scélérat, j'entraînerai tout le monde à ma suite*[1].

Deux mois après cette inconcevable prédiction, les douze pauvres bateliers du lac de Génézareth entreprennent de la réaliser.

1 S. Joan. XII, 32.

A la place des dieux que le monde adore depuis tant de siècles, ils prêchent un Dieu fait homme, né dans une étable, élevé dans la boutique d'un charpentier, mort sur un gibet entre deux malfaiteurs.

Aux brillantes et licencieuses fictions de la mythologie païenne, aux éloquentes discussions des philosophes, ils substituent une doctrine pleine de mystères, une morale révoltante pour les passions. Ils disent à tous : Renoncez aux vaines lumières de votre raison, et soumettez vos esprits au joug de la foi ; sacrifiez vos penchants les plus naturels en vous méprisant vous-mêmes, en méprisant richesses, honneurs, plaisirs, en pardonnant les injures, en aimant vos ennemis. Immolez vos corps aux lois sévères de la pénitence. — Pauvreté, humilité, mortification, tel est le partage des disciples d'un Dieu crucifié.

Quelles récompenses temporelles promettent-ils à ceux qui consentiront à les suivre? — Les mépris, les persécutions, la perte des biens, de la liberté, les cachots, les bûchers, tous les genres de supplices.

Si une telle entreprise n'a pas été décrétée

dans les conseils du Très-Haut, qui trouve des moyens dans les obstacles et se plaît à tout faire de rien, avouons que ceux qui la conçurent étaient les plus extravagants de tous les fous.

Cependant le *Crucifié* attire tout à lui. Vingt ans après la mort de Jésus-Christ, saint Paul (dont la conversion et l'apostolat ont fourni à un profond penseur anglais une belle démonstration de la vérité du christianisme [1]) écrit aux chrétiens de Rome, que leur foi est annoncée dans tout l'univers [2]. — Les pêcheurs ont pris dans leurs filets non-seulement des hommes du peuple, mais des savants, des philosophes, des sénateurs, des proconsuls, des officiers, des

1 Voyez l'ouvrage de milord George Lyttleton, publié en anglais sous le titre d'*Observations sur la Conversion et l'Apostolat de saint Paul*, et traduit en français par l'abbé Guénée, sous ce titre : *La Religion chrétienne démontrée par la Conversion et l'Apostolat de saint Paul.* — Lyttleton fut, comme le célèbre chevalier Gilbert West, son ami, un de ces penseurs consciencieux qu'une étude approfondie de la Religion fit passer des camps de l'incrédulité dans les rangs des plus illustres défenseurs du christianisme.

2 Fides vestra annuntiatur in universo mundo. (Rom. I, 8.)

courtisans. — Vainement les empereurs, les pontifes des idoles, toutes les puissances humaines s'arment contre ce qu'ils appellent une infâme, une odieuse superstition. Vainement le peuple crie : Les chrétiens aux lions! les chrétiens se multiplient sous le fer des bourreaux. Enfin, après trois siècles de carnage, la croix est arborée sur le Capitole, et avant le milieu du IVe siècle, le christianisme est la religion de l'empire romain, c'est-à-dire, du monde alors connu.

Personne, je pense, ne songera à nier l'événement. Otez l'intervention divine, réduisez les agents de cette immense révolution au rôle d'imposteurs ou de fanatiques, le phénomène est encore plus absurde qu'il n'est incontestable. — C'est la souris qui a enfanté les Alpes[1].

1 « Un homme qui peut croire que ces faits, si contraires « à tout ce que nous savons devoir arriver en vertu des dis- « positions du cœur humain, se sont passés sans aucune in- « tervention surnaturelle, un tel homme a beaucoup plus de « foi qu'il n'en faut pour croire la Religion chrétienne, et *il* « *demeure incrédule par pure crédulité.* » (Joame Jenyns, *Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme*, p. 160, traduction de Feller.

Je n'ignore pas les efforts de certains professeurs modernes de la philosophie de l'histoire pour ôter à cet événement l'évidence de son surnaturalisme. Le christianisme, selon eux, ne serait qu'un magnifique jet de la pensée humaine qui, après s'être longtemps traînée dans les fictions sensuelles de la mythologie, se serait progressivement élevée au spiritualisme et aurait résumé dans le symbole chrétien le fruit de ses labeurs théologico-philosophiques dans l'Egypte, la Perse, l'Inde et la Grèce.

Mais je sais aussi que ces sublimes professeurs n'ont point encore pu défigurer assez l'histoire pour donner à leurs étranges paradoxes l'ombre même de la probabilité. — Qu'ils nous montrent donc, l'histoire en main, cette constante progression d'idées, ces pas de l'esprit humain vers les hauteurs des croyances chrétiennes. Qu'ils nous montrent dans l'amélioration successive des mœurs publiques et privées chez les païens, une tendance quelconque vers la régénération opérée par le décalogue chrétien dans l'individu, la famille, la société. En un mot, qu'ils nous fassent voir le monde quasi chrétien avant l'arrivée du Christ.

Ces messieurs nous regardent-ils donc comme des Hottentots assez étrangers à toute connaissance historique pour ne pas savoir que, au moment où le christianisme parut, les esprits et les cœurs étaient partout aux antipodes de sa doctrine et de sa morale !

Quoi ! c'est le règne universel de la philosophie d'Epicure embellie par les vers de Lucrèce, qui aurait préparé les Romains et les Grecs à l'introduction du dogme chrétien !

C'est lorsqu'une effroyable corruption de mœurs, justifiée par la religion, par l'exemple et l'autorité des sages de la philosophie, souillait d'indicibles abominations les temples, les palais des empereurs, les maisons des particuliers, les théâtres publics; c'est lorsque *l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'ose dire*[1] ; c'est dans les siècles de Tibère, de Néron, de Caligula, de Vitellius, d'Héliogabale, siècles si bien décrits par Lucien, Tacite, Juvénal, Suétone, Athénée, Dion-Cassius, Lampride, Ammien Marcellin, etc. c'est alors, dis-je, que la morale évangélique

1 Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. VII, ch. 9.

devait être la bienvenue! C'est lorsque les grands de Rome nourrissaient les poissons de leurs étangs de la chair des esclaves, c'est lorsque le public ne trouvait de remède à l'ennui que dans le massacre des gladiateurs[1], que la charité chrétienne allait naturellement faire irruption dans les cœurs!

Puis, si c'est le monde qui est accouché du christianisme, qu'on nous explique donc les cris de fureur qui accueillirent le nouveau-né à son entrée dans le monde.

En vérité, où ces professeurs de la philosophie de l'histoire ont-ils puisé une si prodigieuse ignorance en histoire et en philosophie?

1 Jugulantur homines, ne nihil agatur. (Senec. ep. VII.



CHAPITRE XLIV.

Miracle par excellence du christianisme.
Nombre des témoins de la divinité de la religion.
Extravagance de l'incrédule.

Anéantir le culte immémorial des idoles, et précipiter du haut des autels au fond d'un musée les simulacres longtemps vénérés des dieux de l'Olympe, ce fut sans aucun doute une œuvre surhumaine.

Mais la merveille des merveilles du christianisme, c'est d'avoir triomphé d'une idolâtrie bien plus ancienne, bien plus universelle, bien plus profonde, de l'idolâtrie du *moi*.

Prouver à un homme de sens que Jupiter n'est pas, rien de plus facile, a dit quelque part Fénélon ; mais prouver à un homme qu'il n'est que néant et l'obliger à se traiter en conséquence ! c'est pourtant ce que fait le christianisme. Il veut que, reconnaissant que nous ne sommes qu'ignorance dans nos pensées et corruption dans nos désirs, nous nous dépouillions de tout nous-mêmes; il veut que, renonçant à nos propres lumières par la foi et crucifiant toutes nos convoitises par la pénitence, nous marchions à la suite du Dieu anéanti [1].

Ici, on le voit, autant de dieux à détrôner que d'individus, autant d'idoles à renverser qu'il y a de passions dans le cœur humain.

Nous avons dit plus haut que nous sommes tous naturellement chrétiens : cela est vrai; car il y a en nous un fonds naturel d'amour pour la

1 Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. (Matth. XVI, 24.) — Exspoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum, etc. (Coloss. III, 9, 10.) Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. (Galat. V, 24.)

vérité et la vertu. Mais le plus souvent nos passions nous rendent infidèles, et il y a bien peu de chrétiens qui ne soient par intervalle enclins à désirer que la religion soit fausse.

Le christianisme n'est donc professé que par des ennemis, et tout chrétien est martyr, c'est-à-dire, atteste la vérité de la religion à ses propres dépens. S'il uniforme sa conduite à l'Evangile, il immole ses passions à sa croyance, et ce sacrifice le cède de peu à celui de la vie. S'il viole les devoirs que lui impose la foi, il entre en guerre avec sa conscience, et perd le premier des biens, la paix avec lui-même.

Aussi le témoignage d'un seul croyant prouve-t-il plus en faveur du christianisme, que l'opposition de cent incrédules ne prouve contre. Qu'il y ait des hommes qui *refusent de croire*, la raison en est patente, c'est qu'*ils veulent se dispenser de bien faire*[1] : pour être incrédule, il suffit de se laisser aller; mais, pour croire, il en coûte, et les violences que le chrétien fait à son cœur ou à sa

[1] Noluit intelligere ut bene ageret. (Ps. XXXV, 4.)

conscience, ne trouvent de motifs que dans l'irrésistible vérité de sa religion.

Oui, tous les chrétiens sont martyrs de leur religion. — Comptons-en maintenant le nombre.

Le chiffre actuel des chrétiens est d'au moins deux cent quarante millions. En le réduisant à cent quatre-vingts millions, pour chaque génération, et en donnant trente-cinq ans à chacune, nous aurons plus de neuf milliards de chrétiens.

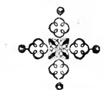
Et c'est en présence de ce monde de témoins, les uns ensanglantés par le fer des bourreaux, les autres resplendissants des rayons du génie, la plupart recommandables par leurs vertus; c'est, dis-je, en présence de ce monde de témoins, que l'incrédule, toujours seul dans son opinion[1],

1 Les incrédules, en effet, ne s'accordent jamais que pour attaquer la Religion; et en cela même quelle dissidence encore! ce que l'un approuve dans le christianisme, l'autre le rejette; ce que celui-ci admire, celui-là le conspue. « Je les trouvai tous, dit J.-J. Rousseau, fiers, affirmatifs, dogmatiques même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; et ce point commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison... Si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne. » — De sorte que l'incrédule dit toujours : J'en sais plus moi seul que neuf milliards de mes semblables!

vient nous dire : Mais vous êtes tous des nigauds : comment ne voyez-vous pas que votre religion est une bêtise !

Je le demande, y a-t-il dans le cœur humain assez de mépris et de pitié pour un tel extravagant !

Concluons : Oter à l'Evangile sa réalité historique, c'est abjurer toute raison.



CHAPITRE XLV.

Harmonie du christianisme avec l'histoire générale du monde de la nature, et avec toutes les sciences.

Entre tous les livres connus, la Bible est le seul qui nous fasse connaître l'origine des choses, la création du monde, la formation de l'homme, le berceau de la société et les diverses révolutions physiques, politiques et morales à travers lesquelles le genre humain est arrivé à l'époque où l'histoire profane sort des ombres de la fable. Cette partie de nos saints Livres se justifie assez par sa grande simplicité, par l'extrême sobriété des détails, par l'admirable enchaînement des faits, par le naturel même du merveilleux qui doit nécessairement y entrer[1].

1 Le merveilleux est toujours naturel et raisonnable quand

Les annales des anciens peuples, déduction faite de ce qu'elles ont d'évidemment fabuleux, s'accordent avec la chronologie mosaïque. L'état intellectuel, politique et moral de la société au moment où elle paraît dans l'histoire, prouve la jeunesse des peuples, et celle du monde est démontrée par l'aspect général du globe et par les nombreux chronomètres répandus à sa surface [1].

il est nécessaire, c'est-à-dire, qnand la natnre des faits exige l'intervention d'un agent surhumain. C'est la judicieuse observation du législateur du Parnasse latin :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit...

C'est au contraire heurter la raison que d'attribuer à la nature ce qui surpasse évidemment ses forces : c'est là le merveilleux de la bêtise, répandu avec une incroyable profusion dans les théories modernes qui veulent expliquer naturellement la formation du monde et de ses habitants.

1 M. Cuvier en compte quatre principaux, les *attérissements*, les *dunes*, les *tourbières*, les *éboulements*. « Partout, « dit ce savant, la nature nous tient le même langage; partout « elle nous dit que l'ordre actuel des choses ne remonte pas « très-haut; et, ce qui est bien remarquable, partout l'homme « nous parle comme la nature, soit que nous consultions les « vraies traditions des peuples, soit que nous examinions leur

On ne peut plus parler des monuments astronomiques de l'Egypte, connus sous le nom de zodiaques, sans rire des calculs de Dupuis et du triomphe de ses sots admirateurs[1], « depuis « que, finissant par où naturellement l'on aurait « dû commencer, si la prévention n'avait pas « aveuglé les premiers observateurs, on s'est « donné la peine de copier et de restituer les « inscriptions grecques gravées sur les monu- « ments, et surtout depuis que M. Champollion « est parvenu à déchiffrer celles qui sont expri- « mées en hiéroglyphes[2]. »

« état moral et politique, et le développement intellectuel « qu'ils avaient atteint au moment où commencent leurs mo- « numents authentiques. » *Discours sur les révolutions de la surface du globe, etc.*, p. 164. — « Aucun des monuments « antiques de l'histoire profane encore subsistants de nos « jours, et remontant à une époque certaine, ne contredit la « date assignée au déluge, selon le texte grec de la Bible des « Septante. » Champollion, *Résumé complet de Chronologie, etc.* n° 60.

1 Dupuis, dans le *Mémoire sur l'origine des constellations*, inséré dans le tome III[e] de sa si bête *Origine des Cultes*, fait remonter les études astronomiques chez les Egyptiens à la modeste époque de quinze mille ans !

2 Cuvier, *Discours, etc.* p. 269.

Le terrible événement que Moïse raconte au VII[e] chapitre de la Genèse, événement si obstinément nié par les naturalistes de l'Encyclopédie, est désormais à l'abri de toute contestation. — — Les *vallées de dénudation*, les *blocs erratiques*, les *cavernes ossifères*, et ce *mammouth, qui a laissé*, dans les couches diluviennes, *des milliers de ses cadavres depuis l'Espagne jusqu'aux rivages de la Sibérie*[1], ce mammouth dont les chairs encore saignantes nourrissent les chiens des pêcheurs tougouses[2], voilà autant de témoins irrécusables produits par la géologie, et qui, disséminés sur tous les points du globe, attestent l'universalité de la catastrophe. D'un autre côté, la date que l'écrivain sacré lui assigne est confirmée par la marche des *deltas*, des *dunes*, des *moraines*, des *tourbières*, *etc.* « S'il y a quelque « chose de constaté en géologie, dit le premier « naturaliste du siècle, c'est que la surface de

1 Cuvier, *Discours, etc.* p. 334.

2 Tout le monde a entendu parler du fameux éléphant découvert en 1799 à l'embouchure de la Lena par un chef tongouse, et dont le squelette se voit encore au musée impérial de Saint-Pétersbourg.

« notre globe a été victime d'une grande et « subite révolution dont la date ne peut remonter « beaucoup au delà de cinq ou six mille ans[1]. »

Un fait cependant, que le grand homme regardait comme avéré, je veux dire l'absence des fossiles humains[2], donnait encore prise aux ennemis de la Bible. Obligés de reconnaître l'existence du déluge, ils se hâtèrent de publier qu'il était antérieur à l'espèce humaine. Mais leurs savantes dissertations étaient encore humides, que de plusieurs points de la France et de la Belgique on nous annonçait la découverte de fossiles humains, et M. Cuvier donnait lui-même à l'Académie des sciences communication d'un fait aussi important[3]. — Il est vrai qu'il

1 Cuvier, *Discours, etc.* p. 282.

2 Cuvier, *ibid.* p. 131. — « Mais je n'en veux pas conclure, ajoutait le modeste savant, que l'homme n'existait « point du tout avant cette époque. Il pouvait habiter quelques « contrées peu étendues, d'où il a repeuplé la terre après « ces événements terribles ; peut-être aussi les lieux où il se « tenait ont-ils été entièrement abîmés et ses os ensevelis au « fond des mers actuelles, etc. » p. 138.

3 Séance du 11 janvier 1830. — Déjà, dans la séance du

reste encore quelque doute parmi les géologues sur le caractère diluvien de ces ossements; mais tous conviennent que l'exploration des dépôts diluviens n'a point encore été faite sur une échelle assez grande pour qu'on puisse en inférer l'inexistence des fossiles humains.

23 novembre précédent, on avait annoncé à l'Académie la découverte simultanée par MM. Chrystolles et Marcel de Serres, dans le département du Gard et aux environs de Montpellier, d'ossements humains offrant tous les caractères de fossiles. — M. Tournal a également découvert dans la grotte de Bize, près de Narbonne, des ossements humains, mêlés à des débris de poterie et à des os d'animaux maintenant perdus, et les matériaux qui les ont ensevelis sont regardés de tous les géologues comme appartenants au *diluvium*. Voyez *Bulletin de la société géologique de France*, 1830. — M. Schmerling a trouvé, dans les cavernes de Maëstrich, des têtes qui rappellent, selon lui, les formes africaines. Ces crânes sont mêlés à des restes de poterie, à des aiguilles en os, etc. Voyez Jéhan, *Nouveau Traité des sciences géologiques*, étude Xe.

CHAPITRE XLVI.

Continuation. — Œuvre des six jours. — Unité de la race humaine. — Traditions universelles.

La cosmogonie mosaïque n'avait paru aux philosophes du XVIII[e] siècle qu'un conte fait à plaisir, indigne de l'attention des savants. Entre autres circonstances, la création de la lumière avant le soleil avait beaucoup amusé leurs physiciens.

Eh bien, personne de nos jours *qui ne sourie de pitié aux argumentations scientifiques de Voltaire* et de son école *contre la Genèse* [1].

1 Paroles de M. le baron de Férussac, *Bulletin universel des sciences*, tome X. — « Les auteurs du XVIII[e] siècle

La théorie des *ondulations*, qui reconnaît au fluide lumineux une existence indépendante du soleil (théorie qui devait naturellement s'offrir à la pensée des physiciens chaque fois qu'ils écrivaient à la lueur d'une bougie ou qu'ils voyaient étinceler la pierre sous le choc du briquet), vient d'acquérir par une foule d'expériences la valeur d'un fait démontré.

Quant au récit de l'œuvre des six jours, tous les hommes de la science conviennent qu'il n'a rien d'incompatible avec les découvertes modernes.

Les uns, croyant même observer entre la constitution géologique du globe et l'ordre des productions terrestres marqué par Moïse dans le premier chapitre de la Genèse une parfaite correspondance, contemplent avec un religieux respect cette page étonnante, et demandent qui a

« qui ont traité les livres saints des Hébreux avec un mépris « mêlé de fureur, jugeaient l'antiquité d'une manière misérablement superficielle... Pour s'égayer avec Voltaire aux « dépens d'Ezéchiel ou de la Genèse, il faut réunir deux « choses qui rendent cette gaieté assez triste : la plus profonde « ignorance et la frivolité la plus déplorable. » Benjamin Constant, *De la Religion considérée, etc.*, tome IV, ch. 11.

révélé à son auteur des vérités si profo
cachées au regard de ses contemporains[1].

Les autres, contestant non sans quelqu
cette coïncidence, ne voient dans le réc
siaque que l'histoire de la formation du monde adamique, et placent l'existence des mondes antérieurs dont les couches antédiluviennes recèlent les immenses débris, dans la période illimitée qui a pu s'écouler entre l'acte de la création et l'organisation actuelle du globe[2].

L'unité de la race humaine qui, selon Voltaire,

1 Voyez M. Demerson. *La Géologie enseignée en vingt-deux leçons*, Paris, 1829, p. 408, 471. — M. Boubée, *Géologie populaire*, Paris, 1833, p. 66.

2 Cette hypothèse, qui semble maintenant prévaloir sur la théorie des *jours-périodes* du savant Deluc, aurait le double avantage de ne faire aucune violence aux paroles de l'Ecriture et de mieux s'accorder avec un certain nombre de faits géologiques. Elle trouverait même des fondements respectables dans les monuments de l'antiquité soit chrétienne soit profane. Voyez Wiseman, *Discours sur les rapports entre la science et la Religion révélée*, discours V[e]. — Desdouits, *Soirées de Monthléry*. — Jéhan, *Nouveau Traité des sciences géologiques*, étude XII[e].

ne pouvait être admise que par des aveugles[1], n'est plus révoquée en doute que par quelques aveugles admirateurs de cet homme dont l'ignorance égalait l'impiété. Forte du témoignage des plus grands naturalistes modernes[2], elle trouve une nouvelle démonstration dans l'ethnographie.

Ce que Moïse nous dit au XIe chapitre de la Genèse, que, avant la séparation des enfants de Noé, *la terre avait une seule langue et un même discours*, et que cette unité de langage fut brusquement détruite par un acte de la puissance divine[3], l'étude comparée des langues le confirme. Examinées de près, toutes les langues connues viennent se grouper autour de trois langues primordiales; celles-ci à leur tour indiquent par leurs nombreux rapports et une origine commune et une séparation qui ne peut être l'œuvre lente et graduelle des siècles[4]. — Si l'on remonte ensuite

1 *Histoire de Russie sous Pierre le Grand*, ch. I.

2 Buffon, Cuvier, Lacépède, Blumenbach, etc.

3 Erat autem terra labii unius, et sermonum eorumdem. Venite igitur, descendamus, et confundamus linguam eorum. (Gen. XI, 1, 7.)

4 Voyez Wiseman, *Discours*, *etc.* II. discours.

la ligne qu'ont suivie, dans leur marche divergente, les différents idiomes et les peuples qui les ont parlés, on arrive précisément à cette partie de l'ancien monde où l'écrivain sacré place la souche commune des familles humaines[1]. — La confrontation des différentes écritures et des chiffres en usage chez les peuples anciens et modernes conduit au même résultat[2].

Mais en consultant les monuments historiques et littéraires des peuples, on a interrogé leurs croyances, et il s'est trouvé que leurs traditions religieuses vont toutes se confondre dans une tradition primitive dont elles ne sont qu'une corruption plus ou moins grande. L'unité de Dieu, la création du ciel et de la terre, l'existence de bons et de mauvais esprits, la félicité dont jouirent les premiers humains, le crime qui les en fit déchoir, leur longévité, l'attente d'un libéra-

1 Voyez Adrien Balbi, *Atlas ethnographique du globe, ou Classification des peuples anciens et modernes, depuis leurs langues, etc.*

2 *Essais sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples, etc.*, par M. de Paravey, Paris, 1826.

teur, la croyance à un avenir de récompenses et de peines, la prière, le sacrifice, le souvenir d'un déluge universel, etc., se retrouvent plus ou moins chargés de détails fabuleux au fond des croyances de tous les peuples. — Le genre humain n'a, comme la nature, qu'une voix, et cette voix est chrétienne.

Nous venons de le voir, le christianisme est essentiellement vrai et pur de toute erreur. — Est-il également bon et capable de procurer à l'homme la somme de bonheur compatible avec son état d'épreuve ?



CHAPITRE XLVII.

Excellence de la morale évangélique.
Son admirable influence sur la société et l'individu.

Que le Décalogue chrétien n'ait pas une seule prescription qui ne tende à rendre l'homme bon et parfait, c'est chose qui n'a pas besoin de preuve, avouée qu'elle est des ennemis de nos croyances. On ferait un livre des hommages que Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot et leurs suivants ont rendus à la perfection de la morale évangélique.

Mais rendre l'homme vertueux, n'est-ce pas le rendre heureux? — Otez du cœur humain les mauvaises passions que l'Evangile condamne,

faites-y régner cette tendre charité dont Jésus-Christ nous a donné le précepte et l'exemple, charité qui oblige chacun à travailler au bonheur d'autrui avec autant d'ardeur qu'au sien propre, la terre deviendra un lieu de délices, et vous en aurez banni les quatre-vingt-quinze centièmes des maux qui la désolent.

Que sont en effet la plupart de nos misères, sinon l'œuvre de nos vices? — Avec l'ambition, l'avarice, le libertinage disparaîtraient les guerres, les vols, les fraudes, les procès, le paupérisme, les haines, les vengeances, les homicides, les trois quarts des maladies, en un mot, tous les fléaux d'origine humaine. Quant aux fléaux naturels, que la conscience générale, la Religion et la raison nous font envisager comme des châtiments divins, il est clair qu'ils seraient en grande partie supprimés avec les crimes qui les provoquent.

Ceux que Dieu laisserait subsister pour éprouver la soumission de ses enfants et leur donner lieu de s'entr'aider, la charité en neutraliserait l'action. Ce qu'un sage amour du gain fait chaque jour dans l'institution des *Compagnies d'Assurance*, l'amour de Dieu et du prochain ne le ferait-il pas mieux encore? En divisant ses coups

entre un grand nombre, nous ôterions au malheur sa puissance.

Resterait donc la mort avec les infirmités physiques attachées à notre état d'expiation et d'épreuve ; mais, pour le disciple de Jésus-Christ, la mort n'est-elle pas un gain, et la croix ne fait-elle pas des souffrances la monnaie dont se paient les couronnes et les joies du ciel[1] ?

On dira que c'est là une utopie : — oui, mais si le règne absolu de l'Evangile sur tous les cœurs ne s'est jamais vu et ne se verra probablement jamais, à qui s'en prendre? à l'Evangile, ou aux hommes? Faut-il donc rendre le christianisme responsable de notre perversité?

Nous montrerons ailleurs que l'utopie s'est plus ou moins réalisée chez les nations chrétiennes, et que le bien-être général y a toujours été proportionné au degré d'influence que les mœurs et les lois y ont accordé à l'Evangile[2].

1 Mihi enim... mori lucrum. (Philipp. I, 21.) — Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. (II. Cor. IV, 17.)

2 Voyez second problème.

Au reste, tout en nous excitant à consacrer notre existence à la gloire de Dieu et au bien de nos frères, le christianisme ne fait point dépendre du succès notre propre bonheur, bien différent en cela de la philosophie qui ne nous montre la félicité que dans cet avenir inarrivable où tous les hommes s'accorderont à marcher sous ses lois.

Le vrai chrétien, fût-il seul au monde, eût-il tout le monde contre lui, serait encore heureux et pourrait dire avec l'Apôtre des Gentils : « Je suis inondé de consolation, je ne me possède pas de joie au milieu de mes peines[1]. » Il trouve dans le témoignage d'une bonne conscience *un festin qui dure jour et nuit*[2], une source intarissable de délices où le feu des tribulations s'éteint comme l'étincelle dans un lac.

Nos souffrances morales naissent presque toutes de l'opposition continuelle que rencontrent nos volontés capricieuses et souvent injustes :

1 Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ. (II. Cor. VII, 4.)

2 Secura mens quasi juge convivium. (Prov. XV. 15.)

nous désirons ce que nous n'avons pas et ne pouvons avoir[1].

Or ces contrariétés, le chrétien les évite en ne souffrant en lui d'autre volonté que celle de Dieu, à laquelle rien ne résiste[2]. Convaincu que ce Père, dont tout lui garantit l'infinie bonté, fait servir même les événements les plus fâcheux au bien de ses enfants[3], il s'abandonne avec joie à son amoureuse providence, et trouve toujours que les choses vont au mieux. — Qu'il végète dans l'obscurité et l'indigence ; qu'il soit, comme Job, à demi rongé des vers sur un fumier ; qu'on le jette chargé de fers au fond d'un cachot ; ou qu'on lui fasse porter le fardeau encore plus lourd de la calomnie et de la haine publique, cette pensée : — Dieu le voit, Dieu le veut, Dieu le récompensera ; il faut bien qu'il m'aime, puisqu'il

1 Unde bella et lites in vobis ? Nonne hinc ? ex concupiscentiis vestris, quæ militant in membris vestris ? Concupiscitis, et non habetis... Zelatis, et non potestis adipisci. (Jac. IV, 2.)

2 Voluntati enim ejus quis resistit ? (Rom. IX, 19.)

3 Scimus autem quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. (Rom. VIII, 28.)

me traite comme son Fils bien-aimé, charmera ses peines, et il s'écriera avec l'apôtre des Indes : « Encore plus, Seigneur, encore plus ! »

De là ce calme, cette sérénité, cette allégresse des martyrs au milieu des supplices, que les persécuteurs étonnés n'expliquaient que par la magie, et qui porta souvent les bourreaux à jeter leur hache pour voler au baptême. — De là, dans tous les saints, ce goût, cette passion des souffrances qui leur faisait dire : « Ou mourir, ou souffrir. »

Quel charme indicible ne trouve pas le chrétien, qui se nourrit des pensées de la foi, dans la perspective de cette éternité de gloire et de plaisirs dont il n'est séparé que par le trajet si court de la vie ! L'incertitude du moment de la mort, qui empoisonne la vie du mondain, le soutient, le console, et c'est avec joie qu'il voit tomber pièce à pièce la prison de boue qui retient son âme sur la terre d'exil. — L'ambitieux guerrier qui découvre à travers la fumée des combats les murs de la capitale où il ceindra demain le diadème, au milieu d'une population ivre de joie, se plaint-il de ses fatigues, sent-il même couler le sang de ses plaies ? — L'amant qui va recevoir au pied

des autels les serments d'une personne éperdument aimée, s'aperçoit-il des incommodités du chemin, des intempéries de l'air? Eh, comment le soldat du Christ se plaindrait-il des traverses de la vie, lui qui est toujours à la veille d'être couronné roi du ciel et de l'univers! lui que les chastes étreintes de l'infinie beauté vont plonger d'un moment à l'autre dans une éternelle extase!

Disons donc avec Montesquieu : « Chose admirable! la Religion qui ne semble avoir d'autre « objet que la félicité de l'autre vie, fait encore « notre bonheur dans celle-ci. »



CHAPITRE XLVIII.

Beauté du christianisme. — Idée sur la nature du beau. Différence essentielle entre l'art antique et l'art chrétien. Architecture païenne.

Le beau, ce divin reflet du vrai, cette fleur dont le bien est le fruit, cette amorce toute-puissante sur le cœur de l'homme, le christianisme le possède-t-il ?

Il faudrait un livre pour répondre à cette question ; mais ce livre existe, et ce n'est pas moi qui entrerai en concurrence avec l'auteur du *Génie du Christianisme*. Je me borne à une idée sur la nature du beau et la distance qui sépare l'art chrétien de l'art païen.

L'homme étant constitué de telle sorte qu'il ne peut trouver sa félicité que dans la vue et la jouissance de la perfection souveraine, il s'ensuit que l'infini est seul capable de captiver constamment son amour, et qu'un objet ne peut lui plaire qu'à proportion des rapports réels ou apparents qu'il a avec l'archétype de toute beauté. Cette prédilection exclusive pour l'être illimité se révèle de mille manières. C'est elle qui change la passion la plus vive en indifférence dès que l'objet en est trop connu. C'est elle qui nous fait préférer la beauté qui se cache à la beauté qui se produit[1]. C'est elle qui dans l'ordonnance de nos

1 « Qui ne sait que la beauté devinée est plus séduisante que la beauté visible? Quel homme n'a remarqué, et dix mille fois, que la femme qui se détermine à satisfaire l'œil plus que l'imagination, manque de goût encore plus que de sagesse? Le vice même récompense la modestie, en s'exagérant le charme de ce qu'elle voile. » De Maistre, *Examen de la Philosophie de Bacon*, tome II, ch. VII. — « L'imagination qui pare ce qu'on désire, l'abandonne dans la possession. Hors le seul être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. L'existence des êtres finis est si pauvre et si bornée, que quand nous ne voyons que ce qui est, nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimères qui ornent les objets réels, et si l'imagination n'ajoute un charme à ce qui

bâtiments, de nos jardins, nous fait adopter la distribution qui en dissimule mieux la petitesse. « Le parc le plus délicieux, dit quelque part Addisson, nous fatigue bientôt dès que nous apercevons les murs qui bornent son enceinte : nous ne pouvons respirer à l'aise que dans l'infini. »

Telle étant la disposition de notre cœur, le point capital de l'art est d'éviter les formes trop dessinées, trop circonscrites, et de répandre sur le fini une teinte de l'infini, sans tomber dans le vague qui déplaît à notre amour du réel. C'est ce que le génie chrétien a réalisé dans les beaux-arts, surtout dans l'architecture et la musique qui s'y prêtent davantage. De là sa supériorité non douteuse dans le premier de ces genres, et même dans le second, autant que nous pouvons en juger.

La pensée religieuse, chez les païens, étant de l'invention de l'homme, l'artiste ne pouvait sortir

nous frappe, le stérile plaisir qu'on y prend se borne à l'organe, et laisse toujours le cœur froid. » Rousseau, *Pensées*. — *Imagination*.

de la sphère humaine ; car l'imagination ne s'allume qu'au foyer de l'intelligence, et la forme ne peut surpasser l'idée. Aussi leurs chefs-d'œuvre religieux ont-ils un énorme défaut, celui de n'avoir presque rien de divin. Leurs temples sont des palais, des théâtres ; leurs dieux, des héros.

Allez au Belvedere contempler la statue la plus divine que nous ait léguée le ciseau antique. A la vue de cette merveille unique, *vous oublierez peut-être l'univers*, car l'univers n'a rien de si beau, *vous serez transporté à Délos, dans les bois sacrés de la Lycie*[1], partout, excepté au ciel. La pensée du serpent Python vous fera oublier le *lanceur de la flèche inévitable* pour penser à l'incomparable artiste, et vous vous écrierez : Génie sublime, que n'as-tu connu le véritable Fils du véritable Père des dieux et des hommes, descendu plein de grâce et de vérité sur la terre pour terrasser le *grand dragon qui entraînait l'univers entier dans*

1 « A l'aspect de ce prodige de l'art, j'oublie tout l'univers... De l'admiration je passe à l'extase ; je sens ma poitrine se dilater et s'élever ; je suis transporté à Délos et dans les bois sacrés de la Lycie, lieux qu'Apollon honorait de sa présence. » (Winkelmann, *Histoire de l'art*, livre VI, ch. VI.)

les abîmes infernaux[1] ! — Revenons à l'architecture.

Désir d'étonner et de durer, c'est tout ce qu'expriment les constructions de l'Egypte, aussi gigantesques, aussi lourdes que l'histoire de ses dieux.

Gracieuse, riante, voluptueuse, comme leur mythologie, l'architecture des Grecs n'a songé qu'à plaire aux yeux. Leurs temples, d'une admirable régularité dans l'ensemble, d'une exquise délicatesse dans les détails, sont, comme les dieux qui les habitent, l'œuvre de la pensée humaine, rien de plus. Un coup d'œil les embrasse, ils ne disent que ce que l'on voit ; ils ne font penser qu'à l'artiste. Les charmantes déités que la sculpture a placées là ne sont point descendues de l'empyrée, ou, si elles en viennent, elles ont tellement oublié leur origine, elles se sont si bien acclimatées parmi les hommes, qu'il serait inutile d'en attendre un soupir vers les cieux.

A proprement parler, les Grecs n'ont eu qu'un monument religieux, c'est-à-dire, qui

1 Et projectus est draco ille magnus... qui seducit universum orbem. (Apoc. XII, 9.)

fit penser à Dieu, c'est l'autel érigé au *Dieu inconnu*[1].

L'Arabe vagabond, fantasque, passionné pour le merveilleux, s'est peint tout entier dans ses constructions aériennes. Les mosquées et les palais dont il a couvert le midi de l'Espagne, ne sont qu'une version des *mille et une nuits*.

En un mot, l'architecture égyptienne vise à l'immortalité, mais à l'immortalité du temps. L'architecture grecque ne pense qu'à embellir notre terrestre demeure. L'Arabe berce l'imagination, aime à surprendre, à faire rêver. L'architecture chrétienne seule rappelle à l'homme ses destinées et le fait aspirer au ciel.

Mais quelle est cette architecture chrétienne?

1 Ignoto Deo. (Act. XVII, 23.)



CHAPITRE XLIX.

Architecture chrétienne. — Son caractère.

« Les premières églises chrétiennes dans l'Occident, dit l'auteur des *Etudes historiques*, ne furent que des temples retournés : le culte païen était extérieur, la décoration du temple fut extérieure ; le culte chrétien était intérieur, la décoration de l'église fut intérieure. Les colonnes passèrent du dehors au dedans de l'édifice [1].»

Il paraît que durant plusieurs siècles on se contenta de ces métamorphoses. Comment bâtir

1 Etude VIe, IIe part. tom. 3.

sur un sol sans cesse ébranlé par le choc des barbares? Au tumulte des guerres ajoutons la terrible tradition qui fixait au dixième siècle les derniers jours du monde, et nous serons moins étonnés du tardif essor de l'architecture chrétienne.

Une fois que le monde fut assis et put croire à sa durée, elle parut enfin cette architecture, merveilleuse fusion de toutes les architectures, originale, féconde, inépuisable, mystérieuse, infinie comme la religion qui l'inspira, et voulut se peindre en elle.

Timide et embarrassée comme une novice au dôme de Pise (onzième siècle), elle parut atteindre son apogée à la cathédrale de Cologne et à la flèche de Strasbourg (treizième siècle). Je dis, elle parut; car, à dire vrai, nul œil humain ne saurait fixer son apogée. — L'architecture grecque, choisissant l'homme pour type, ne pouvait s'élever au-dessus de l'homme [1]. L'art chrétien

1 « C'est de la noblesse des proportions de la nature humaine que furent prises celles de l'architecture. L'homme fournit les proportions de l'ordre dorique : comme plus majestueux, il était consacré aux grands dieux et aux héros. La

avait pris Dieu pour but, et, par cette prodigieuse hardiesse, il s'était obligé à monter toujours. Si une folle admiration pour les monuments païens n'eût arrêté ce sublime élan, si, au lieu d'imiter les chefs-d'œuvre de la Grèce, on eût perfectionné l'invention chrétienne, nous aurions peut-être des édifices religieux qui seraient à la cathédrale de Cologne ce que les oraisons funèbres de Bossuet sont aux légendes du treizième siècle.

Les historiens de l'art, durant les deux derniers siècles, s'accordent à nous dire que l'architecture disparut avec l'empire d'Occident pour ne reparaître qu'au seizième siècle. Le gothique, selon eux, est moins un art que l'absence de tout art : nulle régularité, nulle proportion, nulle symétrie. Profonds écrivains ! que penseriez-vous de celui qui ne trouverait pas trace de bon sens dans un livre, parce que chaque mot ou chaque

femme, plus svelte, plus délicate, donna celles de l'ordre ionique : celui-ci a été plus fréquemment employé aux temples des déesses. Inventé par Callimaque, le corinthien, semblable à une jeune fille, fraîche, belle, mais intacte, n'est qu'un composé des autres, plus délicat et plus orné. » (Lettres d'Italie, tom. V, 1780.)

ligne ne commencerait ou ne finirait pas par la même lettre? Eh bien, les constructions gothiques sont une écriture, un livre : apprenez à lire avant de blâmer l'auteur.

On demande, par exemple, pourquoi dans nos plus belles églises gothiques la ligne longitudinale est brisée à son extrémité supérieure, pourquoi le chœur et parfois les ailes sont obliques à la nef. Comme s'ils avaient ignoré la ligne droite ceux qui ont élevé ces prodigieuses pyramides auxquelles six siècles n'ont pu faire perdre leur aplomb!

Cette prétendue irrégularité, l'architecte l'a vue et l'a voulue. Au lieu d'une croix tracée à l'équerre, c'est l'Homme-Dieu qu'il nous représente expirant sur le bois auquel l'attachèrent son amour et nos crimes. Les ailes sont ses bras ouverts pour embrasser le monde et l'élever jusqu'à Dieu; le chœur, c'est sa tête penchée sur sa droite; les vitraux empourprés dégouttent encore de son sang; et ces statues, muettes de douleur et d'étonnement, ou jetées au fond de leurs niches dans l'attitude d'une méditation profonde, vous annoncent assez qu'un grand mystère s'accom-

plit là où vous ne cherchez que des pierres artistement rangées.

En attendant qu'un Champollion vienne nous révéler les sens mystérieux cachés dans ces hiéroglyphes, contentons-nous de la pensée dominante. — Que veulent ces colonnades sur colonnades, ces galeries sur galeries? elles veulent escalader le ciel. Que signifie cette multitude de statues d'hommes et d'animaux, s'élevant les unes au-dessus des autres au milieu d'une forêt de feuillage, de productions de tout genre? c'est l'humanité, c'est la nature entière, gravitant avec un effort immense vers son auteur.

Qu'est-ce que l'ogive, que le gothique a préférée au plein-cintre, ligne inflexible qui tourne le dos au ciel et allonge ses deux extrémités vers la terre? ce sont deux lignes qui, se rapprochant indéfiniment de la verticale, ne se courbent que pour se rencontrer, se soutenir, et s'élever aussi haut qu'il leur est possible.

Mais, direz-vous, quelle harmonie dans cette infinité d'ornements disparates dont aucun ne symétrise bien avec son analogue? — L'harmonie de la création, harmonie immense comme le

monde invisible dont elle est le symbole matériel : elle n'offre qu'irrégularité et désordre à l'œil humain incapable d'en saisir le magnifique ensemble. Nos plus vastes constructions gothiques ne sont, pour ainsi dire, que la première assise de l'édifice crayonné par le génie chrétien, le reste se perd dans la profondeur des cieux.

Immensité dans l'ensemble, variété et perfection infinie dans les détails, tels sont les deux traits distinctifs du gothique, et tel est aussi le caractère du grand œuvre de la création.

On dira peut-être qu'en parlant ainsi nous blâmons l'application du genre grec aux édifices chrétiens, genre adopté en Italie et qui y a produit tant de chefs-d'œuvre. — Telle n'est point notre pensée.

L'Italie couverte des plus beaux monuments de l'art antique, Rome surtout enrichie par ses empereurs de tout ce que le génie des Grecs et des Romains avait conçu et exécuté de plus grand, ne pouvait sortir de ce genre sans répudier cet inestimable héritage de modèles et de matériaux.

D'ailleurs, il entrait dans les vues de la Providence que les monuments du paganisme servissent

de trophées à son vainqueur. Il fallait que l'obélisque égyptien de Caligula décorât la place de l'église de Saint-Pierre, que les colonnes du tombeau d'Adrien allassent orner la grand'nef de la basilique de Saint-Paul, en même temps que les colonnes érigées à Marc-Aurèle et à Trajan serviraient de piedestaux aux statues des deux apôtres.

Mais, en adoptant l'architecture païenne, le génie italien l'a christianisée en lui donnant ce merveilleux de grandeur, ce caractère d'infini, ignoré des anciens. Le Panthéon lui parut trop bas, il l'éleva de quelques cents pieds au-dessus du sol; il remplaça le grand œil circulaire qui le termine assez froidement, par une magnifique lanterne, et la croix du dôme rayonnant dans les airs à la hauteur de plus de six cents palmes annonce à l'univers qu'elle a dépassé deux fois la hauteur du Panthéon.

Oui, le génie chrétien, original même quand il imite, agrandit, divinise tout ce qu'il touche. De même que sa doctrine réunissant les vérités éparses au fond des croyances humaines, les présente dans un ensemble inconnu à l'esprit hu-

main, de même aussi son architecture embrassant tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité, en fait un tout qui terrasse d'admiration ses plus fanatiques détracteurs[1].

1 Le plus ardent ennemi de Rome chrétienne, Dupaty, avoue cependant ici la supériorité du génie chrétien. « Voilà donc, dit-il, le Panthéon qui étonna l'imagination romaine, et n'étonna pas celle de Michel-Ange ! ce Panthéon, qui avait été une pensée du siècle d'Auguste, et ne fut, dans la suite, qu'une des idées de Michel-Ange, le dôme de son église de Saint-Pierre. Vous admirez, dit-il aux nations, la masse du Panthéon, et vous vous étonnez que la terre le porte : je le mettrai dans les airs. Le génie de Michel-Ange disait de ces choses, et sa main les exécutait. » (*Lettres sur l'Italie*, lettre LXVII[e]. — Très-bien ! mais, pour dire et faire de ces choses, comme pour peindre le *Jugement universel*, il fallait que Michel-Ange fût chrétien.



CHAPITRE L.

—

Musique chrétienne. — Littérature liturgique.

Bon nombre de nos lecteurs seront tentés de rire en nous entendant parler des beautés du plain-chant de nos églises. Citons donc un homme peu suspect, puisque, de son aveu, *il est aujourd'hui bien loin de la foi chrétienne.*

« C'est surtout dans le plain-chant, dit M. Adolphe Guéraut, qu'il faut chercher la pure inspiration musicale du christianisme, inspiration naïve et grandiose, qui seule peut se plaire sous les voûtes nues des vieilles cathédrales, qui seule

se marie et s'harmonise avec la marche grave et lente des prêtres, la sainte obscurité du lieu, les vitraux colorés, les saints sculptés, et même la pierre, seule capable de répondre aux accents pleins et retentissants de l'orgue, de l'orgue, instrument vraiment religieux, dont la voix mâle et l'allure majestueuse est loin d'être remplacée par la souplesse et la prestigieuse vivacité de nos orchestres[1]. »

Le même écrivain répond d'une manière aussi neuve que solide au reproche souvent adressé au chant ecclésiastique, d'avoir en s'exerçant sur la prose, fait perdre à la musique cette marche rhythmique et cadencée qui en fait tout le charme et à laquelle les anciens attachaient tant d'importance. Selon lui, le rhythme donnant à la musique un mouvement, une coupe, une allure sensible et déterminée, caractérise essentiellement la musique d'action : c'est pour cela qu'il a la propriété de frapper, de saisir, de remuer. Mais par là même qu'il est dramatique, il tend à localiser, à rétrécir, à comprimer l'essor de la pensée, il asser-

1 *De la Musique sacrée et de la musique profane* par M. Adolphe Guéraut. (*Revue encyclopédique*, 1833.)

vit l'âme aux sens en excitant trop ceux-ci, et contrarie ainsi le but de la religion, qui ne s'adresse aux sens que pour s'emparer de l'âme.— Laissons parler le spirituel auteur.

« Il est remarquable que dans tous les anciens chants d'église le rhythme manque à peu près absolument, ou du moins il est si vague, si indistinct, si confus, qu'il disparaît presque entièrement à l'oreille. C'est sans doute pour cette raison que ces mélodies prédisposent si puissamment à la méditation, à la prière, à l'extase. Presque toutes écrites en mode mineur et dans une tonalité indécise et flottante, elles n'apportent à l'âme que de plaintives et douloureuses inflexions, ajoutées les unes aux autres dans une succession capricieuse comme des soupirs, des sanglots, des élans de cœur; c'est quelque chose d'intérieur qui n'a pas de formes ni de contours, et qui loin de livrer aux sens ces assauts réitérés du rhythme qui les ébranlent à la longue, traversent les organes, pour ainsi dire, sans les toucher, les engourdissent et les éteignent au profit de l'âme, qui, dégagée de leurs liens, oublieuse du temps et des lieux, se plonge dans des contemplations infinies. C'est quelque chose de fluide, d'éthéré,

vaporeux et transparent comme la fumée de l'encens qui monte vers le ciel en se dissipant[1]. »

Laissons donc à la musique de nos théâtres ses beautés dramatiques, les effets étourdissants de son instrumentation. Comme elle ne chante que l'homme avec ses passions et ses travers, elle a besoin de ressources mécaniques pour fasciner les esprits et voiler la nudité de son héros. La religion chante Dieu : l'infinie richesse du sujet lui interdit les vaines afféteries de l'art. Détacher nos esprits et nos cœurs de la terre, les transporter aux pieds de l'Eternel, et se faire oublier elle-même en présence de la Majesté suprême, seule digne de fixer nos pensées et nos sentiments, tel est le but de la musique religieuse. Catholique et universelle, comme le symbole chrétien, elle se doit à l'ignorant comme au savant, au sauvage du désert comme à l'habitant des cités. Elle doit donc s'affranchir des combinaisons savantes et des capricieuses variations de l'art, pour ne s'attacher qu'aux beautés universellement et constamment senties.

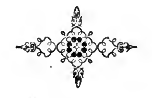
1 *De la Musique sacrée, etc.*

Ce que nous disons de la musique, nous pourrions le dire des paroles. Certes, ce n'est pas dans les proses de nos missels ni dans les hymnes de nos antiphoniers, qu'il faut étudier la richesse et les beautés de la langue de Virgile et d'Horace. Mais sous une forme prosaïque et négligée, quelle chaleur d'inspiration! quels flots de poésie brûlante! quelle profondeur de pensée! quelle vivacité d'images! surtout quel pathétique[1]! — L'expression y est, comme dans nos saints livres, tellement appropriée au sujet, que, malgré son inélégance, on ne saurait la remplacer que par elle-même. S'il y a quelque chose à réformer dans le style de nos vieilles liturgies, ce sont les réformes que le talent purement humain y a voulu introduire.

En un mot, dans la poésie comme dans la musique et l'architecture, le christianisme a négligé les beautés de détail, les formes trop dessinées, trop terrestres, qui ne sont bonnes qu'à flatter les

1 Ceux qui trouveraient de l'exagération dans cet éloge des richesses littéraires de nos anciennes liturgies, pourront lire, outre l'écrit précité de M. Adolphe Guéraut, le livre intitulé : *De la Littérature des Offices divins.* (Paris, 1829.)

sens et à distraire l'esprit. Gravitant sans relâche vers les cieux d'où il est descendu, brûlant du désir d'y soulever l'humanité en masse, il a puisé dans le sentiment de sa mission, dans la nature du cœur humain dont il a si bien mesuré les profondeurs, et dans la grandeur du Dieu qu'il annonce, ces traits divins, ces beautés immortelles qui, planant au-dessus des temps et des lieux, sont de tous les siècles, de tous les pays, et, comme le vrai sublime, se font sentir aux moindres intelligences en même temps qu'elles ravissent les esprits les plus élevés.



CHAPITRE LI.

Résumé. — Ce qui manque au christianisme pour être cru. Objections des incrédules.

Le christianisme satisfait donc toutes les exigences légitimes du cœur humain.

Son dogme assez lumineux pour nous conduire au séjour de l'ineffable lumière, qu'il nous montre au delà des ténèbres du tombeau, subjugue toute intelligence qui veut l'examiner dans le silence des passions, et depuis dix-huit siècles qu'il provoque les investigations humaines, il n'a encore essuyé les démentis que de l'ignorance et de la mauvaise foi.

Sa morale, ennemie seulement de nos vices, nous conduit au bonheur par le chemin de la vertu. Les bienfaits qu'il a versés sur le monde, et les joies pures qu'il fait goûter aux cœurs dociles à sa voix, suffiraient pour rendre croyable la souveraine félicité qu'il nous promet dans un monde meilleur.

Enfin, il embellit notre terrestre séjour en nous le faisant envisager comme l'avenue de l'éternité; et les divines beautés de son culte, réfléchissant ici-bas les harmonies de la céleste cité, charment puissamment les fatigues du pèlerinage.

Que lui manque-t-il donc pour captiver tous les cœurs ? — Il ne lui manque que d'être connu, répondait, il y a seize siècles, le plus éloquent de ses défenseurs.

Le défi que Tertullien portait aux empereurs de Rome, de produire un idolâtre qui eût étudié à fond le christianisme sans devenir chrétien[1], nous pouvons le porter encore aux incrédules de nos jours. — Montrez-nous un seul des vôtres converti de la foi à l'incrédulité par une étude con-

1 Apologet. I.



scieucieuse de la religion! En revanche, à partir de l'idolâtre Tertullien jusqu'au philosophe Laharpe, nous vous montrerons des milliers d'incrédules que l'étude a conquis à la foi, et qui vous diront comme ce dernier : « Messieurs, examinez comme moi, et comme moi vous croirez. »

Quant aux objections dont le voltairianisme a surchargé des milliers de volumes qu'on ne lit plus que dans les bas lieux, c'est Voltaire lui-même qui fournit la seule réponse qu'elles méritent. « Otez de ces nombreux volumes, disait-il, un fatras énorme d'outrages, que restera-t-il? et de ce qui restera ôtez encore ce qu'objectent l'ignorance et la mauvaise foi, il ne restera rien[1]. »

Parmi ces objections, toutefois, il en est de trop accréditées pour que la brièveté de cet écrit nous autorise à les passer sous silence. Les unes attaquent le dogme du christianisme, les autres sa morale.

I. On accuse le dogme 1° de faire violence à la raison en la soumettant à la croyance de mystères

1 OEuv. tome XXXII, p. 47.

incompréhensibles, d'étouffer les lumières en ne permettant pas à la pensée de franchir le cercle inflexible où l'emprisonne la foi ; — 2° de défigurer le caractère divin en faisant du Créateur un être partial et cruel qui, après avoir donné une religion à un petit peuple caché dans les montagnes de la Palestine, damne sans pitié toutes les autres nations, et qui, depuis dix-huit cents ans, envoie au feu éternel des millions d'idolâtres coupables d'avoir ignoré la doctrine du Christ ; 3° de fomenter le fanatisme et l'intolérance en représentant ceux qui ont le malheur de ne pas croire comme autant d'ennemis de Dieu, d'esclaves de Satan, de tisons d'enfer. Et à ce propos on fait une longue énumération des guerres, des massacres, des crimes auxquels la religion aurait servi de prétexte.

II. On reproche à la morale chrétienne : 1° de favoriser le despotisme en condamnant toute révolte, et en ne laissant voir dans les plus mauvais princes que les ministres inviolables de la justice divine ; — 2° d'ôter toute vie, tout mouvement à la société, par le profond mépris qu'un chrétien doit avoir pour tout ce qui tient aux affaires de ce bas monde, dans lequel il ne lui est permis de voir qu'une prison, un lieu d'exil.

CHAPITRE LII.

La foi aux mystères est-elle un outrage à la raison ?

A ceux qui se plaignent de l'incompréhensibilité de certaines vérités chrétiennes, je demanderai quelle est donc la vérité de l'ordre naturel qu'ils comprennent à fond.

Eh quoi ! cette intelligence humaine qui ne voit le tout de rien, qui est impuissante à se comprendre elle-même, voudrait comprendre Dieu ! Tout en nous et autour de nous ne lui offre que mystères impénétrables ; elle se perd dans une

goutte d'eau, dans un grain de sable; et le ciel n'aurait pour elle rien de caché [1] !

Qu'un mathématicien du premier ordre entreprenne de nous révéler les plus hauts secrets de la science des Newton, des Kepler, nous ne serons nullement surpris de voir les mystères pleuvoir de sa bouche. Quelque choquantes que parussent bon nombre de ses assertions, nous n'en prendrions pas moins en pitié l'impertinent qui, ayant à peine lu l'arithmétique de Bezout, oserait contester au sublime dissertateur la vérité de ses théorèmes. Mais lorsque l'Intelligence suprême, devant laquelle tous les Newtons ne sont que des taupes, daignera nous révéler quelques-uns des secrets de son être divin, nous n'accorderons rien à l'autorité du maître; et si sa parole heurte tant soit peu notre ignorance, elle ne rencontrera que le sourire de l'incrédulité ! La démence de l'orgueil pourrait-elle monter plus haut ! Aurions-nous donc la prétention d'en savoir autant que Dieu !

— Non, répondra l'incrédule; mais quand

1 Difficilè æstimamus quæ in terrà sunt : et quæ in prospectu sunt, invenimus cum labore. Quæ autem in cœlis sunt, quis investigabit ? (Sap. IX, 16.)

Dieu parle à l'homme, sa sagesse lui fait un devoir de se mettre à notre portée, de ne proposer que des vérités utiles, propres à nous éclairer, à nous rendre meilleurs; nous parler un langage surnaturel, nous dire des choses inintelligibles, c'est une ostentation de science indigne de l'Etre infiniment sage. — Quand Dieu, dans ses révélations, ne se serait proposé que d'abattre notre grand ennemi, l'orgueil, et de nous obliger à reconnaître humblement notre ignorance en présence de son infinie sagesse, ne serait-ce pas un but utile? La foi n'est-elle pas le culte de l'intelligence, l'immolation que nous faisons de nos faibles lumières aux lumières de l'éternelle raison[1]? Or, quel mérite aurions-nous à nous soumettre à la parole divine, si elle offrait à notre esprit l'irrésistible éclat de l'évidence[2]?

1 Rousseau, d'ailleurs si ennemi des mystères, confessait la nécessité et le mérite de ce sacrifice, quand il s'écriait : « Etre des êtres,... le plus digne usage de ma raison, c'est de s'anéantir devant toi ; c'est le charme de ma faiblesse de me sentir accablé de ta grandeur. » Emile, tome III, p. 189.)

2 Hæc est laus fidei, si quod creditur non videtur : nam quid magnum est, si id creditur quod videtur. (S. Augustin, Tract. LXXVIII, in Joan.

Mais il s'en faut que la révélation chrétienne ait ce caractère d'inintelligibilité objecté par l'incrédule. — Que sont cinq ou six mystères au milieu de cette foule de connaissances historiques, philosophiques et morales que renferment les livres saints, dépôt intarissable de lumières, auquel les philosophes eux-mêmes ont tout emprunté, hors leurs erreurs !

Puis, ces mystères ont-ils quelque chose de plus inintelligible que cent autres mystères de l'ordre naturel que personne ne songe à révoquer en doute[1] ?

Je dis plus. C'est à la connaissance de ces mystères que nous sommes redevables du jour immense que le christianisme, de l'aveu même de ses ennemis, a jeté sur le passé, le présent et l'avenir de l'homme. — « Certainement rien ne nous heurte plus rudement que le péché originel, dit Pascal ; et cependant sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours et ses plis dans ce

1 Voyez plus haut, ch. XXXVIII.

mystère ; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme[1]. »

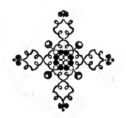
Otez du christianisme le fait fondamental de la trinité des personnes divines dans l'unité de nature, et de l'union hypostatique de l'une de ces personnes avec la nature humaine, l'Evangile devient un indéchiffrable logogriphe.

Il y a longtemps qu'on l'a dit, il en est des plus hauts dogmes du christianisme comme du soleil : impénétrables dans leur essence, ils éclairent et vivifient ceux qui marchent avec simplicité à leur lumière, et n'ont de ténèbres que pour l'œil audacieux qui veut les fixer. — Rejetez-les, il faudra rejeter le christianisme, rejeter Dieu ; car comprenez-vous mieux un être éternel, infini, créateur, etc. ? — L'absurdité universelle, l'impuissance de penser, l'idiotisme, voilà le dernier terme de l'incrédulité.

Je ne perdrai pas le temps à réfuter les sophismes cent fois pulvérisés par lesquels Bayle, dans son *Dictionnaire*, et Rousseau, dans sa *Lettre à*

1 *Pensées*, tit. III, 8.

l'archevêque de Paris, prétendaient démontrer l'opposition flagrante de nos mystères avec les premiers principes de la raison. — A celui qui oserait encore nous accuser de croire que *trois ne font qu'un*, et que *la partie est plus grande que le tout*, je dirais : Mon ami, allez au catéchisme de votre paroisse, ou plutôt adressez-vous à ces grimauds qui en sortent, et ils vous apprendront que vous n'êtes qu'un nigaud.



CHAPITRE LIII.

—

La foi est-elle un obstacle au développement des lumières? Galilée.

Quant au reproche que l'on fait aux croyances chrétiennes de gêner la liberté de penser et d'entraver le développement des lumières, il faut avouer qu'il est bien mal justifié par les faits.

Si la foi est un cauchemar pour l'intelligence, d'où vient donc l'immense supériorité intellectuelle des nations chrétiennes sur les nations infidèles? — D'où vient qu'il suffit d'un catéchiste chrétien pour réduire au silence les plus habiles philosophes de l'Inde et de la Chine, comme il

suffit d'un caporal anglais pour dérouter toute leur science militaire? — D'où vient que parmi les nations chrétiennes ce sont précisément celles où la foi est le moins flexible, qui se trouvent placées plus haut dans l'échelle de l'entendement[1]? — D'où vient encore que chez la même nation les plus grands noms dans la science, les plus universellement admirés, sont des noms chrétiens?

Qui, sous le rapport scientifique et littéraire, oserait mettre sur la même ligne les libres penseurs du dix-huitième siècle et les croyants du dix-septième! On ne saurait sans injustice méconnaître les prodigieux talents de Voltaire et de Jean-Jacques; mais qu'ont-ils gagné ou plutôt que n'ont-ils pas perdu dans leur lutte acharnée contre le christianisme? Quelle est la vérité métaphysique, politique, morale dont nous soyons redevables à leur incrédulité? Que devinrent la science et la littérature sous leur direction? *un fleuve de fange qui roulait des diamants*[2]. —

1 C'est ce que démontre, l'histoire en main, le protestant Cobbett. (*Lettre sur l'Histoire de la Réforme*, lettre Ire.)

2 De Maistre, *Examen de la philosophie de Bacon*, tome II, ch. VII.

Dans cet énorme fatras d'*Œuvres complètes*, l'homme de sens et de goût choisira les *diamants*, c'est-à-dire, quelques pièces de théâtre qu'il mettra à la suite de Corneille et de Racine, quelques histoires qu'il rangera parmi les contes agréables, quelques pages éloquentes, presque toujours chrétiennes ; et le reste servira de pâture aux vers.

La liberté de penser, telle que l'entend l'incrédule, c'est-à-dire, l'absence de principes fixes sur le point capital de la religion, est tout ce que l'on peut imaginer de plus mortel pour l'esprit. Le génie sans convictions est un feu sans combustible, un architecte sans matériaux. Donnez-lui de grandes vérités, il en fera jaillir des torrents de lumière; laissez-le dans le doute, il s'y éteindra ou ne donnera que de la fumée.

« Tout flotte au hasard, a très-bien dit Sénèque, dans un esprit dépourvu de principes; aussi les dogmes sont-ils indispensables pour donner au génie une allure ferme et vigoureuse [1]. »

1 Quæ res communem sensum facit, eadem perfectum, certarum rerum persuasio, sine quâ omnia in animo nutant. Necessaria ergo sunt decreta, quæ dant animis inflexibile judicium. (Ep. XCV.)

Je le demande à tout homme de bon sens, l'enfant qui possède son catéchisme n'a-t-il pas sur Dieu, sur l'homme, sur le monde, des notions infiniment plus rationnelles, plus élevées que le prétendu esprit fort qui ne sait vous dire pourquoi ni comment il existe, s'il est un être spirituel ou un animal, s'il finira comme la bête ou s'il survivra à la mort? — Veut-il s'occuper de ces questions assez intéressantes, comme on voit? le temps qu'il emploie à cet examen est perdu pour la science. Dira-t-on que, en sondant les profondeurs de la métaphysique et de la morale, il pourra faire des découvertes utiles? Mais quelle est donc la vérité métaphysique ou morale que les philosophes ont découverte? Depuis tant de siècles qu'ils nous promettent un système complet de doctrine, ont-ils assis autre chose que des doutes?

Si au lieu de fixer son attention sur des questions aussi graves, le libre penseur se fait gloire de les mettre en oubli, comme il arrive assez souvent; s'il n'a pour résoudre le problème capital de sa destinée qu'un stupide *que m'importe ?* qu'attendre de grand d'un tel animal?

On nous cite des athées fameux dans les sciences. Mais est-on donc un génie parce qu'on

a découvert une nouvelle planète, calculé le mouvement des astres, grossi le nombre des substances élémentaires, inventé des formules ou des machines? — L'homme qui ne voit que de la matière dans l'univers, n'y verra que des faits, ne pensera que des individualités; il n'aura dans la science que le rôle de manœuvre.

Quels noms que ceux des Roger-Bacon, des Kepler, des Copernic, des Galilée, des Kircher, des Linnée, des Newton, des Descartes, des Boyle, des Pascal, des Leibnitz, des Grégoire de St-Vincent, des Euler, des Bernouilli, des Boscowich, tous créateurs ou promoteurs de la science, et tous profondément chrétiens?

Oserait-on encore nous parler de Galilée *accablé des anathèmes de Rome* pour avoir soutenu le système de Copernic, après qu'il a été plus d'une fois démontré jusqu'à l'évidence, que « Les souverains pontifes, loin de retarder la connaissance du véritable système du monde, l'ont au contraire grandement avancée, et que, pendant deux siècles entiers, trois papes et trois cardinaux ont successivement soutenu, encouragé, récompensé et Copernic lui-même et les différents astronomes précurseurs plus ou moins heureux de ce

grand homme ; en sorte que c'est en grande partie à l'Eglise romaine que l'on doit la connaissance du système du monde [1] ? »

Quant à Galilée s'il fut condamné par l'Inquisition (tribunal particulier auquel nul catholique ne reconnaît le droit de fulminer des anathèmes en matière de doctrine), il est bien prouvé que ce ne fut point pour avoir adopté le sytème copernicien, mais pour en avoir voulu faire une espèce de dogme démontrable par l'Ecriture ; de sorte que, dans cette discussion, ce fut l'Inquisition elle-même qui défendit la liberté des opinions [2].

1 De Maistre, *Examen, etc.*

2 On peut lire sur ce sujet, outre De Maistre, le protestant Mallet-Dupan. (*Mercure de France*, n° 29, 17 avril 1784.) — Tiraboschi, (*Storia della Letteratura Ital.* tome VIII. — Enfin, les *Lettres* de Galilée lui-même.



CHAPITRE LIV.

Le Dieu des chrétiens est-il un Dieu partial, cruel?

Dire que, avant J.-C., Dieu ne s'est occupé que du salut des Juifs, et qu'il a puni et punit encore dans les infidèles l'ignorance involontaire de la révélation faite soit aux Juifs soit aux Chrétiens, c'est ignorer totalement et l'histoire biblique et les premiers principes de la doctrine chrétienne.

Je ne citerai pas les innombrables passages de l'Ecriture qui nous représentent Jéhovah comme le Père commun des peuples, désireux du salut de tous ses enfants, et qui, sans distinction du Juif et du gentil, se montre riche en miséricorde

envers tous ceux qui l'invoquent, et fait tout pour que les nations, comme les individus, ne puissent pas lui imputer leur perte [1]. Laissons parler les faits.

Depuis Adam jusqu'à la vocation d'Abraham, c'est-à-dire, pendant plus de 2000 ans, nous ne voyons pas que Dieu ait fait d'autre différence entre les familles humaines que celle qu'exigeait le mérite et la vertu. — C'est lorsque les nombreuses générations issues de Noé, sourdes à la voix de la raison et des traditions patriarcales, souillent par des cultes monstrueux une terre encore fumante des coups de la justice divine, que Dieu choisit un homme demeuré pur au milieu de la corruption universelle, afin de conserver dans sa famille, avec l'histoire primitive du monde,

1 Qui omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire. (I. Tim. II, 4.) — Non enim est distinctio Judæi et Græci : nam idem Dominus omnium, dives in omnes qui invocant illum. (Rom. X, 12.) — Quis tibi imputabit, si perierint nationes, quas tu fecisti ? Non enim est alius Deus quàm tu, cui cura est de omnibus, etc. (Sap. XII, 12.) — Qu'on lise le *Livre de la Sagesse*, et l'on verra ce que Dieu fit dans les temps anciens pour ouvrir les yeux des gentils et rendre leur aveuglement inexcusable.

la connaissance du vrai Dieu et le dogme fondamental de la promesse d'un Réparateur.

Dépositaire de cet héritage de vie et de bénédiction qui devait un jour se répandre sur tous les peuples [1], l'immense postérité d'Abraham ne fut pas, comme on le suppose, une petite peuplade ensevelie dans une obscure contrée. Placée sur les confins de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, en rapports continuels avec les Egyptiens fameux par leur puissance et leur sagesse, avec les Phéniciens dont les vaisseaux couvraient les mers, avec les Assyriens et les Perses successivement maîtres de l'Asie, la nation juive fût encore par les prodigieuses vicissitudes de son existence comme un phare élevé au milieu du monde pour dissiper les ténèbres de l'idolâtrie.

Nous voyons par les historiens profanes que le nom d'Abraham fut célèbre dans tout l'Orient; et les premiers apologistes du christianisme prouvaient aux païens que leurs sages avaient puisé

1 In te benedicentur universæ cognationes terræ. (Gen. XII, 3.)

dans les livres des Juifs la fleur de leur doctrine[1].

Au moment où les progrès toujours croissants de l'erreur allaient étouffer les dernières lueurs des traditions antiques, les dix tribus qui formaient le royaume d'Israël sont disséminées dans les vastes contrées de l'Asie[2]. Un siècle plus tard, le peuple de Juda subit le même sort. Enfin, sous l'empire des Grecs, la Bible est traduite dans la langue alors universelle, et chez presque tous les peuples il se trouve des colonies juives pour confirmer les merveilleux récits de ce livre extraordinaire[3].

Tant de moyens de salut offerts aux infidèles ne furent point inutiles. Nous voyons, dans les

1 S. Justin. Cohortat. ad Græc. cap. XIV. — S. Clem. Alex. Stromat. lib. I et V. — Euseb. Præparat. Evang. lib. XV. — Origen. contra Cels. lib. IV. — Theodoret. lib. I, de fin.

2 Sous le roi Osée, l'an du monde 3285, d'après l'hébreu.

3 Il paraît démontré que, dès avant l'ère chrétienne, les Juifs s'étaient établis en Chine et dans l'Inde. Voyez *Annales de la philosophie chrétienne*, tome IV, p. 120.

Livres saints, qu'un grand nombre de gentils adoraient le vrai Dieu, les uns en suivant les pratiques de la loi judaïque, les autres en se bornant à l'observation de la loi naturelle jointe à la croyance du Médiateur à venir[1]. — C'est un principe reconnu de tous les Pères et théologiens, avoué même des Juifs, que la loi mosaïque n'était pas obligatoire pour les autres nations, et l'exemple de Melchisédech, de Job, du centurion Corneille montre assez que Dieu comptait des élus au sein de la gentilité et même dans les camps des Romains.

On voit donc que l'élection des Juifs fut un bienfait commun à tous les peuples. Archiviste du genre humain, ce peuple singulier ne fut que ce qu'il est encore, le *gardien de la parole* qui devait sauver le monde[2].

Quant à la Religion chrétienne, portée par les apôtres et leurs premiers disciples jusqu'aux extrémités du globe, elle a soulevé partout assez

1 Esther, VIII, 17. — Act. II, 11.

2 Quid ergo ampliùs Judæo est?... Credita sunt illis eloquia Dei. (Rom. III, 1, 2.)

de tempêtes contre ses sectateurs pour piquer vivement la curiosité humaine et laisser de profonds souvenirs même dans les régions qui l'ont repoussée. Quelles nations furent plus inconnues à l'ancien monde que celles de l'Amérique avant sa découverte? et cependant, cent ans avant l'arrivée des Espagnols, le christianisme était prêché au Mexique[1].

Si, comme nous l'avouons, il s'est trouvé, s'il se trouve encore des peuplades lointaines qui ignorent invinciblement le nom du Christ, la Religion nous dit qu'elles ne seront comptables devant Dieu que des lumières qu'elles ont reçues[2]. Ces infidèles reconnaissent-ils cet Etre suprême dont le spectacle de la nature révèle l'existence aux esprits les plus grossiers, et dont la notion s'est conservée au milieu des plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie[3]? conforment-ils leur conduite aux

1 Voyez *Annales de la philosophie chrétienne*, tome XIV, p. 82.

2 Rom. II.

3 C'est un fait constaté par la conduite et les aveux des idolâtres de tous les temps. Voyez Tertullien, lib. de *Testimo-*

premiers principes de morale gravés dans tous les cœurs et promulgués par la conscience universelle? Dieu, selon l'opinion commune des théologiens, ne les laissera point dans l'ignorance des vérités du salut, dût-il leur envoyer une de ces intelligences célestes, dont l'emploi *est de grossir le nombre des héritiers du ciel*[1]; et la chose ne serait pas sans exemple dans les Annales du christianisme[2]. Mais cette faveur absolument gratuite leur fût-elle refusée, ces infidèles ne seraient pas de pire condition que les enfants morts sans le baptême[3].

Si, au contraire, usant en matière de religion d'une inconsidération qu'il éviterait dans les moindres affaires de la vie, l'infidèle adore des dieux que sa raison réprouve, s'il commet le mal

nio enim, etc. — Lactance, *Divin. Instit.* lib. II, cap. I. — Minut. Felix, in *Betavio.* — S. Cyprian., *De Idolorum vanitate, etc.*

1 Administratorii spiritus, in ministerium missi propter eos, qui hæreditatem capient salutis. (Hebr. I, 14.)

2 Act. X, 3.

3 Voyez plus haut, ch. XXII.

que sa conscience lui reproche, il porte en lui-même sa propre condamnation.

Mais en voilà assez. Au lieu de nous occuper du sort des infidèles, songeons plutôt au compte terrible que nous devrons bientôt poser au tribunal de Dieu, nous que sa Providence a fait naître au sein de la lumière. A ce moment redoutable, que de chrétiens infidèles à leurs croyances envieront le sort des païens plus ignorants que coupables[1]!

1 S. Matth. XI, 22, 24.



CHAPITRE LV.

—

Peut-on accuser le christianisme de fanatisme, d'intolérance?

Rien de plus injuste que l'accusation de fanatisme et d'intolérance dirigée contre une religion qui nous ordonne d'aimer tous les hommes à l'égal de nous-mêmes, et qui veut que nous ne nous vengions de nos plus cruels ennemis que par des bénédictions, des prières et des bienfaits[1].

Le même Evangile qui nous montre dans l'infidèle et le méchant les esclaves du démon, nous enseigne aussi que Dieu les chérit assez pour

1 Matth. V, 44. — XXII, 39.

payer leur rançon du sang de son Fils unique [1], et qu'il suffit d'un instant pour en faire des élus. Aussi veut-il que nous les supportions avec patience et douceur, à l'exemple de notre *Père céleste qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et fait tomber la pluie sur les justes et les pécheurs* [2]. — Pas un mot dans la doctrine de J. C., pas une circonstance dans sa vie qui autorise l'esprit de fanatisme et de persécution. La douceur de la brebis, la simplicité de la colombe et la prudence du serpent, voilà les seules armes qu'il donne à ses disciples pour la conquête du monde [3].

Parcourez la vie des héros du christianisme; si vous y voyez couler du sang, c'est toujours le leur. Où se trouve le fanatisme aveugle? dans le martyr mourant noblement pour la défense d'une religion éminemment rationnelle et bienfaisante, ou dans le persécuteur égorgeant des hommes à qui il ne peut reprocher que le mépris d'un culte absurde et immoral?

1 Joan. III, 17.

2 Matth. V, 45.

3 Matth. V, 45.

Dans l'immense collection des conciles et des décrets pontificaux, à quelques siècles qu'ils appartiennent, on n'en trouvera pas un qui permette l'emploi de la force dans la propagation de l'Evangile : on en citerait, au contraire, un bon nombre qui rappellent aux princes d'un zèle peu éclairé les principes de la douceur chrétienne.

Si, au moyen âge, quelques papes, usant de cette suzeraineté temporelle dont l'opinion universelle les investissait, portèrent les princes chrétiens à s'armer contre de turbulents sectaires aussi ennemis de l'état que de l'Eglise, et qui, par l'horrible corruption de leurs doctrines et de leurs mœurs, allaient effacer jusqu'aux derniers vestiges de la civilisation chrétienne, c'est plutôt le sujet d'un éloge; et nous avons vu naguère des plumes protestantes venger la mémoire de ces grands hommes, et nous montrer en eux les sauveurs de l'Europe [1].

Je ne parlerai pas des *douze millions d'Américains égorgés par religion*, ni des massacres de la Saint-Barthélemi *dirigés par des prêtres :* infâmes

1 Voyez, entre autre la *Vie d'Innocent III*, par Hurter

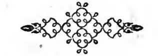
calomnies enfantées par le fanatisme philosophique du dernier siècle, démenties par l'évidence des faits, et qui ne sont plus répétées que par la stupide ignorance. Si la Religion intervint dans le massacre des Indiens du nouveau monde, ce fut pour se jeter entre les bourreaux et les victimes, ainsi que l'avoue le presbytérien Robertson [1]. Quant à la Saint-Barthélemi, il est bien avéré que cette horrible boucherie fut l'œuvre d'une atroce politique à laquelle la religion ne servit pas même de prétexte.

Fermer les yeux sur les immenses bienfaits du christianisme, sur les infortunes sans nombre qu'il a consolées, adoucies, sur les millions de vies qu'il a sauvées et sauve encore chaque jour par ses héroïques institutions, et aller déterrer dans l'histoire quelques forfaits obscurs où l'on voit figurer le nom d'un religieux ou d'un prêtre, telle fut la manie des écrivains de l'école de Ferney, espèce de vautours qui passaient à tire d'aile sur des campagnes couvertes de fruits délicieux pour aller s'abattre sur une charogne.

1 *Histoire de l'Amérique.*

Puis, est-ce bien à la philosophie incrédule qu'il appartient de nous reprocher le fanatisme et l'intolérance, elle qui nous a fait voir naguère chez la nation la plus humaine des scènes de barbarie inconnues aux cannibales, et dont le règne de huit ans fut une Saint-Barthélemi permanente ! Vainement voudrait-elle en repousser la responsabilité. La correspondance de Voltaire et de ses adeptes, monument d'un fanatisme inouï, est là pour démontrer que *s'ils n'ont pas vu tout ce qu'ils ont fait, ils ont fait tout ce que nous avons vu* [1].

1 Paroles de Condorcet, dans la *Vie de Voltaire.*



CHAPITRE LVI.

Le christianisme favorise-t-il le despotisme?

Le christianisme fauteur du despotisme! quel stupide démenti jeté à l'histoire des siècles chrétiens!

Qui donc a révélé au monde et popularisé cette vérité mère des libertés publiques et privées, que les hommes, à quelque degré qu'ils se trouvent placés de l'échelle sociale, sont tous égaux devant Dieu, leur seul véritable Père et Maître, tous également chers à son cœur, tous destinés à régner avec lui dans les splendeurs de la gloire[1]!

1 Matth. XXIII, 9, 10. — Sap. XII, 13.

Qui a couvert d'un éternel ridicule la manie commune aux princes infidèles, de prendre place parmi les dieux? Qui a imposé silence aux sophistes rhéteurs de la Grèce et de Rome, toujours prêts à bannir Jupiter de ses temples pour y installer indifféremment un Néron ou un Titus? Qui a contraint les Césars de reconnaître, sous les haillons du dernier des esclaves, leur frère, et même leur protecteur auprès de celui qui brise comme un verre les empereurs et les empires?

Considérez le monde antique et les nations modernes non chrétiennes. Partout l'orgueil a brisé l'unité de la famille humaine, élevé entre le prince et les sujets, entre les grands et les petits, entre l'homme et la femme une barrière infranchissable; partout la religion consacre la distinction des castes, appose son sceau sur les fers de l'esclave; partout la philosophie garde un profond silence sur ces cruelles aberrations, ou n'ouvre la bouche que pour les justifier[1].

1 Le plus humain, le plus profond des anciens philosophes, Aristote s'efforce de prouver que la nature condamne à la servitude la plupart des hommes, et, tout en réfutant les philosophes de son siècle qui refusaient aux esclaves la qualité

Mais le christianisme ne s'est pas borné à poser le principe de l'égalité dans les esprits ; il l'a fait descendre dans les mœurs ; il l'a réalisé dans des institutions qui eussent confondu d'admiration les anciens sages, et que nous remarquons à peine.

Il a voulu que, une fois la semaine, princes et grands vinssent se prosterner avec le peuple aux pieds de la Majesté suprême et reconnaître que *Dieu seul est grand*. — Il a voulu que dans la maison du Père céleste, indistinctement ouverte aux mendiants et aux rois, un homme tiré souvent, comme David, du milieu des troupeaux[1], pût, du haut de la tribune chrétienne, citer les souverains au jugement du Roi des rois, leur apprendre que leur autorité n'est qu'un écoule-

d'*êtres raisonnables*, il ne craint pas de dire que ceux-ci *sont comme la brute, exclus du bonheur*. (Politic. lib. I, cap. III ; lib. III, cap. VI. — Caton, *le plus juste, le plus vertueux, le plus saint précepteur que la Divinité eût donné aux hommes*, au rapport de Sénèque le rhéteur (Controv. lib. I, procem.), mettait en vente ses esclaves vieux ou infirmes, et il conseillait à tous les maîtres d'en user de même, *afin*, disait-il, *de ne pas nourrir des êtres inutiles*. Voyez sa *Vie*, par Plutarque, et son Traité *de Re rustica*.

1 De post fœtantes accepit eum. (Ps. LXXVII, 70.)

ment de la paternité céleste, une délégation divine pour procurer le bien de leurs sujets, et que si Dieu les a distingués du commun des hommes, ce n'est que par l'étendue des devoirs qu'il leur impose et par le compte effrayant qu'il va bientôt leur en demander[1]. — Il a voulu, sous peine d'anathème, que souverains et sujets vinssent, *au moins une fois l'an*, s'asseoir à la même table et manger le même pain.

Enfin, par ses doctrines divinement philanthropiques, il a tellement ennobli ce qu'il y a de plus bas dans la société, que nous voyons chaque année de grands princes s'abaisser jusqu'à laver les pieds de l'indigent et honorer dans le dernier de leurs sujets le lieutenant de Dieu fait pauvre pour l'amour de nous. — Et c'est la Religion qui opère de tels prodiges qu'on accusera de favoriser le despotisme ! Quel myopisme, grand Dieu ! ou plutôt quelle cécité !

Mais, dira-t-on, le christianisme défendant l'in-

1 On a beaucoup vanté le jugement que les Egyptiens faisaient subir à leurs rois détrônés par la mort ; et l'on n'admire pas le jugement public, le contrôle perpétuel auquel le christianisme soumet les rois régnants !

surrection pour quelque cause que ce soit, il suffira d'un monstre pour museler et égorger vingt millions d'hommes : — supposition insensée, et qui ne pouvait se présenter qu'à l'esprit de l'auteur du *Contrat social*[1] ! Qu'on nous montre donc chez les nations constamment fidèles au christianisme un de ces ogres couronnés si communs chez les peuples infidèles ; on n'en trouvera pas.

Placez un Néron à la tête d'un peuple solidement chrétien ; l'opinion publique, *cette grande maîtresse des affaires*, lui interdira même la pensée du mal. Comment ordonner le crime, quand on a la certitude qu'on sera désobéi ! quand tous, hommes, femmes, filles, enfants, seront prêts à vous dire : Prince, Dieu vous défend d'exiger cela, et à nous de vous l'accorder (témoin ces milliers de jeunes vierges et d'enfants chrétiens que l'histoire nous montre gourmandant les empereurs et leurs ministres en face des bûchers) ! — Comment égorger, quand les soldats répondront d'une commune voix au tyran, comme les braves de la légion

1 Livre IV, ch. VII.

thébéenne : « Sire, nous avons pris les armes contre vos ennemis et ceux de l'empire, non contre vos fidèles sujets et nos frères. »

Le prince se fera-t-il lui-même bourreau, et le verra-t-on, à l'exemple de Commode, s'armer d'une massue ou d'un rasoir pour assommer ou éventrer le premier venu ? le jour où cette fantaisie lui viendrait, il tomberait au pouvoir des médecins ; le lendemain les églises retentiraient de prières pour le rétablissement de S. M. ; et si la guérison se faisait trop attendre, les rênes seraient confiées à une régence.

Pour introniser des buveurs de sang chez une nation, il faut en avoir banni la Religion, qui seule fait dire :

« Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte. »

C'est lorsque la tribune chrétienne est muette, que les Robespierre arrivent avec des listes de proscription, des armées de bourreaux.

Dans ce dernier cas, quel sera le rôle des chrétiens ? — S'ils se croient assez forts pour ren-

verser les oppresseurs de la patrie, et rétablir un gouvernement qui est dans les vœux de la saine majorité, la Religion leur permet de s'armer, et par les sentiments qu'elle inspire, elle en fera des héros. On verra alors, comme en 1793, quelques bandes de paysans, le chapelet au cou, un fusil de chasse ou une faulx à la main, dévorer en quelques mois des armées nombreuses et aguerries, mettre à deux doigts de sa perte un pouvoir qui faisait trembler l'Europe, et obtenir de Napoléon le titre de *Peuple de géants.*

Si, au contraire, les chrétiens sont trop faibles, surtout s'ils sont en présence d'un pouvoir constitué, reconnu du grand nombre, et dont le renversement plongerait l'état dans l'anarchie, que voulez-vous qu'ils fassent? — La Religion d'accord avec le bon sens répond comme le père des Horaces : « Qu'ils meurent ! — Oui, qu'ils meurent plutôt que d'aggraver, par une lutte inconsidérée, le sort de la patrie en lui donnant cent tyrans pour un[1]. Qu'ils meurent plutôt que

1 Fremere deinde multiplicatam servitutem : centum pro uno dominos factos. (Tit. Liv. Decad. 1, lib. 1, cap. XVII.)

d'éterniser la tyrannie en cédant lâchement à ses exigences. Leur mort profitera plus à la liberté que celle des persécuteurs. Le sang des martyrs est mortel pour la tyrannie. Ainsi raisonnaient les premiers chrétiens, saint Maurice et ses six mille héros; ainsi raisonnent encore les chrétiens du Tong-King et de la Cochinchine.

Vous qui aimeriez mieux en faire des Brutus, calculez-en les conséquences. Brutus, en versant le sang de César, livre sa patrie aux fureurs du Triumvirat, et le Triumvirat amène la plus longue et la plus honteuse tyrannie qui ait jamais pesé sur des têtes humaines. Les chrétiens, au contraire, en mourant noblement pour défendre la liberté de conscience, apprennent à leurs concitoyens que le pouvoir du prince a d'autres bornes que sa volonté; et trente ans sont à peine écoulés depuis le massacre d'Agaune (an de J. C. 286), que les Césars sont forcés de reconnaître, à la face de l'empire, qu'ils ont un Maître et un Juge dans le ciel.

Non certes, elle est loin de favoriser le despotisme, la religion qui apprit la première aux souverains, qu'ils sont les *ministres de la bonte*

divine, et qu'ils doivent régner par les lois [1], et aux sujets, qu'il est des circonstances où ils doivent répondre *non* jusqu'à la mort [2].

1 Dei enim minister est tibi in bonum. (Rom. XIII, 4. — Il est bien remarquable que dans l'esprit des païens les plus éclairés la légalité et la monarchie étaient choses incompatibles. *Quidam* (populi), dit Tacite, *Regum pertæsi leges maluerunt.* (Annal. III, 26.)

2 On connaît l'extrême servilisme des Orientaux. Il serait difficile de trouver dans toute l'Asie un sujet assez courageux pour dire *non* à son souverain. Mais chez les Siamois un tel homme serait un vrai prodige. Eh bien, le baptême y mnltiplie chaque jour ces prodiges. « De tons mes sujets, disait naguère le roi actnel de Siam, les chrétiens sont les seuls qni sachent dire *non*. » (*Annales de la Propagation de la Foi*, t. V, p. 131.



CHAPITRE LVII.

Le christianisme fait-il des fainéants ?
Est-il ennemi des grandes entreprises ?

C'est encore afficher une profonde ignorance du christianisme et de son histoire, que de l'accuser d'entraver la marche sociale, d'être ennemi des grandes entreprises, de former des caractères apathiques, indifférents, étrangers aux intérêts de ce monde.

Le vrai chrétien est de tous les hommes celui qui vit le plus en moins de temps [1]. Otez d'une

1 Consummatus in brevi explevit tempora multa. (Sap. IV, 13.)

année les passe-temps dont se compose la moitié de la vie de la plupart des hommes, retranchez les moments donnés à l'orgueil, à la vanité, au désir de plaire, à la curiosité, aux folies de l'amour, à la gourmandise, à la paresse; que d'heures gagnées dans un jour ! que de jours dans un mois, dans une année!

L'avare, à qui un Crésus ouvrirait ses trésors et dirait, Hâte-toi de prendre ce qui est à ta convenance, car bientôt mes coffres se refermeront, trouverait-il qu'il a du temps à perdre? Or, tel est le chrétien. Il sait que les courts instants de la vie ne lui ont été donnés que pour butiner dans les trésors de la munificence divine[1]. Il sait qu'à la fin de la journée le Père de famille sera là avec cette justice qui ne pardonne pas même une parole inutile[2], avec cette libéralité qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom[3]. Il sait que la vraie piété ne consiste

1 Ergo dum tempus habemus, operemur bonum. (Galat VI, 10.)

2 Matth. XII, 36.

3 Matth. X, 42.

pas dans la longueur des oraisons, mais dans une application constante aux devoirs de son état, et que les prières qui retentissent plus haut dans le ciel, ce sont les prières des malheureux qu'on a soulagés, des orphelins auxquels on a servi de père.

De là sa continuelle attention à ne perdre aucun moment : le temps pour lui vaut autant que le ciel qui en est la récompense. De là le soin qu'il apporte à tout ce qu'il fait : comme Apelles et plus qu'Apelles, il *travaille pour l'éternité*. De là sa passion pour les œuvres utiles au prochain : il sait que Dieu tient pour fait à lui-même ce que nous faisons pour nos frères[1].

Eh ! n'est-ce pas ce que nous voyons dans la vie des chrétiens-modèles ! Quelles journées que les leurs ! Et ici je ne parlerai pas du pauvre prêtre Vincent de Paul, dont les œuvres d'utilité publique surpassent tout ce que la philanthropie humaine, disposant du trésor des rois, eût jamais osé concevoir; mais je dirai : Voyez ces milliers de filles que sa charité a données pour

1 Matth. XXV. 40.

mères et servantes à ceux qui n'en ont point. Voyez cette foule de pères de famille, de dames, de jeunes gens que son esprit réunit chaque semaine en comités pour se répandre de là dans les réduits de l'indigence, et s'assurer qu'aucun malheureux n'échappe à leurs bienfaits. Est-ce à eux que vous reprocherez l'apathie, l'indifférence!

Je ne parlerai pas d'un François Xavier, l'Alexandre chrétien, qui, en dix ans, conquit cinquante-deux royaumes, planta l'étendard de la foi dans trois mille lieues de pays, et prouva que *la charité va plus loin que l'orgueil* [1].

Mais voyez ces prêtres au cœur héroïque, qui s'arrachent aux douceurs de la patrie pour porter à des peuples qui ont à peine la figure humaine, la science qui conduit au ciel et les arts qui adoucissent les rigueurs du terrestre voyage. Est-ce à eux que vous reprocherez la sainte oisiveté, la répugnance pour les grandes entreprises? — Manquent-ils de patriotisme? Demandez à nos navigateurs, interrogez les néophytes de l'Océanie; et vous

1 Fénélon, *Sermon pour l'Epiphanie*, Œuv. t. XVII, p. 152.

verrez si, après le nom de Dieu, le nom français n'est pas le premier que leur bouche bénisse.

Je ne veux pas parler des Charlemagne, des Alfred le Grand, des Louis IX, que la reconnaissance et l'admiration des peuples autant que leurs vertus ont fait passer du trône sur les autels. Mais lisez la *vie de Stanislas le Bienfaisant*, ou plutôt parcourez la Lorraine, et vous verrez les grandes et merveilleuses choses qu'un prince vraiment chrétien sait faire avec un très-mince revenu.

Si des individus nous passons aux nations, nous trouverons que jamais elles n'ont développé une si grande puissance d'action que lorsqu'elles ont agi sous l'inspiration chrétienne. Certes ce n'est pas le siècle des Croisades qui a manqué d'ardeur pour les grandes choses. Ce n'est pas aux XII, XIII, XIVe siècles que l'on peut adresser le reproche de fainéantise, siècles cyclopéens, qui ont couvert le sol de l'Europe d'innombrables monuments dont la beauté, la solidité, la grandeur, étonnent et confondent notre faiblesse [1]. Ce n'est

1 « Veut-on savoir à quel point la France était couverte de ces monuments?... Jacques Cœur y comptait dix-sept cent

pas davantage au XVe siècle, qui fut « celui de la plus grande activité extérieure des hommes, un siècle de voyages, d'entreprises, de découvertes, d'inventions de tous genres [1]. »

» Notre temps laissera-t-il des témoins aussi multipliés de son passage, que le temps de nos pères?... Une liberté d'industrie et de raison ne sait élever que des bourses, des magasins, des manufactures, des bazars, des cafés, des guinguettes; dans les villes, des maisons économiques; dans les campagnes, des chaumières, et partout de petits tombeaux. Dans cinq ou six siècles, lorsque la Religion et la philosophie solderont leurs comptes, lorsqu'elles supputeront les jours qui leur auront appartenu, que l'une et l'autre dresseront le pouillé de leurs ruines, de quel côté sera la plus large part de vie écoulée, la plus grosse somme de souvenirs [2]?

mille clochers... Somme totale approximative des monuments (tant églises que chapelles, villes, châteaux, etc.), un million huit cent soixante-douze mille, neuf cent vingt-six. » Chateaubriand, *Etudes historiques*, tome III.

1 Guizot, *Cours d'Histoire moderne*, XIe leçon.

2 Chateaubriand, *Etudes historiques*. tome III.

CHAPITRE LVIII.

Conclusion.

Vous tous à qui ce livre est destiné, lecteurs chancelants dans la foi ou emportés bien loin par les vagues du doute et les courants de l'opinion, mais dont le cœur n'a point fait avec l'incrédulité un pacte indissoluble, que vous en semble, ai-je rempli ma tâche? *Peut-on encore être homme sans être chrétien?*

J'ai fait briller à vos yeux une faible partie des rayons du soleil de vérité, loin duquel il y a nuit close dans les intelligences, froid glacial dans les cœurs. Ceux d'entre vous qui n'éprouveraient point encore le besoin de croire, ne sentiront-ils

pas du moins l'obligation d'examiner? Et certes, la chose en vaut bien la peine.

Si, pour prendre rang parmi les princes de ce monde, vous aviez dans votre portefeuille un seul des titres nombreux qui fondent les droits du christianisme à votre croyance, resteriez-vous oisifs? diriez-vous, Que m'importe? — Eh quoi! le diadème éternel que la Religion vous offre serait-il moins à vos yeux qu'une de ces couronnes terrestres que la mort brise contre la pierre du sépulcre, quand les révolutions ne les traînent pas dans la boue!

Que demande-t-on de vous, en effet, quand on vous exhorte à étudier la Religion? — On veut que vous examiniez s'il est vrai que le jour où le christianisme apposa son cachet mystérieux sur votre front, à l'entrée de nos temples, vous devîntes les fils adoptifs du grand Monarque des temps et de l'éternité; s'il est vrai que, dans le séjour de la gloire, près du trône qu'environnent des milliards d'intelligences célestes, il y a un trône qui vous est destiné, et auquel vous ne pouvez renoncer sans rouler dans un abîme sans fond d'abjection et de misère; s'il est vrai

que les moments si rapides de la vie ne vous sont accordés que pour vous préparer à cette destinée sublime.

Avouez du moins que le christianisme agrandit merveilleusement l'homme, et que s'il faut une intelligence bien épaisse pour résister à l'évidence de ses preuves, il faut un cœur bien vil pour être insensible à la grandeur de ses promesses.

Sortez de ses doctrines, que trouverez-vous? Le voici :

Qu'est-ce que l'homme?—C'est un tube digestif ouvert par les deux bouts.

Qu'est-ce qui le distingue de son chien? — Il a la parole de plus, deux pieds de moins.

Que fait-il sur la terre? — . . . . il digère.

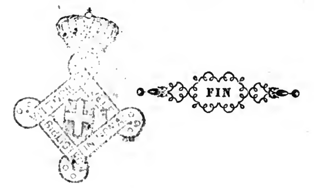


TABLE.

CHAPITRE		PAGE
I.	Etre homme, ce que c'est.	1
II.	Ce que c'est que faire usage de son intelligence	4
III.	Solutions diverses.	7
IV.	Solution de l'indifférent.	9
V.	Solution du panthéiste. — Ce que c'est que le panthéisme.	14
VI.	Continuation du chapitre précédent. . .	19
VII.	Côté moral du panthéisme.	25
VIII.	Solution de l'athée.	32

CHAP. PAG.

IX. Une preuve entre mille, que l'athée est le plus impudent des menteurs. . . . 37

X. Continuation. 47

XI. Solution chrétienne. 52

XII. Continuation. — Preuves métaphysiques. — Preuve de sentiment. 60

XIII. Solutions diverses de ces deux questions : Que suis-je ? Où vais-je. 67

XIV. Solution matérialiste. — L'homme est-il tout matière. 70

XV. Solution matérialiste et panthéiste. — La destinée de l'homme est-elle bornée à la vie présente ? — Notion du vrai bonheur. 79

XVI. Le vrai bonheur est-il compatible avec notre existence actuelle. 86

XVII. Pourquoi nous ne pouvons être heureux en ce monde. 94

XVIII. De façon ou d'autre, il faut une vie à venir. 99

XIX. Avenir de l'homme, selon le christianisme. 102

XX. Parallèle du progrès chrétien avec le progrès philosophique. 110

CHAP. PAG

XXI. Harmonie de la morale évangélique avec l'avenir de l'homme. 115

XXII. Doctrine du christianisme sur la corruption originelle de l'homme, facile à justifier. . 119

XXIII. Nature du péché du premier homme. — Son influence permanente sur la vie, soit des nations, soit des individus. . . . 130

XXIV. Doctrine du christianisme sur l'enfer, éminemment rationnelle. — Dieu est-il l'auteur de l'enfer. 137

XXV. L'enfer, comme le ciel, est l'œuvre journalière de l'homme dans cette vie. . . . 145

XXVI. Peine du *dam* dans le réprouvé. — Conjecture sur la peine du feu. 154

XXVII. Nécessité de l'Incarnation. — Préparation du genre humain à cet événement. — Sa réalisation. 165

XXVIII. Rôle de l'Homme-Dieu. 171

XXIX. Naissance de l'Homme-Dieu. — Sa vie privée et publique. 175

XXX. Nécessité des souffrances de l'Homme-Dieu. 180

XXXI. Mort de l'Homme-Dieu. — Effet moral de cet événement. — Le christianisme est-il l'œuvre de l'homme ou de Dieu. . . . 186

CHAP. PAG.

XXXII. Caractère invariable des œuvres de l'homme. 191

XXXIII. Preuve sommaire de la vérité et divinité du christianisme. 195

XXXIV. Caractère de la vérité. 201

XXXV. Divinité de la Bible, prouvée par son unité. 203

XXXVI. Harmonie divine du système considéré en lui-même. 211

XXXVII. Continuation. — Autres preuves intrinsèques de l'origine divine du système chrétien. . 217

XXXVIII. Harmonie profonde du christianisme avec l'homme. — Source unique de l'incrédulité. 222

XXXIX. Réalité historique du christianisme. — Exégètes allemands. — Naturalistes. — Mythologues. — Strauss. 226

XL. Un mot sur l'authenticité et la véracité des livres mosaïques. 234

XLI. Livres prophétiques. — Leur authenticité. — Réponse à une objection. . . . 240

XLII. Réalité des faits évangéliques. — Caractère et nombre des témoins. 246

XLIII. Conversion du monde, preuve manifeste de l'intervention divine. — Absurdité des

CHAP. PAG.

raisons naturelles qu'on prétend donner de cet événement. 253

XLIV. Miracle par excellence du christianisme. — Nombre des témoins de la divinité de la Religion. — Extravagance de l'incrédule. 260

XLV. Harmonie du christianisme avec l'histoire générale du monde, de la nature, et avec toutes les sciences. 265

XLVI. Continuation. — Œuvre des six jours. — Unité de la race humaine. — Traditions universelles. 271

XLVII. Excellence de la morale évangélique. — Son admirable influence sur la société et l'individu. 277

XLVIII. Beauté du christianisme. — Idée sur la nature du beau. — Différence essentielle entre l'art antique et l'art chrétien. — Architecture païenne. 284

XLIX. Architecture chrétienne. — Son caractère. 290

L. Musique chrétienne.—Littérature liturgique. 298

LI. Résumé. — Ce qui manque au christianisme pour être cru.—Objections des incrédules. 304

LII. La foi aux mystères est-elle un outrage à la raison. 308

CHAP.		PAG.
LIII.	La foi est-elle un obstacle au développement des lumières. — Galilée.	314
LIV.	Le Dieu des chrétiens est-il un Dieu partial, cruel.	320
LV.	Peut-on accuser le christianisme de fanatisme, d'intolérance.	328
LVI.	Le christianisme favorise-t-il le despotisme.	333
LVII.	Le christianisme fait-il des fainéants. — Est-il ennemi des grandes entreprises. .	342
LVIII.	Conclusion.	348



